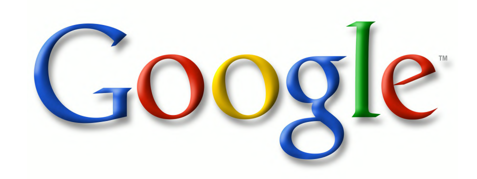
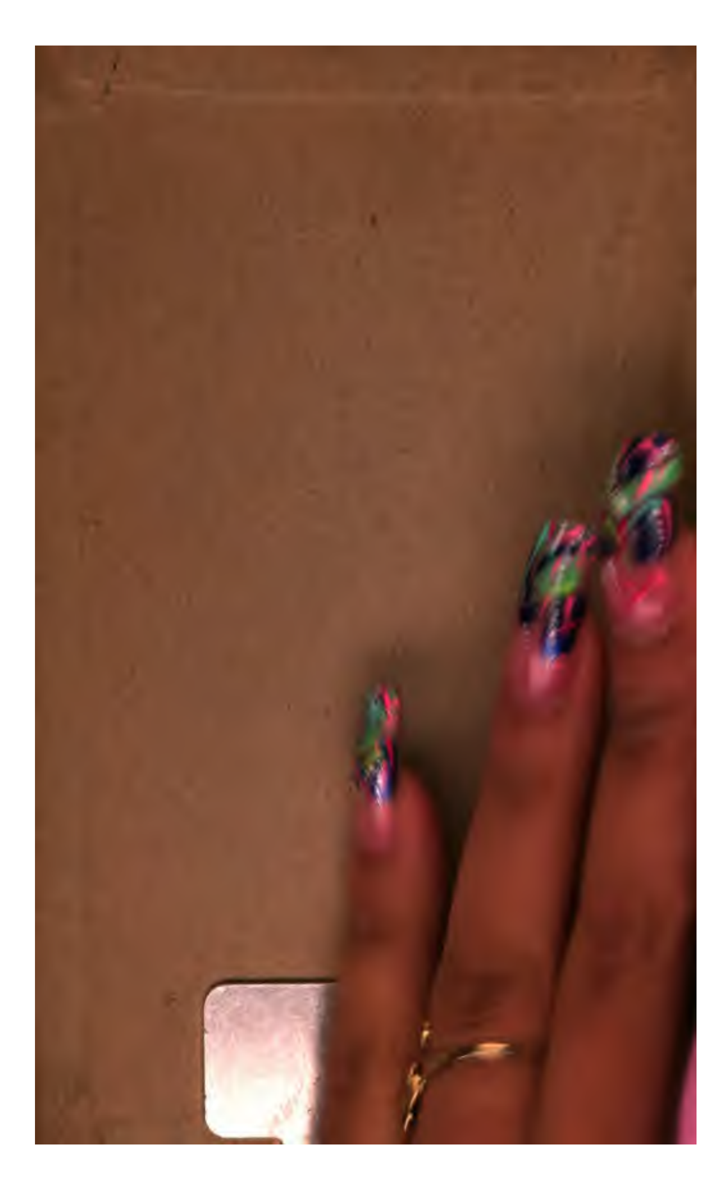
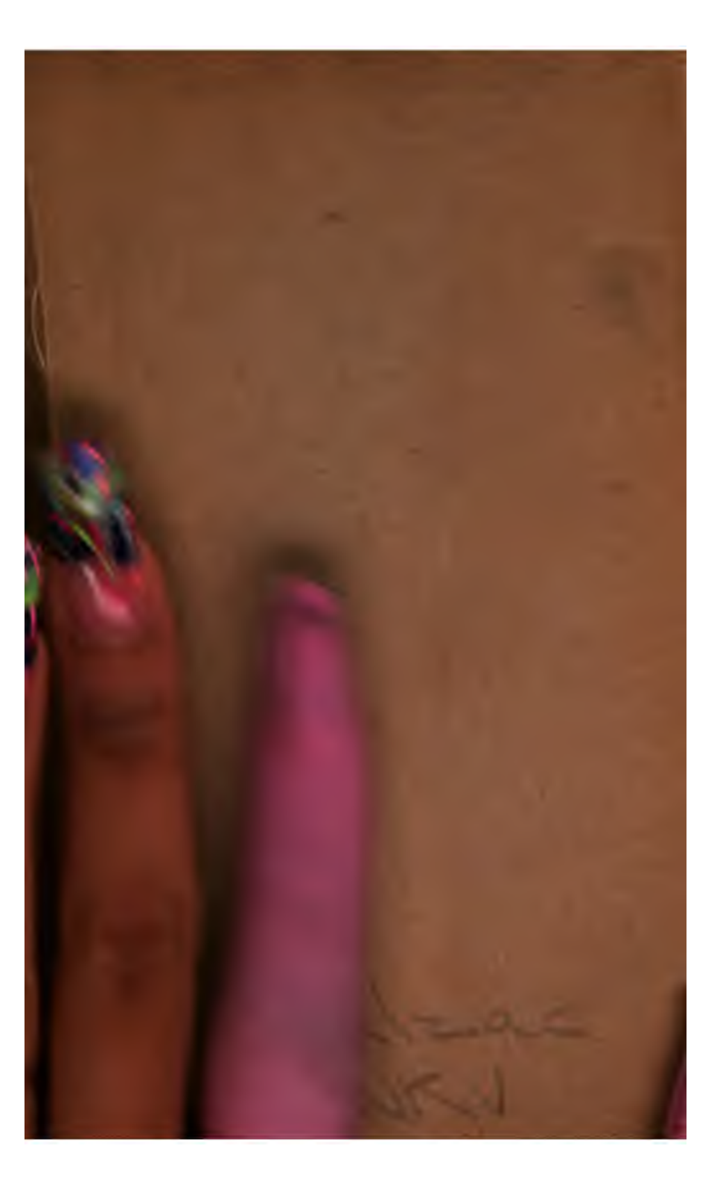
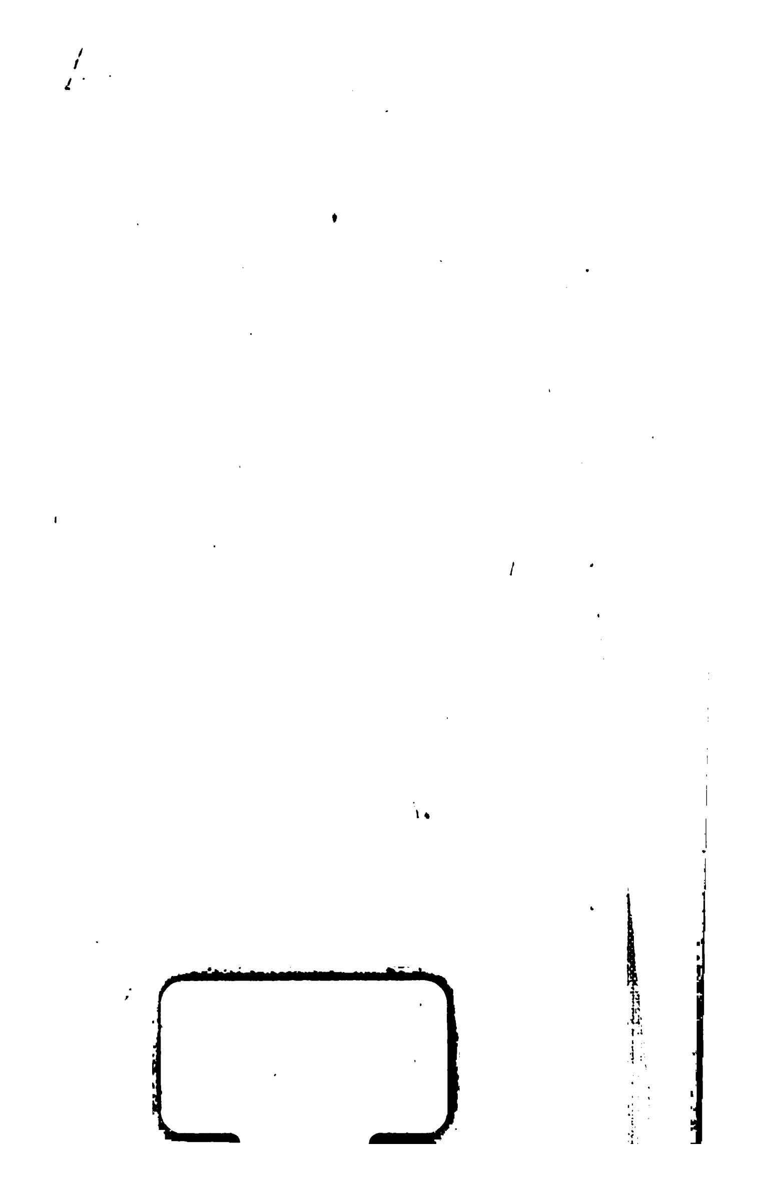



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580817 4





BÉATRIX.



BÉATRIX.

BÉATRIX

OU

LES AMOURS FORCÉS.

PAR

H. de Balzac.



Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1839

PREMIÈRE PARTIE.

MŒURS D'AUTREFOIS.

PREMIÈRE PARTIE.

MŒURS D'AUTREFOIS.

I

Une ville de Bretagne.

La France, et la Bretagne particulièrement, possède encore aujourd'hui quelques villes complétement en dehors du mouvement social qui donne au dix-neuvième siècle sa physionomie. Faute de communications vives et soutenues avec Paris, à peine liées par un mauvais chemin avec la sous-préfecture ou le chef-lieu dont elles dépendent, ces villes entendent ou regardent passer la civilisation nouvelle comme un spectacle; elles s'en étonnent sans y applaudir; soit qu'elles la craignent ou s'en moquent,

elles restent fidèles aux mœurs du siècle dont elles ont gardé plus spécialement l'empreinte. Qui voudrait voyager en archéologue moral, et observer les hommes au lieu d'observer les pierres, pourrait retrouver une image du siècle de Louis XV dans quelque village de la Provence, celle du siècle de Louis XIV au fond du Poitou, celle de siècles encore plus anciens au fond de la Bretagne.

La plupart de ces villes sont déchues de quelque splendeur dont les historiens, plus occupés des faits et des dates que des mœurs, ne parlent point, mais dont le souvenir vit encore dans les mémoires, comme en Bretagne, où le caractère national admet peu l'oubli de ce qui touche au pays. Beaucoup de ces villes ont été les capitales d'un petit État féodal ou d'un duché conquis par la couronne, partagé par des héritiers, faute d'une lignée masculine; et dès lors, déshéritées de leur activité, ces têtes sont devenues des bras. Ce bras, privé d'aliments, se dessèche et végète. Mais depuis trente ans ils commencent à s'effacer et deviennent rares ces portraits des anciens âges. L'industrie moderne, en travaillant pour les masses, va détruisant les œuvres de l'art antique dont les travaux étaient tout personnels pour le consommateur comme pour l'artisan. Nous avons des *produits* et plus d'*œuvres*. Les monuments sont pour la moitié dans ces phénomènes rétrospectifs, et les monuments sont pour

l'industrie des carrières de moellons, des mines à salpêtre, des magasins à coton. Encore quelques années, ces cités originales seront transformées et ne se verront plus que dans cette iconographie littéraire.

Une des villes où se trouve le plus correctement la physionomie des siècles féodaux est Guérande. Ce nom seul réveillera mille souvenirs dans la mémoire des peintres, des artistes, des penseurs qui peuvent avoir été jusqu'à la côte où gît ce magnifique joyau de féodalité, si fièrement posé pour commander les relais de la mer et les dunes, et qui est comme le sommet d'un triangle aux coins duquel se trouvent deux autres bijoux non moins curieux, le Croisic et le bourg de Batz. Après Guérande, il n'est plus que Vitré, situé au centre de la Bretagne, et Avignon, dans le midi, qui conservent au milieu de notre époque l'intacte configuration qu'elles avaient au moyen âge. Encore aujourd'hui, Guérande est enceinte de ses puissantes murailles; ses larges douves sont pleines d'eau, ses créneaux sont entiers, ses meurtrières ne sont pas encombrées d'arbustes, le lierre n'a pas jeté de manteau sur ses tours carrées ou rondes. Elle a trois portes, où se voient les anneaux des herses, et vous n'y entrez qu'en passant sur un pont-levis de bois ferré qui ne se relève plus, mais qui pourrait encore se lever. La mairie a été blâmée d'a-

voir, en 1820, planté des peupliers le long des douves pour y ombrager la promenade. Elle a répondu que, depuis cent ans, du côté des dunes, la longue et belle esplanade des fortifications qui semblent achevées d'hier, avait été convertie en un mail, ombragé d'ormes sous lesquels se plaisaient les habitants.

Là, les maisons n'ont point subi de changement, elles n'ont ni augmenté ni diminué; nulle d'elles n'a senti sur sa façade le marteau de l'architecte, le pinceau du badigeonneur, ni faibli sous le poids d'un étage ajouté. Toutes ont leur caractère primitif. Quelques-unes reposent sur des piliers de bois qui forment des galeries sous lesquelles les passants circulent, et dont les planchers plient sans rompre. Les maisons des marchands sont petites et basses, à façades couvertes en ardoises clouées. Les bois, maintenant pourris, sont entrés pour beaucoup dans les matériaux : ils sont sculptés aux fenêtres, aux appuis. Ces vieilleries résistent au temps, et présentent au peintre les tons bruns et les figures effacées que leur brosse affectionne.

Les rues sont ce qu'elles étaient il y a quatre cents ans. Seulement, comme la population n'est plus aussi abondante, comme le mouvement social y est moins vif, un voyageur curieux d'examiner cette ville, aussi belle qu'une antique armure complète, pourra suivre non sans mélancolie une rue

presque déserte où les croisées de pierre sont bouchées en pisé pour éviter l'impôt ; cette rue aboutit à une poterne condamnée par un mur en maçonnerie et au-dessus de laquelle croît un bouquet d'arbustes élégamment posé par les mains de la nature bretonne, l'une des plus luxuriantes, des plus plantureuses végétations de la France. Un peintre, un poëte, resteront assis, occupés à savourer le silence profond qui règne sous la voûte encore neuve de cette poterne, où la vie de cette cité paisible n'envoie aucun bruit, où la riche campagne apparaît dans toute sa magnificence à travers les meurtrières occupées jadis par les archers, les arbalétriers, et qui ressemblent à ces vitraux à points de vue ménagés dans quelque belvédère.

Il est impossible de se promener là sans penser à chaque pas aux usages, aux mœurs des temps passés ; toutes les pierres vous en parlent ; enfin, les idées du moyen âge y sont encore à l'état de superstition. Si, par hasard, il passe un gendarme à chapeau bordé, sa présence est un anachronisme contre lequel votre pensée proteste ; mais rien n'est plus rare que d'y rencontrer un être ou une chose du temps présent. Il y a même peu de chose du vêtement actuel : ce que les habitants en admettent s'approprie en quelque sorte à leurs mœurs immobiles, à leur physionomie stationnaire. La place publique est pleine de costumes bretons que

viennent dessiner les artistes, et qui ont un relief incroyable. La blancheur des toiles que portent les *Paludiers*, nom des gens qui cultivent le sel dans les marais salants, contraste vigoureusement avec les couleurs bleues et brunes des *Paysans*, avec les parures originales et saintement conservées des femmes. Ces deux classes et celle des marins à jaquette, à petit chapeau de cuir verni, sont aussi distinctes entre elles que l'étaient les castes de l'Inde, et reconnaissent encore les distances qui séparent la bourgeoisie, la noblesse et le clergé. Là tout est encore tranché, là le niveau révolutionnaire a trouvé les masses trop raboteuses et trop dures pour y passer : il s'y serait ébréché sinon brisé. Le caractère d'immutabilité que la nature a donné à ses espèces zoologiques se retrouve là chez les hommes. Enfin, même après la révolution de 1830, Guérande est encore une ville à part, essentiellement bretonne, catholique fervente, silencieuse, recueillie, où les idées nouvelles ont peu d'accès.

La position géographique explique ce phénomène. Cette jolie cité commande des marais salants, dont le sel se nomme dans toute la Bretagne sel de Guérande, et auquel beaucoup de Bretons attribuent la bonté de leur beurre et des sardines. Elle ne se relie à la France moderne que par deux chemins, celui qui mène à l'arrondissement dont elle dépend

et celui qui conduit à Saint-Nazaire. Le chemin de l'arrondissement établit la communication par terre, et celui de Saint-Nazaire la communication maritime avec Nantes. Le chemin par terre n'est fréquenté que par l'administration. La voie la plus rapide, la plus usitée, est celle de Saint-Nazaire. Or, entre ce bourg et Guérande il se trouve une distance d'au moins six lieues que la poste ne dessert pas, et pour cause : il n'y a pas trois voyageurs à voiture par année. Saint-Nazaire est séparé de Paimbœuf par l'embouchure de la Loire, qui a quatre lieues de largeur. La barre de la Loire rend assez capricieuse la navigation des bateaux à vapeur ; mais, pour surcroît d'empêchements, il n'existait en 1829 aucun débarcadère à la pointe de Saint-Nazaire, ornée des roches gluantes, des récifs granitiques, des pierres colossales qui servent de fortifications naturelles à son port, à la douane et à sa pittoresque église. Les voyageurs étaient obligés alors de se jeter dans des barques avec leurs paquets quand la mer était agitée, ou, quand il faisait beau, d'aller à travers les écueils jusqu'à la jetée que le génie militaire construisait alors. Ces obstacles, peu faits pour encourager les amateurs, existent peut-être encore ; l'administration est lente dans ses œuvres, et les habitants de ce territoire que vous verrez découpé comme une dent sur la carte de France, et compris entre Saint-Nazaire, le

bourg de Batz et le Croisic, s'accommodent entièrement de ces difficultés, qui défendent l'approche de leur pays aux étrangers.

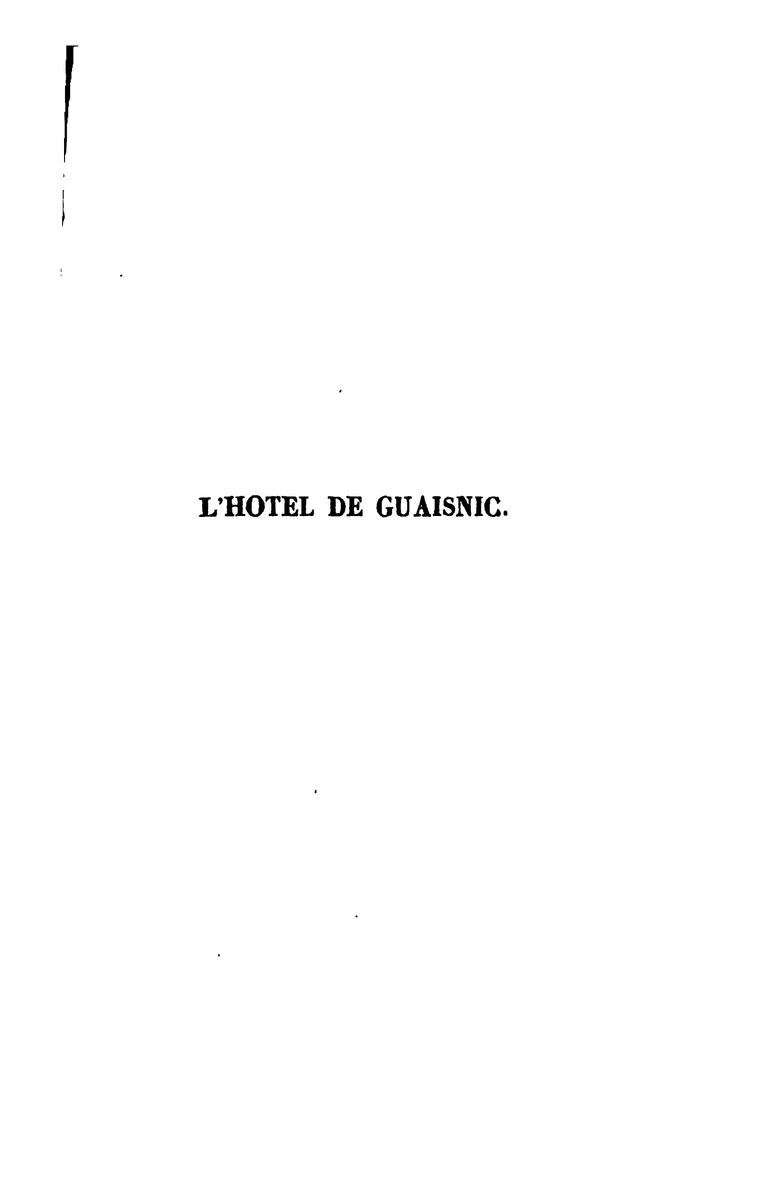
Jetée au bout du continent, Guérande ne mène donc à rien, et personne ne vient à elle ; heureuse d'être ignorée, elle ne se soucie que d'elle-même. Le mouvement des produits immenses des marais salants, qui ne payent pas moins d'un million au fisc, est au Croisic, ville péninsulaire dont les communications avec Guérande sont établies sur des sables mouvants où s'efface pendant la nuit le chemin tracé le jour, et par des barques indispensables pour traverser le bras de mer qui sert de port au Croisic et fait irruption dans les sables. Cette charmante petite ville est donc l'Herculanum de la féodalité, moins le linceul de lave ; elle est debout sans vivre, elle n'a point d'autres raisons d'être que de n'avoir pas été démolie.

Si vous arrivez à Guérande par le Croisic après avoir traversé le paysage des marais salants, vous éprouverez une vive émotion à la vue de cette immense fortification encore toute neuve. Le pittoresque de sa position et les grâces naïves de ses environs quand on y arrive par Saint-Nazaire ne séduisent pas moins. Tout à l'entour, le pays est ravissant, les haies sont pleines de fleurs, de chèvrefeuilles, de buis, de rosiers, de belles plantes. Vous diriez d'un jardin anglais dessiné par un grand

artiste. Cette riche nature, si coite, si peu pratiquée, qui offre la grâce d'un bouquet de violettes et de muguet dans un fourré de forêt, a pour cadre un désert d'Afrique bordé par l'Océan, mais un désert sans un arbre, sans une herbe, sans un oiseau, où, par les jours de soleil, les paludiers, vêtus de blanc, clair-semés dans les tristes marécages où se cultive le sel, font croire à des Arabes couverts de leurs bernous. Aussi Guérande, avec son joli paysage en terre ferme, avec son désert, borné à droite par le Croisic, à gauche par le bourg de Batz, ne ressemble-t-elle à rien de ce que les voyageurs voient en France. Ces deux natures si opposées, unies par la dernière image de la vie féodale, ont je ne sais quoi de saisissant. La ville produit sur l'âme l'effet que produit un calmant sur le corps. Elle est silencieuse autant que Venise. Il n'y a pas d'autre voiture publique que celle d'un messager qui conduit dans une patache les voyageurs, les marchandises et peut-être les lettres de Saint-Nazaire à Guérande et réciproquement. Bernus, le voiturier, était en 1829 le factotum de cette grande communauté. Il va comme il veut, tout le pays le connaît, il fait les commissions de chacun. L'arrivée d'une voiture, soit quelque femme qui passe à Guérande par la voie de terre pour gagner le Croisic, soit quelques vieux malades qui vont prendre les bains de mer, lesquels dans les roches de cette presqu'île ont des

vertus supérieures à ceux de Boulogne, de Dieppe et des Sables, est un immense événement. Les paysans y viennent à cheval; la plupart apportent les denrées dans des sacs; ils y sont conduits surtout, de même que les paludiers, par la nécessité d'y acheter les bijoux particuliers à leur caste, et qui se donnent à toutes les fiancées bretonnes, ainsi que la toile blanche et le drap de leurs costumes. A dix lieues à la ronde, Guérande est toujours Guérande, la ville illustre où se signa le traité fameux dans l'histoire, la clef de la côte, et qui accuse, non moins que le bourg de Batz, une splendeur aujourd'hui perdue dans la nuit des temps.

Tout artiste, tout bourgeois même, qui passe à Guérande y éprouve, comme ceux qui séjournent à Venise, un désir bientôt oublié d'y finir leurs jours dans la paix, dans le silence, en se promenant par les beaux temps sur le mail qui enveloppe la ville du côté de la mer, d'une porte à l'autre. Parfois l'image de cette ville revient frapper à la porte du souvenir : elle entre coiffée de ses tours, parée de sa ceinture; elle déploie sa robe semée de ses belles fleurs, secoue le manteau d'or de ses dunes, exhale les senteurs enivrantes de ses jolis chemins épineux et pleins de bouquets noués au hasard; elle vous occupe et vous appelle comme une femme divine que vous avez entrevue dans un pays étrange et qui s'est logée dans un coin du cœur.



L'HOTEL DE GUAISNIC.

Guaisnic sont vieux comme le granit de la Bretagne. Ils ne sont ni Francs ni Gaulois : ils sont Bretons, ou, pour être plus exact, Celtes. Ils ont dû jadis être Druides, avoir cueilli le gui des forêts sacrées et sacrifié des hommes sur les dolmins.

Il est inutile de dire ce qu'ils furent. Aujourd'hui, cette race, égale aux Rohan, sans avoir daigné se faire princière, qui existait puissante avant qu'il ne fût question des ancêtres de Hugues Capet, cette famille, pure de tout alliage, possède environ deux mille livres de rentes, sa maison de Guérande et son petit castel de Guaisnic. Toutes les terres qui dépendent de la baronnie du Guaisnic, la première de Bretagne, sont engagées aux fermiers, et rapportent environ soixante mille livres, malgré l'imperfection des cultures. Les du Guaisnic sont d'ailleurs toujours les propriétaires de leurs terres ; mais comme ils n'en peuvent rendre le capital, consigné depuis deux cents ans entre leurs mains par les tenanciers actuels, ils n'en touchent point les revenus. Ils sont dans la situation de la couronne de France avec ses *engagistes* avant 1789. Où et quand les barons trouveront-ils le million que leurs fermiers leur ont remis? Avant 1789, la mouvance des fiefs soumis au castel du Guaisnic, perché sur une montagne, valait encore cinquante mille livres; mais en un vote l'assemblée nationale supprima l'impôt des *lods et ventes* perçu par les

seigneurs. Dans cette situation, cette famille n'est plus rien pour personne en France; elle serait un sujet de moquerie à Paris, elle est toute la Bretagne à Guérande. A Guérande le baron du Guaisnic est un des grands barons de France, un des hommes au-dessus desquels il n'est qu'un seul homme, le roi de France, jadis élu pour maître. Aujourd'hui le nom de du Guaisnic, plein de significances bretonnes et dont vous trouverez les racines expliquées dans LES CHOUANS OU LA BRETAGNE EN 1800, a subi l'altération qui défigure celui de du Guaisqlain. Le percepteur des contributions écrit, comme tout le monde, Guénic.

Au bout d'une ruelle silencieuse, humide et sombre, formée par les murailles à pignon des maisons voisines, se voit le cintre d'une porte bâtarde assez large et assez haute pour le passage d'un cavalier, circonstance qui déjà vous annonce qu'au temps où cette construction fut terminée les voitures n'existaient pas. Ce cintre, supporté par deux jambages, et tout en granit. La porte, en chêne fendillé comme l'écorce des arbres qui fournirent le bois, est pleine de clous énormes, lesquels dessinent des figures géométriques. Le cintre est creux, il offre l'écusson des du Guaisnic aussi net, aussi propre que si le sculpteur venait de l'achever.

Cet écu ravirait un amateur de l'art héraldique par une simplicité qui prouve la fierté, l'antiquité

de la famille. Il était comme au jour où les croisés du monde chrétien inventèrent ces symboles pour se reconnaître : les Guaisnic ne l'ont jamais écartelé, il est toujours semblable à lui-même comme celui de la maison de France que les connaisseurs retrouvent en abîme ou écartelé, semé dans les armes des plus vieilles familles. Le voici tel que vous pouvez encore le voir à Guérande : *de gueules à la main au naturel gonfalonnée d'hermine, à l'épée d'argent en pal*, avec ce terrible mot pour devise : FAC ! N'est-ce pas une grande et belle chose ? Le tortil de la couronne baronniale surmonte ce simple écu dont les lignes verticales employées en sculpture pour représenter le gueules, brillent encore. L'artiste a donné je ne sais quelle tournure fière et chevaleresque à la main. Avec quel nerf elle tient cette épée dont la famille s'est encore servie hier ! En vérité, si vous alliez à Guérande après avoir lu cette histoire, il vous serait impossible de ne pas tressaillir en voyant ce blason. Oui, le républicain le plus absolu serait attendri par la fidélité, la noblesse, la grandeur cachées au fond de cette ruelle. Les du Guaisnic ont bien fait hier, ils sont prêts à bien faire demain. Faire est le grand mot de la chevalerie. — Tu as bien fait à la bataille, disait toujours le connétable par excellence, ce grand du Guesclin qui mit pour un temps l'Anglais hors de France. La profondeur de la sculpture, pré-

servée de toute intempérie par la forte marge que produit la saillie ronde du cintre, est en harmonie avec la profondeur morale de la devise dans l'âme de cette famille. Pour qui connaît les du Guaisnic, cette particularité devient touchante.

La porte ouverte laisse voir une cour assez vaste à droite de laquelle sont les écuries, à gauche la cuisine. L'hôtel est en pierre de taille, depuis les caves jusqu'au grenier. La façade sur la cour est ornée d'un perron à double rampe, dont la tribune est couverte de vestiges de sculptures effacées par la main du temps, mais où l'œil de l'antiquaire distinguerait encore au centre la main tenant l'épée dont les masses principales subsistent. Sous cette jolie tribune, encadrée par des nervures cassées en quelques endroits, et comme vernies par l'usage à quelques places, est une petite loge autrefois occupée par un chien de garde. Les rampes en pierre sont disjointes, il y pousse des herbes, quelques petites fleurs et des mousses aux fentes, comme dans les marches de l'escalier que les siècles ont déplacées sans leur ôter de la solidité. La porte dut être d'un joli caractère. Autant que le reste des dessins permet d'en juger, elle fut travaillée par un artiste élevé dans la grande école vénitienne du treizième siècle. On y retrouve je ne sais quel mélange du byzantin et du moresque. Elle est couronnée par une saillie circulaire chargée de végé-

tations, un petit jardin rose, jaune, brun ou bleu selon les saisons.

La porte en chêne clouté donne entrée dans une vaste salle au bout de laquelle est une autre porte avec un perron pareil qui descend au jardin. Cette salle est merveilleuse de conservation. Ses boiseries à hauteur d'appui sont en châtaignier. Un magnifique cuir espagnol animé de figures en relief, mais où les dorures sont émiettées et rougies, couvre les murs. Le plafond est composé de planches artistement jointes, peintes et dorées; l'or s'y voit à peine, il est dans le même état que celui du cuir de Cordoue; mais quelques fleurs rouges, quelques feuillages verts se voient encore distinctement. Il est à croire qu'un nettoyage ferait reparaître des peintures semblables à celles qui décorent les planchers de la maison de Tristan à Tours, et qui prouveraient que ces planchers ont été refaits ou restaurés sous le règne de Louis XI. La cheminée est énorme, en pierre sculptée, munie de chenets gigantesques, en fer forgé d'un travail précieux. Il peut y tenir une voie de bois. Les meubles de cette salle sont tous en bois de chêne et portent au-dessus de leurs dossiers l'écusson de la famille. Il y a trois fusils anglais également bons pour la chasse et pour la guerre, trois sabres, deux carniers, les ustensiles du chasseur et du pêcheur accrochés à des clous.

A côté, se trouve une salle à manger qui communique avec la cuisine par une porte pratiquée dans une tourelle d'angle. Cette tourelle correspond, dans le dessin de la façade sur la cour, à une autre collée à l'autre angle et où se trouve un escalier en colimaçon qui monte aux deux étages supérieurs.

La salle à manger est tendue de tapisseries qui remontent au quatorzième siècle, le style et l'orthographe des inscriptions écrites dans les banderoles sous chaque personnage en font foi; mais comme elles sont dans le langage naïf des fabliaux, il est impossible de les transcrire aujourd'hui. Ces tapisseries, bien conservées dans les endroits où la lumière pénètre peu, sont encadrées de bandes en chêne sculpté devenu noir comme l'ébène. Le plafond est à solives saillantes, enrichi de feuillages différents à chaque solive, dont les entre-deux sont couverts d'une planche peinte où court une guirlande de fleurs en or sur fond bleu. Deux vieux dressoirs à buffets sont en face l'un de l'autre. Sur leurs planches frottées avec une obstination bretonne par Mariotte la cuisinière, se voient, comme au temps où les rois étaient tout aussi pauvres en 1200 que les du Guaisnic en 1830, quatre vieux gobelets, une vieille soupière bosselée et deux salières en argent; puis force assiettes d'étain, force pots en grès bleu et gris à dessins arabesques et aux armes des du Guaisnic, recouverts d'un couvercle à char-

nière en étain. La cheminée a été modernisée. Son état prouve que la famille se tient dans cette pièce depuis le dernier siècle. Elle est en pierre sculptée, dans le goût du siècle de Louis XV, ornée d'une glace encadrée dans un trumeau à baguettes perlées et dorées. Cette antithèse, indifférente à la famille, chagrinerait un poëte. Sur la tablette couverte de velours rouge, il y a au milieu un cartel en écaille incrusté de cuivre, et de chaque côté deux flambeaux d'argent d'un modèle étrange. Une large table carrée à colonnes torses occupe le milieu de cette salle. Les chaises sont en bois tourné, garnies de tapisserie. Sur une table ronde à un seul pied figurant un cep de vigne et placée devant la croisée qui donne sur le jardin, se voit une lampe bizarre. Elle consiste dans un globe de verre commun un peu moins gros qu'un œuf d'autruche, fixé dans un chandelier par une queue de verre; il sort d'un trou supérieur une mèche plate maintenue dans une espèce d'anche en cuivre et dont la trame pliée comme un tænia dans un bocal, boit l'huile de noix que contient le globe. La fenêtre qui donne sur le jardin, comme celle qui donne sur la cour, et qui toutes deux se correspondent, est croisée de pierre et à vitrages hexagones sertis en plomb, drapée de rideaux à baldaquins et à gros glands en une vieille étoffe de soie rouge à reflets jaunes, nommée jadis brocatelle ou petit brocart.

A chaque étage de la maison, qui en a deux, il ne se trouve que ces deux pièces. Le premier sert d'habitation au chef de la famille. Le second était destiné jadis aux enfants. Les hôtes logeaient dans les chambres sous le toit. Les domestiques habitaient au-dessus des cuisines et des écuries. Le toit pointu, garni de plomb à ses angles, est percé sur la cour et sur le jardin d'une magnifique croisée en ogive qui s'élève presque aussi haut que le faîte, à consoles minces et fines dont les sculptures sont rongées par les vapeurs salines de l'atmosphère. Au-dessus du tympan brodé de cette croisée à quatre croisillons en pierre, grince encore la girouette du noble.

N'oublions pas un détail précieux et plein de naïveté qui n'est pas sans mérite aux yeux des archéologues. La tourelle où tourne l'escalier orne l'angle d'un grand mur à pignon dans lequel il n'existe aucune croisée. L'escalier descend par une petite porte en ogive jusque sur un terrain sablé qui sépare la maison, du mur de clôture auquel sont adossées les écuries. Cette tourelle est répétée vers le jardin par une autre à cinq pans terminée en cul-de-four et qui supporte un clocheton au lieu d'être coiffée, comme sa sœur, d'une poivrière. Ainsi ces gracieux architectes savaient-ils varier leur symétrie. A la hauteur du premier étage seulement, ces deux tourelles sont réunies par une galerie en pierre

que soutiennent des espèces de proues à visages humains. Cette galerie extérieure est ornée d'une balustrade travaillée avec une élégance, une finesse merveilleuses. Puis, du haut du pignon, sous lequel il existe un seul croisillon oblong, pend un ornement en pierre représentant un dais semblable à ceux qui couronnent les statues des saints dans les portails d'église. Les deux tourelles sont percées d'une jolie porte à cintre aigu donnant sur cette terrasse. Tel est le parti que l'architecture du treizième siècle tirait de la muraille nue et froide que présente aujourd'hui le pan coupé d'une maison. Voyez-vous une femme se promenant au matin sur cette galerie, et voyant par-dessus Guérande le soleil illuminer l'or des sables et miroiter une nappe de l'Océan? N'admirez-vous pas cette muraille à pointe fleuretée, et meublée à ses deux angles de deux tourelles quasi cannelées, dont l'une est brusquement arrondie en nid d'hirondelle, et dont l'autre offre sa jolie porte à cintre gothique et décoré de la main tenant une épée?

L'autre pignon de l'hôtel du Guaisnic tient à la maison voisine. L'harmonie que cherchaient si soigneusement les maçons de ce temps est conservée dans la façade de la cour par la tourelle semblable à celle où monte *la vis,* tel est le nom donné jadis à un escalier, et qui sert de communication entre la salle à manger et la cuisine; mais elle s'arrête au

premier étage, et son couronnement est un petit dôme à jour sous lequel s'élève une noire statue de saint Calyste.

Le jardin est luxueux pour une ville enceinte, il a un demi-arpent environ; ses murs sont garnis d'espaliers, il est divisé en carrés de légumes, bordés de quenouilles que cultive un domestique mâle nommé Gasselin, lequel panse les chevaux. Au bout de ce jardin est une tonnelle sous laquelle est un banc. Au milieu s'élève un gnomon. Les allées sont sablées. Sur le jardin, la façade n'a pas de tourelle pour correspondre à celle qui monte le long du pignon. Elle rachète ce défaut par une colonnette tournée en vis depuis le bas jusqu'en haut, et qui devait jadis supporter la bannière de la famille, car elle est terminée par une espèce de grosse crapaudine en fer rouillé de laquelle il s'élève de maigres herbes. Ce détail, en harmonie avec les vestiges de sculpture, prouve que ce logis fut construit par un architecte vénitien. Cette hampe élégante est comme une signature qui trahit Venise, la chevalerie, la finesse du treizième siècle.

Quant aux dispositions et au mobilier des étages supérieurs, ils ne peuvent que se présumer d'après la description de ce rez-de-chaussée, d'après la physionomie et les mœurs de la famille. Depuis cinquante ans, les du Guaisnic n'ont jamais reçu personne ailleurs que dans les deux pièces où res-

pirait, comme dans cette cour et dans les accessoires extérieurs de ce logis, l'esprit, la grâce, la naïveté de la vieille et noble Bretagne. Sans la topographie et la description de la ville, sans la peinture minutieuse de cet hôtel, les surprenantes figures de cette famille eussent été peut-être moins comprises. Aussi les cadres devaient-ils passer avant les portraits, car chacun pensera que les choses ont dominé les êtres. Il est des monuments dont l'influence est visible sur les personnes qui vivent à l'entour. Il est difficile d'être irréligieux à l'ombre d'une cathédrale comme celle de Bourges. Quand partout l'âme est rappelée à sa destinée par des images, il est moins facile d'y faillir. Telle *était* l'opinion de nos aïeux, abandonnée par une génération qui n'a plus ni signes ni distinctions, et dont les mœurs changent tous les dix ans. Ne vous attendez-vous pas à trouver le baron du Guaisnic une épée au poing, ou tout ici serait mensonge?

LE BARON.

III

Le Baron.

En 1836, au moment où s'ouvre cette scène, dans les premiers jours du mois d'août, la famille du Guénic était encore composée de M. et de Mme du Guénic, de Mlle du Guénic, sœur aînée du baron, et d'un fils unique âgé de vingt et un ans, nommé Gaudebert-Calyste-Louis, suivant un vieil usage de la famille. Le père se nommait Gaudebert-Calyste-Charles. On ne variait que le dernier patron. Saint Gaudebert et saint Calyste devaient toujours protéger les Guénic.

Le baron du Guénic avait quitté Guérande dès que la Vendée et la Bretagne prirent les armes, et il avait fait la guerre avec Charette, avec Cathelineau, Larochejaquelein, d'Elbée, Bonchamps et le prince de Talmont. Avant de partir, il avait vendu tous ses biens à sa sœur aînée, mademoiselle Zéphirine du Guénic, par un trait de prudence unique dans les annales révolutionnaires. Après la mort de tous les chefs vendéens, le baron, qu'un miracle seul avait préservé de finir comme eux, ne s'était pas soumis à Napoléon. Il avait guerroyé jusqu'en 1802, année où, après avoir failli se laisser prendre, il revint à Guérande, puis de Guérande au Croisic, d'où il gagna l'Irlande, fidèle à la vieille haine des Bretons pour l'Angleterre. Les gens de Guérande feignirent d'ignorer l'existence du baron : il n'y eut pas en vingt ans une seule indiscrétion. Mademoiselle du Guénic touchait les revenus et les faisait passer à son frère par des pêcheurs. Monsieur du Guénic revint en 1813 à Guérande aussi simplement que s'il était allé passer une saison à Nantes. Pendant son séjour à Dublin, le vieux Breton s'était épris, malgré ses cinquante ans, d'une charmante Irlandaise, fille d'une des plus nobles et des plus pauvres maisons de ce malheureux royaume. Miss Fanny O'Brien avait alors vingt et un ans. Le baron du Guénic vint chercher les papiers nécessaires à son mariage, retourna se marier et revint dix mois

après, au commencement de 1814, avec sa femme, qui lui donna Calyste le jour même de l'entrée de Louis XVIII à Calais, circonstance qui explique son prénom de Louis.

Le vieux et loyal Breton avait en ce moment soixante-treize ans; mais la guerre de partisan faite à la république, mais ses souffrances pendant cinq traversées sur les chasse-marées, mais sa vie à Dublin avaient pesé sur sa tête : il paraissait avoir plus d'un siècle. Aussi jamais, à aucune époque, aucun Guénic ne fut-il plus en harmonie avec la vétusté de ce logis, bâti dans le temps où il y avait une cour à Guérande.

Monsieur du Guénic était un vieillard de haute taille, droit, sec, nerveux et maigre. Son visage ovale était ridé par des milliers de plis qui formaient des franges arquées au-dessus des pommettes, au-dessus des sourcils, et donnaient à sa figure une ressemblance avec les vieillards que le pinceau de Van Ostade, de Rembrandt, de Miéris, de Gérard Dow a tant caressés et qui veulent une loupe pour être admirés. Sa physionomie était comme enfouie sous ces nombreux sillons, produits par sa vie en plein air, par l'habitude d'observer la campagne sous le soleil, au lever comme au déclin du jour. Néanmoins il restait encore à l'observateur les formes impérissables de la figure humaine, et qui disent encore quelque chose à l'âme, même quand

l'œil n'y voit plus qu'une tête morte. Les fermes contours de la face, le dessin du front, le sérieux des lignes, la droiture du nez, les linéaments de la charpente que des blessures seules peuvent altérer, annonçaient une intrépidité sans calcul, une foi sans bornes, une obéissance sans discussion, une fidélité sans transaction, un amour sans inconstance. En lui, le granit breton s'était fait homme. Le baron n'avait plus de dents. Ses lèvres, jadis rouges mais alors violacées, n'étant plus soutenues que par les dures gencives sur lesquelles il pouvait manger du pain que sa femme avait soin d'amollir en le mettant dans une serviette humide, rentraient dans la bouche en dessinant toutefois un rictus menaçant et fier. Son menton voulait rejoindre le nez, mais on voyait dans le caractère de ce nez, courbe et bossué au milieu, les signes de son énergie et de sa résistance bretonnes. Sa peau, marbrée de taches rouges qui paraissaient à travers ses rides, annonçait un tempérament sanguin, violent, fait pour des fatigues qui sans doute avaient préservé le baron de mainte apoplexie. Cette tête était couronnée d'une chevelure blanche comme de l'argent, qui retombait en boucles sur les épaules.

La figure, alors éteinte en partie, vivait sur l'éclat de deux yeux noirs qui brillaient au fond de leurs orbites brunes et jetaient les dernières flammes d'une âme généreuse et loyale. Les sourcils et les

cils étaient tombés. La peau, devenue rude, ne pouvait se déplisser, et la difficulté de se raser obligeait le vieillard à laisser pousser sa barbe en éventail. Un peintre eût admiré par-dessus tout, dans ce vieux lion de Bretagne, aux larges épaules, à la nerveuse poitrine, d'admirables mains de soldat : des mains comme devaient être celles de du Guesclin, des mains larges, épaisses, poilues ; des mains qui avaient embrassé la poignée du sabre pour ne la quitter, comme fit Jeanne d'Arc, qu'au jour où l'étendard royal flotterait dans la cathédrale de Reims ; des mains qui souvent avaient été mises en sang par les épines des halliers dans le Bocage, qui avaient manié la rame dans le Marais pour aller surprendre les Bleus, ou en pleine mer pour favoriser l'arrivée de Georges ; les mains du partisan, du canonnier, du simple soldat, du chef ; des mains alors blanches quoique les Bourbons de la branche aînée fussent en exil ; mais en y regardant bien on aurait vu quelques marques récentes qui vous eussent dit que le baron avait naguère rejoint MADAME dans la Vendée : aujourd'hui le fait peut s'avouer. Ces mains étaient le vivant commentaire de la devise à laquelle aucun Guénic n'avait failli : *Fac!*

Le front attirait l'attention par des teintes dorées aux tempes qui contrastaient avec le ton brun de ce petit front dur et serré que la chute des cheveux

avait assez agrandi pour donner encore plus de majesté à cette belle ruine.

Cette physionomie, un peu matérielle d'ailleurs (et comment eût-elle pu être autrement?) offrait, comme toutes les figures bretonnes groupées autour du baron, des apparences sauvages, un calme brut qui ressemblait à l'impassibilité des Hurons, je ne sais quoi de stupide, dû peut-être au repos absolu qui suit les fatigues excessives et laisse alors reparaître l'animal tout seul. La pensée y était rare. Elle semblait y être un effort, elle avait son siége plus au cœur que dans la tête, elle aboutissait plus au fait qu'à l'idée. Mais, en examinant ce beau vieillard avec une attention soutenue, vous deviniez les mystères de cette opposition réelle à l'esprit de son siècle. Il avait des religions, des sentiments pour ainsi dire innés qui le dispensaient de méditer. Ses devoirs, il les avait appris avec la vie. Les institutions, la religion, pensaient pour lui. Il devait donc réserver son esprit, lui et les siens, pour agir, sans le dissiper sur aucune des choses jugées inutiles, mais dont s'occupaient les autres. Il sortait sa pensée de son cœur, comme son épée du fourreau, éblouissante de candeur, comme était dans son écusson la main gonfalonnée d'hermine. Une fois ce secret deviné, tout s'expliquait. On comprenait la profondeur des résolutions dues à des pensées nettes, distinctes, franches, immaculées comme

l'hermine. On comprenait cette vente faite à sa sœur avant la guerre, et qui répondait à tout, à la mort, à la confiscation, à l'exil. La beauté du caractère des deux vieillards, car la sœur ne vivait que pour et par le frère, ne peut même plus être comprise dans son étendue, par les mœurs égoïstes que nous font l'incertitude et l'inconstance de notre époque. Un archange chargé de lire dans leurs cœurs n'y aurait pas découvert une seule pensée empreinte de personnalité. En 1816, quand le curé de Guérande insinua au baron du Guénic d'aller à Paris et d'y réclamer sa récompense, la vieille sœur, avare pour la maison et non pour elle, s'écria : Fi donc ! mon frère a-t-il besoin d'aller tendre la main comme un gueux ?

— On croirait que j'ai servi le roi par intérêt! dit le vieillard. D'ailleurs, c'est à lui de se souvenir. Et puis, ce pauvre roi, il est bien embarrassé avec tous ceux qui le harcèlent ; il donnerait la France par morceaux, on lui demanderait encore quelque chose.

Ce loyal serviteur, qui portait tant d'intérêt à Louis XVIII, eut le grade de colonel, la croix de Saint-Louis et une pension de six cents francs que la révolution de juillet venait de supprimer.

— Le roi s'est souvenu ! dit-il en recevant ses brevets.

Personne ne dissipa son erreur. Le travail avait

été fait par le duc de Feltre, d'après les états des armées vendéennes, où il avait trouvé le nom de du Guénic avec quelques autres noms bretons en *ic*.

Nous devons avouer que le baron du Guénic était entièrement illettré, mais illettré comme un paysan : il savait lire, écrire et quelque peu compter ; il connaissait l'art militaire et le blason ; mais après son livre de prières, il n'avait pas lu trois volumes dans sa vie.

Le costume, qui ne saurait être indifférent, était invariable, et consistait en gros souliers, en bas drapés, en une culotte de velours verdâtre, un gilet de drap, et une redingote à collet à laquelle était attachée une croix de Saint-Louis.

Une admirable sérénité siégeait sur ce visage que, depuis un an, un sommeil avant-coureur de la mort semblait préparer au repos éternel. Ces somnolences constantes, plus fréquentes de jour en jour, n'inquiétaient ni sa femme, ni sa sœur aveugle, ni ses amis, dont les connaissances médicales n'étaient pas grandes. Pour eux, ces pauses sublimes d'une âme sans reproche mais fatiguée, s'expliquaient naturellement : le baron avait fait son devoir ; tout était dans ce mot.

Dans ce pauvre asile, les intérêts majeurs étaient les destinées de la branche dépossédée. L'avenir des Bourbons exilés et celui de la religion catholique, l'influence des nouveautés politiques sur la Bretagne,

occupaient exclusivement la famille du baron. Il n'y avait d'autre intérêt mêlé à ceux-là que l'attachement de tous pour le fils unique, pour Calyste, l'héritier, le seul espoir du grand nom des du Guénic.

Le vieux Vendéen, le vieux chouan, avait eu, quelques années auparavant, comme un retour de jeunesse pour habituer ce fils aux exercices violents qui conviennent à un gentilhomme appelé d'un moment à l'autre à guerroyer. Dès que Calyste avait eu seize ans, son père l'accompagna dans les marais et dans les bois, lui montrant dans les plaisirs de la chasse les rudiments de la guerre, prêchant d'exemple, dur à la fatigue, inébranlable sur sa selle, sûr de son coup, quel que fût le gibier, à courre, au vol, intrépide à franchir les obstacles, conviant son fils au danger comme s'il avait eu dix enfants à risquer. Aussi, quand la duchesse de Berry vint en France pour conquérir le royaume, le père emmena-t-il son fils, afin de lui faire pratiquer la devise de ses armes. Le baron partit pendant une nuit, sans prévenir sa femme, qui l'eût peut-être attendri, menant son unique enfant au feu comme à une fête, et suivi de Gasselin, son seul vassal, qui détala joyeusement. Les trois hommes de la famille furent absents pendant huit mois, sans donner de leurs nouvelles à la baronne, qui ne lisait jamais la *Quotidienne,* sans trembler de ligne en ligne, à sa vieille belle-sœur, héroïquement droite, et dont le front ne

sourcillait pas. Les trois fusils accrochés dans la grande salle avaient donc récemment servi. Le baron jugea cette prise d'armes inutile; il avait quitté la campagne avant l'affaire de la Penissière, sans quoi peut-être la maison du Guénic eût-elle été finie. Ce dernier effort, ces lueurs d'une énergie à bout avaient causé l'affaissement dans lequel était en ce moment le baron. Ce nouvel exil de la famille de Bourbon, aussi miraculeusement chassée que miraculeusement rétablie, lui causait une mélancolie amère.

Quand, par une nuit affreuse, le père, le fils et le serviteur arrivèrent chez eux après avoir pris congé de MADAME, et surprirent leurs amis, la baronne et la vieille mademoiselle du Guénic, qui reconnut, par l'exercice d'un sens dont sont doués tous les aveugles, le pas des trois hommes dans la ruelle, le baron regarda le cercle formé par ses amis inquiets autour de la petite table éclairée par cette lampe antique, et dit d'une voix chevrotante, pendant que Gasselin remettait les trois fusils et les sabres à leurs places, un mot de naïveté féodale :

— Les autres barons n'ont pas fait leur devoir.

Puis il embrassa sa femme, sa sœur, il s'assit dans son vieux fauteuil, et commanda le souper pour son fils, pour Gasselin et lui. Gasselin, qui s'était mis au-devant de Calyste, avait reçu dans

l'épaule un coup de sabre, chose si simple que les femmes l'en remercièrent à peine. Le baron, ses hôtes, ne proférèrent ni malédictions ni injures contre les vainqueurs. Ce silence est un des traits du caractère breton. En quarante ans, jamais personne ne surprit un mot de mépris sur les lèvres du baron contre ses adversaires. A eux de faire leur devoir, comme il faisait le sien. Ce silence profond est l'indice des volontés immuables.

Vers six heures du soir, au moment où commence cette scène, le baron, qui avait, selon sa vieille habitude, fini de dîner à quatre heures, venait de s'endormir en entendant lire la *Quotidienne*. Sa tête s'était posée sur le dossier de son fauteuil au coin de la cheminée, du côté du jardin. Cette pause permet de peindre Fanny O'Brien et la vieille Zéphirine du Guénic.



LES DEUX FEMMES.



IV

Les deux Femmes.

Auprès de ce tronc noueux de l'arbre antique et devant la cheminée, la baronne, assise sur une des vieilles chaises, offrait le type de ces adorables créatures qui n'existent qu'en Angleterre, en Écosse ou en Irlande. Là seulement naissent ces filles pétries de lait, à chevelure dorée dont les boucles sont tournées par la main des anges, car la lumière du ciel semble ruisseler dans leurs spirales avec l'air qui s'y joue.

Fanny O'Brien était une de ces sylphides, forte

de tendresse, invincible dans le malheur, douce comme la musique de sa voix, pure comme le bleu de ses yeux, d'une beauté fine, élégante, jolie et douée de cette chair soyeuse à la main, caressante au regard, que ni le pinceau ni la parole ne peuvent peindre. Belle encore à quarante-deux ans, bien des hommes eussent regardé comme un bonheur de l'épouser, à l'aspect des splendeurs de cet août, chaudement coloré, plein de fleurs et de fruits, rafraîchi par de célestes rosées.

La baronne tenait le journal d'une main frappée de fossettes, à doigts retroussés, et dont les ongles étaient taillés carrément comme dans les statues antiques. Étendue à demi, sans mauvaise grâce ni affectation, sur sa chaise, les pieds en avant pour les chauffer, elle était vêtue d'une robe de velours noir, car le vent avait fraîchi depuis quelques jours. Le corsage montant moulait des épaules d'un contour magnifique et une riche poitrine que la nourriture d'un fils unique n'avait pu déformer. Elle était coiffée de cheveux qui descendaient en *ringlets* le long de ses joues et les accompagnaient suivant la mode anglaise. Tordue simplement au-dessus de sa tête et retenue par un peigne d'écaille, cette chevelure, au lieu d'avoir une couleur indécise, scintillait au jour comme des filigranes d'or bruni. La baronne faisait tresser les cheveux follets qui se jouaient sur sa nuque et qui sont un signe de race.

Cette natte mignonne, perdue dans la masse de ses cheveux soigneusement relevés, permettait à l'œil de suivre avec plaisir la ligne onduleuse par laquelle son col se rattachait à ses belles épaules. Ce petit détail prouvait le soin qu'elle apportait toujours à sa toilette. Elle tenait à réjouir les regards de ce vieillard; charmante et délicieuse attention! Quand vous verrez une femme déployer dans la vie intérieure la coquetterie que les femmes puisent dans un seul sentiment, tenir à charmer leur ménage, croyez-le, elle est aussi noble mère que noble épouse, elle est la joie et la fleur du ménage, elle a compris ses obligations de femme, elle a dans l'âme et dans la tendresse les élégances de son extérieur, elle fait le bien en secret, elle sait adorer sans calcul, elle aime ses proches comme Dieu, pour eux-mêmes.

Aussi semblait-il qu'une vierge du paradis eût récompensé la chaste jeunesse, la vie sainte de cette femme auprès de ce noble vieillard en l'entourant d'une sorte d'auréole qui la préservait des outrages du temps. Les altérations de sa beauté, Platon les eût célébrées peut-être comme autant de grâces nouvelles. Son teint si blanc jadis avait pris ces tons chauds et nacrés que les peintres adorent. Son front large et bien taillé recevait avec amour la lumière qui s'y jouait en de luisants satinés. Sa prunelle, d'un bleu de turquoise, brillait sous un sour-

cil pâle et velouté, d'une extrême douceur. Ses paupières molles et ses tempes attendries invitaient à je ne sais quelle attendrissante mélancolie. Au-dessous, le tour des yeux était d'un blanc pâle, semé de fibrilles bleuâtres comme à la naissance du nez. Ce nez, d'un contour aquilin, mince, avait je ne sais quoi de royal qui rappelait l'origine de cette noble fille. Sa bouche, pure et bien coupée, était embellie par un sourire aisé que dictait une inépuisable aménité. Ses dents étaient blanches, petites; elle n'en avait perdu aucune. Elle avait pris un embonpoint léger, mais ses hanches délicates, sa taille svelte, n'en souffraient point. L'automne de sa beauté présentait donc quelques vives fleurs de printemps oubliées et les ardentes richesses de l'été. Ses bras s'étaient noblement arrondis, sa peau tendue avait un grain plus fin et s'était lustrée, les contours avaient acquis leur plénitude. Enfin sa physionomie ouverte, sereine et faiblement rosée, la pureté de ses yeux bleus, qu'un regard trop vif eût blessés, exprimaient tout son caractère, la douceur, la tendresse infinie des anges.

A l'autre coin de la cheminée et dans un fauteuil, la vieille sœur octogénaire, semblable en tout point, sauf le costume, à son frère, écoutait la lecture du journal en tricotant des bas, opération pour laquelle la vue est inutile. Elle avait les yeux couverts d'une taie et s'était obstinément refusée à subir

l'opération, malgré les instances de sa belle-sœur. Le secret de son obstination, elle seule le savait : elle se rejetait sur son défaut de courage, mais elle ne voulait pas qu'il se dépensât dix louis pour elle. Cette somme eût été de moins dans la maison. Cependant elle aurait bien voulu voir son frère. Ces deux vieillards faisaient admirablement ressortir la beauté de la baronne. Quelle femme n'eût semblé jeune et jolie entre monsieur du Guénic et sa sœur?

Mademoiselle Zéphirine, privée de la vue, ignorait les changements que ses quatre-vingts ans avaient apportés dans sa physionomie. Son visage pâle et creusé, que l'immobilité des yeux blancs et sans regard faisait ressembler à celui d'une morte, que trois ou quatre dents saillantes rendaient presque menaçant, où la profonde orbite des yeux était cerclée de teintes rouges, où quelques signes de virilité, déjà blanchis, perçaient dans le menton et aux environs de la bouche, ce froid mais calme visage était encadré par un petit béguin d'indienne brune, piqué comme une courtepointe, garni d'une ruche en percale et noué sous le menton par des cordons toujours un peu roux.

Mademoiselle du Guénic portait, à la lettre, un cotillon de gros drap, sous lequel était une jupe de piqué, vrai matelas où il y avait des doubles louis cousus, et auquel étaient adaptées des poches. Elle

avait par-dessus le vrai casaquin de la Bretagne, en drap pareil à celui du cotillon, orné d'une collerette à mille plis dont le blanchissage était l'objet de la seule dispute qu'elle eût avec sa belle-sœur; elle n'en voulait changer que tous les huit jours. Des grosses manches ouatées de son casaquin sortaient deux bras desséchés, mais nerveux, au bout desquels s'agitaient ses mains, dont la couleur un peu rousse faisait paraître les bras blancs comme du bois de peuplier. Ces mains crochues, par suite de la contraction que l'habitude de tricoter leur avait fait prendre, étaient comme un métier à bas incessamment monté : le phénomène eût été de les voir arrêtées.

De temps en temps, mademoiselle du Guénic prenait une longue aiguille à tricoter fichée dans sa robe pour passer entre son beguin et ses cheveux et fourgonnait ses cheveux entièrement blancs et cachés. Un étranger eût ri de voir l'insouciance avec laquelle elle repiquait l'aiguille sans la moindre crainte de se blesser. Elle était droite comme un clocher. Sa prestance de colonne pouvait passer pour une de ces coquetteries de vieillard qui prouvent que l'orgueil est une passion nécessaire à la vie. Elle avait le sourire gai. Elle aussi avait fait son devoir.

Au moment où Fanny vit le baron endormi et cessa la lecture du journal, un rayon de soleil

allait d'une fenêtre à l'autre, et partageait en deux, par une bande d'or, l'atmosphère de cette vieille salle; il en faisait resplendir les meubles presque noirs; la lumière bordait les sculptures du plancher, papillotait dans les bahuts, étendait une nappe luisante sur la table de chêne, égayait cet intérieur brun et doux, comme la voix de Fanny jetait dans l'âme de la vieille octogénaire une musique aussi lumineuse, aussi gaie que ce rayon.

Bientôt les rayons du soleil prirent ces couleurs rougeâtres qui, par d'insensibles dégradations, arrivent aux tons mélancoliques du crépuscule. La baronne tomba dans une méditation grave, dans un de ces silences absolus que sa vieille belle-sœur observait depuis une quinzaine de jours en cherchant à se les expliquer, sans avoir adressé la moindre question à la baronne; mais elle n'en étudiait pas moins les causes de cette préoccupation, à la manière des aveugles qui lisent comme dans un livre noir où les lettres sont blanches, et dans l'âme desquels tout son retentit comme dans un écho divinatoire.

La vieille aveugle, sur qui l'heure noire n'avait plus de prise, continuait à tricoter, et le silence devint si profond que l'on put entendre le bruit des aiguilles d'acier quand elles se rencontraient.

— Vous venez de laisser tomber le journal, ma

sœur, et cependant vous ne dormez pas, dit la vieille d'un air fin.

La nuit était venue, Mariotte vint allumer la lampe, la plaça sur une table carrée devant le feu ; puis elle alla chercher sa quenouille, son peloton de fil, une petite escabelle, et se mit dans l'embrasure de la croisée qui donnait sur la cour, occupée à filer comme tous les soirs. Gasselin tournait encore dans les communs : il visitait les chevaux du baron et de Calyste, il voyait si tout allait bien dans l'écurie, il donnait aux deux beaux chiens de chasse leur pâtée du soir. Les aboiements joyeux des deux bêtes furent le dernier bruit qui réveilla les échos cachés dans les murailles noires de cette vieille maison.

Un mot sur ces deux domestiques.

Gasselin était un de ces petits Bretons courts, épais, trapus, à chevelure noire, à figure bistrée, silencieux, lents, têtus comme des mules, mais allant toujours dans la voie qui leur a été tracée. Il avait quarante-deux ans, il était depuis vingt-cinq ans dans la maison; mademoiselle l'avait pris à quinze ans en apprenant le mariage et le retour probable du baron. Il se considérait comme faisant partie de la famille; il avait joué avec Calyste, il aimait les chevaux, les chiens de la maison, il leur parlait et les caressait comme s'ils lui eussent appartenu. Il portait une veste bleue en toile de fil, à

petites poches ballottant sur les hanches, un gilet et un pantalon de même étoffe pour toutes les saisons, des bas bleus et de gros souliers ferrés. Quand il faisait trop froid ou par des temps de pluie, il avait la peau de bique en usage dans son pays.

Mariotte avait également passé quarante ans, elle était en femme ce qu'était Gàsselin en homme. Jamais attelage ne fut mieux accouplé : même teint, même taille, mêmes petits yeux vifs et noirs ; on ne comprenait pas comment ils n'étaient pas mariés ; peut-être y aurait-il eu inceste : ils semblaient être presque frère et sœur.

Mariotte avait trente écus de gages et Gasselin cent livres ; mais mille écus de gages ailleurs ne leur auraient pas fait quitter la maison du Guénic. Tous deux étaient sous les ordres de la vieille demoiselle qui, depuis la guerre de Vendée jusqu'au retour de son frère, avait eu l'habitude de gouverner la maison. Aussi, quand elle sut que le baron allait amener une maîtresse au logis, avait-elle été très-émue en croyant qu'il lui faudrait abandonner le sceptre du ménage et abdiquer en faveur de la baronne du Guénic, de laquelle elle serait la première sujette.

Mademoiselle Zéphirine avait été bien agréablement surprise en trouvant dans miss Fanny O'Brien une fille née pour un haut rang, à qui les soins minutieux d'un ménage pauvre répugnaient exces-

sivement, et qui, semblable à toutes les belles âmes, eût préféré du pain sec, cuit par le boulanger, au meilleur repas dont elle eût été obligée de s'inquiéter; capable d'accomplir les devoirs les plus pénibles de la maternité, forte contre toute privation nécessaire, mais sans courage pour des occupations vulgaires. Quand le baron pria sa sœur, au nom de sa timide femme, de régir leur ménage, la vieille baisa la baronne comme une sœur; elle en fit sa fille, elle l'adora, tout heureuse de pouvoir continuer à veiller au gouvernement de la maison, tenue avec une rigueur et des coutumes d'économie incroyables dont elle ne se relâchait que dans les grandes occasions, telles que les couches, la nourriture de sa belle-sœur, et tout ce qui concernait Calyste, l'enfant adoré par toute la maison. Quoique les deux domestiques fussent habitués à ce régime sévère et qu'il n'y eût rien à leur dire, qu'ils eussent pour les intérêts de leurs maîtres plus de soin que pour les leurs, mademoiselle Zéphirine voyait toujours à tout. Son attention n'étant pas distraite, elle était fille à savoir, sans y monter, la grosseur du tas de noix dans le grenier, et ce qu'il restait d'avoine dans le coffre de l'écurie sans y plonger son bras nerveux. Elle avait au bout d'un cordon attaché à la ceinture de son casaquin un sifflet de contre-maître avec lequel elle appelait Mariotte par un et Gasselin par deux coups.

Le grand bonheur de Gasselin consistait à cultiver le jardin et à y faire venir de beaux fruits et de bons légumes. Il avait si peu d'ouvrage que, sans cette culture, il se serait ennuyé. Quand il avait pansé ses chevaux, le matin il frottait les planchers et nettoyait les deux pièces du rez-de-chaussée. Il avait peu de chose à *faire après ses maîtres*. Aussi n'eussiez-vous pas vu dans le jardin une mauvaise herbe ni le moindre insecte nuisible. Quelquefois on surprenait Gasselin immobile, tête nue en plein soleil, guettant un mulot ou la terrible larve du hanneton; puis il accourait avec la joie d'un enfant montrer l'animal surpris. C'était un plaisir pour lui d'aller, les jours maigres, chercher le poisson au Croisic, où il le payait moins cher qu'à Guérande.

Ainsi, jamais famille ne fut plus unie, mieux entendue ni plus cohérente que cette sainte et noble famille. Maîtres et domestiques semblaient avoir été faits les uns pour les autres. Depuis vingt-cinq ans il n'y avait eu ni troubles ni discordes; les seuls chagrins avaient été les petites indispositions de l'enfant. Les seules terreurs furent causées par les événements de 1814 et par ceux de 1830. Si les mêmes choses s'y faisaient invariablement aux mêmes heures, si les mets étaient soumis à la régularité des saisons, cette monotonie, semblable à celle de la nature que varient les alternatives d'ombres, de pluie et de soleil, était richement soutenue par

l'affection qui rayonnait dans tous les cœurs, et d'autant plus féconde et bienfaisante qu'elle émanait des lois naturelles.

Quand le crépuscule cessa, Gasselin entra dans la salle et demanda respectueusement à son maître si l'on avait besoin de lui.

— Tu peux sortir ou t'aller coucher après la prière, dit le baron en se réveillant, à moins que madame ou sa sœur...

Les deux femmes firent un signe d'acquiescement. Gasselin se mit à genoux en voyant ses maîtres tous levés pour s'agenouiller sur leurs siéges. Mariotte se mit également en prières sur son escabelle. La vieille demoiselle du Guénic dit la prière à haute voix. Quand elle fut finie, on entendit frapper à la porte de la ruelle. Gasselin alla ouvrir.

— Ce sera sans doute monsieur le curé; il vient presque toujours le premier, dit Mariotte.

En effet, chacun reconnut le curé de Guérande au bruit de ses pas sur les marches sonores du perron.

TROIS SILHOUETTES BRETONNES.

V

Trois Silhouettes bretonnes.

Le curé salua respectueusement les trois personnages, en adressant au baron et aux deux dames de ces phrases pleines d'onctueuse aménité que savent trouver les prêtres. Au bonsoir distrait que lui dit la maîtresse du logis, il répondit par un regard d'inquisition ecclésiastique :

— Seriez-vous inquiète ou indisposée, madame la baronne? demanda-t-il.

— Merci, non, dit-elle.

Monsieur Grimont, homme de cinquante ans, de

moyenne taille, enseveli dans sa soutane, d'où sortaient deux gros souliers à boucles d'argent, offrait au-dessus de son rabat un visage grassouillet, d'une teinte généralement blanche, mais doré. Il avait la main potelée. Sa figure tout abbatiale, tenait à la fois du bourgmestre hollandais par la placidité de teint et les tons de chair, et du paysan breton par sa chevelure plate et noire, par la vivacité de ses yeux bruns que contenait néanmoins le décorum du sacerdoce. Sa gaieté, semblable à celle des gens de qui la conscience est calme et pure comme un miroir, admettait la plaisanterie. Son air n'avait rien d'inquiet ni de revêche, comme celui des pauvres curés de qui l'existence ou le pouvoir sont contestés, et qui, au lieu d'être, selon le mot sublime de Napoléon, les chefs moraux de la population et des juges de paix naturels, sont traités en ennemis par leurs paroissiens. A voir monsieur Grimont marchant dans Guérande, le plus incrédule voyageur aurait reconnu le souverain de cette ville catholique; mais ce souverain abaissait sa supériorité spirituelle devant la suprématie féodale des du Guénic. Il était dans cette salle comme un chapelain chez son seigneur. A l'église, en donnant la bénédiction, sa main s'étendait toujours en premier sur la chapelle appartenant aux du Guénic, et où leur main armée et leur devise étaient sculptées à la clef de la voûte.

— Je croyais voir mademoiselle de Pen-Hoël arrivée, dit le curé, qui s'assit en prenant la main de la baronne et la baisant. Elle se dérange. Est-ce que la mode de la dissipation se gagnerait? Car, je le vois, monsieur le chevalier est encore ce soir aux Touches.

— Ne dites rien de ses visites devant mademoiselle de Pen-Hoël, s'écria doucement la vieille fille.

— Ah! mademoiselle, répondit Mariotte, pouvez-vous empêcher toute la ville de jaser?

— Et que dit-on? demanda la baronne.

— Les jeunes filles, les commères, enfin tout le monde le croit amoureux de mademoiselle des Touches.

— Un garçon tourné comme Calyste fait son métier en se faisant aimer, dit le baron.

— Voici mademoiselle de Pen-Hoël, dit Mariotte en coupant la parole au baron.

Le sable de la cour criait en effet sous les pas discrets de cette personne qu'accompagnait un petit domestique armé d'une lanterne. En voyant le domestique, Mariotte transporta son établissement dans la grande salle, afin de pouvoir jaser avec lui à la lueur de la chandelle de résine qu'elle brûlait aux dépens de la riche et avare demoiselle, en économisant ainsi celle de ses maîtres.

Cette demoiselle était une sèche et mince fille

jaune, comme le parchemin d'un *olim*, ridée comme un lac froncé par le vent, à yeux gris, à grandes dents saillantes, à mains d'homme, assez petite, un peu déjetée et peut-être bossue. Vêtue dans le goût de son amie, mademoiselle du Guénic, elle mouvait une énorme quantité de linges et de jupes quand elle voulait trouver l'une des deux ouvertures de sa robe par où elle atteignait ses poches, et le plus étrange cliquetis de clefs, de monnaie retentissait alors sous ces étoffes. Elle avait toujours d'un côté toute la ferraille des bonnes ménagères, et de l'autre sa tabatière d'argent, son dé, son tricot, autres ustensiles sonores. Au lieu du béguin matelassé de mademoiselle du Guénic, elle portait un chapeau vert avec lequel elle devait aller voir ses melons; il avait passé, comme eux, du vert au blond; et quant à sa forme, après vingt ans, la mode l'a ramenée à Paris sous le nom de *bibi*. Ce chapeau se confectionnait sous ses yeux par les mains de ses nièces avec du florence vert acheté à Guérande et une carcasse qu'elle demandait à Nantes. Ses nièces lui faisaient également ses robes, taillées sur des patrons immuables. Cette vieille fille avait encore la canne à petit bec dont se servaient les femmes au commencement du règne de Marie-Antoinette. Elle était de la plus haute noblesse de Bretagne. Ses armes portaient les hermines des anciens ducs. En elle et sa sœur finissait l'illustre maison bre-

tonne des Pen-Hoël. Sa sœur cadette avait épousé un Kergarouët, qui, malgré la désapprobation du pays, joignait le nom de Pen-Hoël au sien et se faisait appeler le vicomte de Kergarouët-Pen-Hoël.

— Le ciel l'a puni, disait la vieille demoiselle : il n'a que des filles, et le nom de Kergarouët-Pen-Hoël s'éteindra.

Mademoiselle de Pen-Hoël possédait environ sept mille livres de rente en fonds de terre. Majeure depuis trente-six ans, elle administrait elle-même ses biens, allait les visiter à cheval comme un homme et déployait en toute chose le caractère ferme qui se remarque chez la plupart des bossus. Elle était d'une avarice admirée à dix lieues à la ronde, et qui n'y rencontrait aucune désapprobation. Elle avait avec elle une seule femme et ce petit domestique. Toute sa dépense, non compris ses impôts, ne montait pas à plus de mille francs par an. Aussi était-elle l'objet des cajoleries des Kergarouët-Pen-Hoël, qui passaient les hivers à Nantes et les étés à leur terre située au-dessus d'Ingrande. On la savait disposée à donner sa fortune et ses économies à celle de ses nièces qui lui plairait. Tous les trois mois, une des quatre demoiselles de Kargarouët, dont la plus jeune avait douze et l'aînée vingt ans, venait passer quelques jours chez elle.

Amie de Zéphirine du Guénic, mademoiselle de Pen-Hoël, élevée dans l'adoration des grandeurs

bretonnes des du Guénic, avait, dès la naissance de Calyste et le mariage de sa sœur avec le vicomte de Kergarouët, formé le projet de transmettre ses biens au chevalier en le mariant à l'une de ses nièces. Elle pensait à racheter quelques-unes des meilleures terres des du Guénic en remboursant les fermiers *engagistes*. Quand l'avarice se propose un but, elle cesse d'être un vice, elle est le moyen d'une vertu; ses privations excessives deviennent de continuelles offrandes; elle a enfin la grandeur de l'intention cachée sous ses petitesses. Peut-être Zéphirine était-elle dans le secret de son amie Jacqueline. Peut-être la baronne, dont tout l'esprit était employé dans son amour pour son fils et dans sa tendresse pour le père, avait-elle deviné quelque chose en voyant avec quelle malicieuse persévérance mademoiselle de Pen-Hoël amenait avec elle chaque jour Charlotte de Kergarouët, sa favorite, âgée de quinze ans. Le curé Grimont était certes dans la confidence, il aidait la vieille fille à bien placer son argent. Mais mademoiselle de Pen-Hoël aurait-elle eu trois cent mille francs en or, somme à laquelle étaient évaluées ses économies, eût-elle eu dix fois plus de terre qu'elle n'en possédait, les du Guénic étaient incapables d'une attention qui pût faire croire à la vieille fille qu'on pensât à sa fortune.

Par un sentiment de fierté bretonne admirable, mademoiselle Jacqueline de Pen-Hoël était heureuse

de la suprématie affectée par sa vieille amie Zéphirine et par les du Guénic. Elle se montrait toujours honorée de la visite que daignaient lui faire la fille des rois d'Irlande et Zéphirine. Elle allait jusqu'à cacher avec soin l'espèce de sacrifice qu'elle faisait tous les soirs en permettant à son petit domestique de brûler chez les du Guénic un *oribus*, nom de cette chandelle couleur de pain d'épice qui se consume dans certaines parties de l'Ouest. Ainsi cette vieille et riche fille était la noblesse, la fierté, la grandeur en personne. Au moment où vous lisez son portrait, une indiscrétion de l'abbé Grimont a fait savoir que dans la soirée où le vieux baron, le jeune chevalier et Gasselin décampèrent munis de leurs sabres et de leurs canardières pour rejoindre *Madame* en Vendée, à la grande terreur de Fanny, à la grande joie des Bretons, mademoiselle de Pen-Hoël avait remis au baron une somme de dix mille livres en or, immense sacrifice corroboré de dix mille autres livres, produit d'une dîme récoltée par le curé, que le vieux partisan fut chargé d'offrir à la mère de Henri au nom des Pen-Hoël et de la paroisse de Guérande.

Cependant, elle traitait Calyste en femme qui se croyait des droits sur lui; ses projets l'autorisaient à le surveiller, non qu'elle apportât des idées étroites en matière de galanterie : elle avait l'indulgence des vieilles femmes de l'ancien régime, mais elle

avait en horreur les mœurs révolutionnaires. Calyste, qui peut-être aurait gagné dans son esprit par des aventures avec des Bretonnes, eût perdu considérablement s'il eût donné dans ce qu'elle appelait les nouveautés. Mademoiselle de Pen-Hoël eût déterré quelque argent pour apaiser une fille séduite; elle aurait cru Calyste un dissipateur en lui voyant mener un tilbury, en l'entendant parler d'aller à Paris. Si elle l'avait surpris lisant des revues ou des journaux impies, on ne sait ce dont elle aurait été capable. Pour elle, les idées nouvelles, c'était les assolements de terres renversées, la ruine sous le nom d'améliorations et de méthodes, enfin les biens hypothéqués tôt ou tard par suite d'essais. Pour elle, la sagesse et le vrai moyen de faire fortune, enfin la belle administration consistait à amasser dans ses greniers ses blés noirs, ses seigles, ses chanvres; à attendre la hausse, au risque de passer pour accapareuse, et à se coucher sur ses sacs avec obstination. Par un singulier hasard, elle avait souvent rencontré des marchés heureux qui confirmaient ses principes. Elle passait pour malicieuse; elle était néanmoins sans esprit; mais elle avait un ordre de Hollandais, une prudence de chatte, une persistance de prêtre, qui, dans un pays aussi routinier, équivalait à la pensée la plus profonde.

— Aurons-nous ce soir monsieur du Halga? demanda la vieille fille en ôtant ses mitaines de

laine tricotée, après l'échange des compliments habituels.

— Oui, mademoiselle, je l'ai vu promenant sa chienne sur le mail, répondit le curé.

— Ah! notre *mouche* sera donc animée ce soir? répondit-elle. Hier nous n'étions que quatre.

A ce mot de *mouche*, le curé se leva pour aller prendre dans le tiroir d'un des bahuts un petit panier rond en fin osier, des jetons d'ivoire devenus jaunes comme du tabac turc par un usage de vingt années, et un jeu de cartes aussi gras que celui des douaniers de Saint-Nazaire qui n'en changent que tous les quinze jours. L'abbé revint disposer lui-même sur la table les jetons nécessaires à chaque joueur, mit la corbeille à côté de la lampe au milieu de la table avec un empressement enfantin et les manières d'un homme habitué à faire ce petit service.

Un coup frappé fortement à la manière des militaires, retentit dans les profondeurs silencieuses de ce vieux manoir. Le petit domestique de mademoiselle de Pen-Hoël alla galamment ouvrir. Bientôt le long corps sec, et méthodiquement vêtu selon le temps, du chevalier du Halga, ancien capitaine de pavillon de l'amiral Kergarouët, se dessina en noir dans la pénombre qui régnait encore sur le perron.

— Arrivez, chevalier! cria mademoiselle de Pen-Hoël.

— L'autel est dressé, dit le curé.

Le chevalier était un homme de petite santé, qui portait de la flanelle pour ses rhumatismes, un bonnet de soie noir pour préserver sa tête du brouillard, un spencer pour garantir son précieux buste des vents soudains qui fraîchissent l'atmosphère de Guérande. Il allait toujours armé d'un jonc à pomme d'or pour chasser les chiens qui faisaient intempestivement la cour à sa chienne favorite. Cet homme, minutieux comme une petite-maîtresse, se dérangeant devant les moindres obstacles, parlant bas pour ménager un reste de voix, avait été l'un des plus intrépides, des plus savants hommes de l'ancienne marine; il avait été honoré de l'estime du bailli du Suffren, de l'amitié du comte d'Estaing. Sa belle conduite comme capitaine de pavillon de l'amiral de Kergarouët, était décrite en caractères visibles sur son visage couturé de blessures.

A le voir, personne n'eût reconnu la voix qui dominait la tempête, l'œil qui planait sur la mer, le courage indompté du marin breton. Le chevalier ne fumait, ne jurait pas; il avait la douceur et la tranquillité d'une fille; il s'occupait de sa chienne Thisbé, de ses petits caprices avec la sollicitude d'une vieille femme, et donnait ainsi la plus haute idée de sa galanterie défunte. Il ne parlait jamais des actes surprenants qui avaient étonné le bailli de Suffren. Quoiqu'il eût une attitude d'invalide et

marchât comme s'il eût craint à chaque pas d'écraser des œufs, qu'il se plaignît de la fraîcheur de la brise, de l'ardeur du soleil, de l'humidité du brouillard, il montrait des dents blanches enchâssées dans des gencives rouges qui rassuraient sur sa maladie, un peu coûteuse d'ailleurs: elle consistait à faire quatre repas d'une ampleur monastique. Sa charpente, comme celle du baron, était ossue et d'une force indestructible, couverte d'un parchemin collé sur les os comme la peau d'un cheval arabe sur ses nerfs, qui semblent reluire au soleil. Son teint avait gardé une couleur de bistre, due à ses voyages aux Indes, desquels il n'avait rapporté ni une idée ni une histoire. Il avait émigré, perdu sa fortune; puis retrouvé la croix de Saint-Louis et une pension de deux mille francs légitimement due à ses services, et payée par la caisse des Invalides de la marine. La légère hypocondrie qui lui faisait inventer mille maux imaginaires s'expliquait facilement par ses souffrances pendant l'émigration. Il avait servi dans la marine russe jusqu'au jour où l'empereur Alexandre voulut l'employer contre la France; il donna sa démission et alla vivre à Odessa, près du duc de Richelieu, avec lequel il revint, et qui fit liquider la pension due à ce vieux débris glorieux de l'ancienne marine bretonne. Pendant toute la restauration, le chevalier du Halga avait été maire de Guérande.

Le curé, le chevalier, mademoiselle de Pen-Hoël avaient depuis vingt ans l'habitude de passer leurs soirées à l'hôtel du Guénic, où venaient également quelques personnages nobles de la ville et de la contrée. Chacun devine aisément que les Guénic étaient les chefs du petit faubourg Saint-Germain de l'arrondissement, où ne pénétraient aucun des membres de l'administration envoyée par le nouveau gouvernement. Depuis six ans le curé toussait à l'endroit critique du *Domine, salvum fac regem*. La politique en était toujours là dans Guérande.

SOIRÉE NORMALE.

VI

Soirée Normale.

La mouche est un jeu qui se joue avec cinq cartes et avec une retourne. La retourne détermine l'atout. Chaque joueur est libre, à chaque coup, d'encourir les chances ou de s'abstenir. En s'abstenant, il ne perd que l'enjeu du coup, car chacun met une faible somme. En jouant, chaque joueur est tenu de faire une levée, et les levées se payent au prorata de la mise : s'il y a cinq sous au panier, la levée vaut un sou. Le joueur qui ne fait pas de

levée est mis à la mouche : il doit tout l'enjeu et le met au panier pour le coup suivant. On inscrit les mouches dues, qui se mettent l'une après l'autre au panier par ordre de capital, le plus gros passant avant le plus faible. Ceux qui renoncent à jouer donnent leurs cartes pendant le coup, mais ils sont considérés comme nuls. Les cartes du talon s'échangent, comme à l'écarté, mais par ordre de primauté. Chacun prend autant de cartes qu'il en veut, en sorte que le premier en carte et le second peuvent absorber le talon à eux deux. La retourne appartient à celui qui donne. Il est une carte qui emporte toutes les autres, nommée Mistigris, et qui est le valet de trèfle. Ce jeu, d'une excessive simplicité, ne manque pas d'intérêt. La cupidité naturelle à l'homme peut s'y développer aussi bien que les finesses diplomatiques et les jeux de physionomie.

A l'hôtel du Guénic, chacun des joueurs prenait vingt jetons et répondait de cinq sous, ce qui portait la somme totale de l'enjeu à cinq liards par coup, somme majeure aux yeux de ces personnes. Il était possible de gagner, en supposant beaucoup de bonheur, vingt-cinq sous, capital que personne, parmi les joueurs habituels, ne dépensait dans sa journée. Aussi mademoiselle de Pen-Hoël apportait elle à ce jeu, dont l'innocence n'est surpassée dans la nomenclature de l'Académie que par celui de la

Bataille, une passion égale à celle des chasseurs dans une grande partie de chasse. Mademoiselle Zéphirine, qui était de moitié dans le jeu de la baronne, n'attachait pas une importance moindre à la mouche. Avancer un liard pour risquer d'en avoir cinq, de coup en coup, constituait pour la vieille thésauriseuse une opération financière immense, à laquelle elle mettait autant d'action intérieure que le plus avide spéculateur en met pendant la tenue de la bourse à la hausse et à la baisse des rentes.

Par une convention diplomatique, en date de septembre 1819, après une soirée où mademoiselle de Pen-Hoël perdit trente-sept sous, le jeu cessait dès qu'une personne en manifestait le désir après avoir dissipé dix sous. La politesse ne permettait pas de causer à un joueur le petit chagrin de voir jouer la mouche sans qu'il y prît part. Mais toutes les passions ont leur jésuitisme. Le chevalier et le baron, ces deux vieux politiques, avaient trouvé moyen d'éluder la charte. Quand tous les joueurs désiraient vivement de prolonger une émouvante partie, le hardi chevalier du Halga, l'un de ces garçons prodigues et riches des dépenses qu'ils n'ont pas à faire, offrait toujours dix jetons à mademoiselle de Pen-Hoël ou à Zéphirine quand l'une d'elles ou toutes deux avaient perdu leurs cinq sous, à la condition de ne les lui rendre qu'en cas de gain; mais il n'offrait rien au baron, à la baronne ni au

curé. Un vieux chevalier, garçon, ne pouvait se permettre cette galanterie qu'envers des demoiselles. Le baron offrait aussi les dix jetons aux deux vieilles filles, sous prétexte de continuer la partie, et toujours les deux avares acceptaient, non sans se faire prier, selon les us et coutumes des filles. Mais pour s'abandonner à cette prodigalité, le baron et le chevalier devaient avoir gagné, sans quoi cette offre eût pris le caractère d'une offense.

La mouche était brillante quand une demoiselle de Kergarouët tout court était en transit chez sa tante, car là les Kergarouët n'avaient jamais pu se faire nommer Kergarouët Pen-Hoël par personne, pas même par les domestiques, lesquels avaient à cet égard des ordres formels. La tante montrait à sa nièce la mouche à faire chez les du Guénic comme un plaisir insigne. La petite avait ordre d'être aimable, chose assez facile quand elle voyait le beau Calyste, de qui raffolaient les quatre demoiselles de Kergarouët. Ces jeunes personnes, élevées en pleine civilisation moderne, tenaient peu à cinq sous : elles faisaient mouche sur mouche; il y avait alors des listes de mouches dues dont le total s'élevait quelquefois à cinquante sous, et qui étaient échelonnées depuis deux sous et demi jusqu'à dix sous. C'étaient des soirées de grandes émotions pour la vieille aveugle. Les levées s'appellent des *mains* à Guérande ; la baronne faisait sur le pied de sa belle-

sœur un nombre de pressions égal au nombre de mains qui, d'après son jeu, étaient sûres. Jouer ou ne pas jouer, selon les occasions où le panier était plein, entraînait des discussions intérieures où la cupidité était aux prises avec la peur. Les plaisanteries éternelles et qui se disaient mille fois par an, mais toujours nouvelles, roulaient sur l'attelage à donner au panier quand il était trop chargé. On parlait d'atteler des bœufs, des éléphants, des chevaux, des ânes, des chiens. Après vingt ans, personne ne s'apercevait des redites. La proposition excitait toujours le même sourire. Il en était de même des mots que le chagrin de voir prendre un panier plein dictait à ceux qui l'avaient engraissé sans en rien prendre.

Les cartes se donnaient avec une lenteur automatique. On causait en poitrinant. Ces dignes et nobles personnes avaient l'adorable petitesse de se défier les unes des autres au jeu. Mademoiselle de Pen-Hoël accusait presque toujours le curé de tricherie quand il prenait un panier.

« Il est singulier, disait alors le curé, que je ne triche jamais quand je fais une mouche. »

Personne ne lâchait sa carte sur le tapis en reprenant celle de son voisin sans des calculs profonds, sans des regards fins et des mots plus ou moins astucieux, sans des remarques ingénieuses et fines. Les coups étaient, pensez-le bien, entre-

coupés de narrations sur les événements arrivés en ville, ou par des discussions sur les affaires politiques. Souvent les joueurs restaient un grand quart d'heure, les cartes appuyées en éventail sur leur estomac, occupés à causer. Si par suite de ces interruptions il se trouvait un jeton de moins au panier, tout le monde prétendait avoir mis son jeton. Presque toujours le chevalier complétait l'enjeu, accusé par tous de penser à ses cloches aux oreilles, à sa tête, à ses farfadets, et d'oublier sa mise. Quand le chevalier, ce bon et brave chevalier, avait remis un jeton, la vieille Zéphirine ou la malicieuse bossue était prise de remords; elle imaginait alors que peut-être était-ce elle qui n'avait pas mis, elle croyait, elle doutait, mais enfin le chevalier était bien assez riche pour supporter ce petit malheur. Souvent le baron ne savait plus où il en était quand on parlait des infortunes de la maison royale.

Quelquefois il arrivait un résultat toujours surprenant pour ces personnes qui toutes comptaient sur le même gain. Après un certain nombre de parties, chacun avait gagné ses jetons après les avoir risqués, et s'en allait, l'heure étant trop avancée, sans perte ni gain, mais non sans émotion. Dans ces cruelles soirées, il s'élevait des plaintes sur la mouche: la mouche n'avait pas été piquante; les joueurs accusaient la mouche comme les nègres battent la lune dans l'eau quand le temps est con-

traire. La soirée passait pour pâle. On avait bien travaillé pour pas grand'chose. Quand, à sa première visite, le vicomte et la vicomtesse de Kergarouët parlèrent de whist et de boston comme de jeux plus intéressants que la mouche et furent encouragés à les montrer par la baronne, que la mouche ennuyait excessivement, la société de l'hôtel du Guénic s'y prêta, non sans se récrier sur ces innovations; mais il lui fut impossible de faire comprendre ces jeux, qui, les Kergarouët partis, furent traités de casse-tête, de travaux algébriques, de difficultés inouïes. Chacun préférait sa chère mouche, sa petite et agréable mouche. La mouche triompha des jeux modernes comme triomphaient partout les choses anciennes sur les nouvelles, en Bretagne.

Pendant que le curé donnait les cartes, la baronne faisait au chevalier du Halga des questions pareilles à celles de la veille sur sa santé. Le chevalier tenait à honneur d'avoir des maux nouveaux. Si les demandes se ressemblaient, le capitaine de pavillon avait un avantage singulier dans ses réponses. Aujourd'hui les fausses côtes l'avaient inquiété. Chose remarquable, ce digne chevalier ne se plaignait jamais de ses blessures. Tout ce qui était sérieux, il s'y attendait, il le connaissait; mais les choses fantastiques, les douleurs de tête, les chiens qui lui mangeaient l'estomac, les cloches qui bour-

donnaient à ses oreilles, et mille autres farfadets l'inquiétaient horriblement.

— Hier c'étaient des inquiétudes dans les jambes? dit le curé d'un air grave.

— Ça saute! répondit le chevalier.

— Des jambes aux fausses côtes? demanda mademoiselle Zéphirine.

— Ça ne s'est pas arrêté en chemin, dit mademoiselle de Pen-Hoël en souriant.

Le chevalier s'inclina gravement en faisant un geste négatif passablement drôle, par lequel il eût prouvé à un observateur que dans sa jeunesse il avait été spirituel et avait aimé; que sa vie fossile à Guérande cachait bien des souvenirs; que, lorsqu'il était stupidement planté sur ses deux jambes de héron au soleil, au mail, regardant la mer et les ébats de sa chienne, il revivait peut-être dans le passé.

— Voilà le vieux duc de Lenoncourt mort, dit le baron en se rappelant la nouvelle où sa femme en était restée de la *Quotidienne*. Allons, le premier gentilhomme de la chambre du roi n'a pas tardé de rejoindre son maître. J'irai bientôt aussi...

— Mon ami, mon ami! lui dit sa femme en frappant doucement sur la peau ossue et calleuse de son mari.

— Laissez-le dire, ma sœur, dit Zéphirine; tant que je serai dessus, il ne sera pas dessous: il est mon cadet.

Un gai sourire erra sur les lèvres de la vieille fille. Quand le baron avait laissé échapper une réflexion de ce genre, les joueurs et les gens en visite se regardaient avec émotion, inquiets de la tristesse du roi de Guérande. Les personnages venus pour le voir se disaient en s'en allant : — Monsieur du Guénic était triste. Avez-vous vu comme il dort? Et le lendemain tout Guérande causait de cet événement. Le baron du Guénic baisse! Cette phrase ouvrait les conversations dans tous les ménages.

— Thisbé va bien? demanda mademoiselle de Pen-Hoël au chevalier dès que les cartes furent données.

— Cette pauvre petite est comme moi, répondit le chevalier : elle a des maux de nerfs; elle relève constamment une de ses pattes en courant : tenez, comme ça!

Pour imiter sa chienne et crisper l'un de ses bras en le levant, le chevalier laissa voir son jeu à sa voisine la bossue, qui voulait savoir s'il avait de l'atout ou le Mistigris. C'était une première finesse à laquelle il succomba.

— Oh! dit la baronne, le bout du nez de monsieur le curé blanchit; il a Mistigris!

Le plaisir d'avoir Mistigris était si vif, chez le curé comme chez les autres joueurs, que le pauvre prêtre ne savait pas le cacher; et comme il y a toujours dans la figure humaine une place où les se-

crets mouvements du cœur se trahissent, ces personnes habituées à s'observer avaient fini, après quelques années, par découvrir l'endroit faible chez le curé. Le bout de son nez blanchissait. On se gardait bien alors de jouer contre lui.

— Vous avez eu du monde aujourd'hui chez vous? dit le chevalier à mademoiselle de Pen-Hoël.

— Oui, l'un des cousins de mon beau-frère. Il m'a surpris en m'annonçant le mariage de madame la comtesse de Kergarouët, une demoiselle de Fontaine...

— Une fille à *Grand-Jacques!* s'écria le baron.

Il prit le panier.

— La comtesse est son héritière, elle a épousé un ancien ambassadeur. Il m'a raconté les plus singulières choses sur notre voisine mademoiselle des Touches, mais si singulières que je ne veux pas les croire. Calyste ne serait pas si assidu chez elle; il a bien assez de bon sens pour s'apercevoir de pareilles monstruosités.

— Monstruosités! dit le baron réveillé par ce mot.

La baronne et le curé se jetèrent un coup d'œil d'intelligence. Les cartes étaient données, la vieille fille avait Mistigris, elle ne voulut pas continuer cette conversation, heureuse de cacher sa joie à la faveur de la stupéfaction générale causée par son mot.

— C'est à vous à jeter une carte, monsieur le baron, dit-elle en poitrinant.

— Mon neveu n'est pas de ces jeunes gens qui aiment les monstruosités, dit Zéphirine en fourgonnant sa tête.

— Mistigris! s'écria mademoiselle de Pen-Hoël, qui ne répondit pas à son amie.

Le curé paraissait instruit de toute l'affaire de Calyste et de mademoiselle des Touches : il n'entra pas en lice.

— Que fait-elle d'extraordinaire, mademoiselle des Touches? demanda le baron.

— Elle fume...

— C'est très-sain, dit le chevalier.

— Ses terres? demanda le baron.

— Ses terres, reprit la vieille fille, elle les mange.

Tout le monde y a été, tout le monde doit la mouche, j'ai le roi, la dame, le valet d'atout, Mistigris et un roi, dit la baronne. A nous le panier, ma sœur.

Ce coup, gagné sans qu'on jouât, atterra mademoiselle de Pen-Hoël, qui cessa de s'occuper de Calyste et de mademoiselle des Touches.

A neuf heures il ne resta plus dans la salle que la baronne et le curé. Les quatre vieillards étaient allés se coucher. Le chevalier accompagna, selon son habitude, mademoiselle de Pen-Hoël jusques à

sa maison, située sur la place de Guérande, en faisant des réflexions sur la finesse du dernier coup, sur leur plus ou moins de bonheur, ou sur le plaisir toujours nouveau avec lequel mademoiselle Zéphirine engouffrait son gain dans sa poche, car la vieille aveugle ne réprimait plus sur son visage l'expression de ses sentiments. La préoccupation de madame du Guénic fit les frais de cette conversation; le chevalier avait remarqué les distractions de sa charmante Irlandaise. Sur le pas de sa porte, quand son petit domestique fut monté, la vieille fille répondait confidentiellement aux suppositions faites par le chevalier du Halga sur l'air extraordinaire de la baronne, ce mot gros d'intérêt : « J'en sais la cause. »

Jugez, d'après cette soirée, du vacarme que devaient produire dans les intérieurs de Guérande l'arrivée, le séjour, le départ ou seulement le passage d'un étranger.

CALYSTE.

VII

Calyste.

Quand aucun bruit ne retentit plus ni dans la chambre du baron ni dans celle de sa sœur, madame du Guénic regarda le curé, qui jouait pensivement avec des jetons.

— J'ai deviné que vous avez enfin partagé mes inquiétudes sur Calyste, lui dit-elle.

— Avez-vous vu l'air pincé qu'avait mademoiselle de Pen-Hoël ce soir ? demanda le curé.

— Oui, répondit la baronne.

— Elle a, je le sais, reprit le curé, les meilleures intentions pour notre cher Calyste, qu'elle admire et chérit comme s'il était son fils. Sa conduite en Vendée aux côtés de son père, les louanges que *Madame* a faites de son dévouement ont augmenté l'affection que mademoiselle lui porte. Elle assurera, par donation entre vifs, toute sa fortune à celle de ses nièces que Calyste épousera. Je sais que vous avez en Irlande un parti beaucoup plus riche pour votre cher Calyste, mais il vaut mieux avoir deux cordes qu'une à son arc. Au cas où votre famille ne se chargerait pas de l'établissement de Calyste, la fortune de mademoiselle de Pen-Hoël n'est pas à dédaigner. Vous trouverez toujours pour ce cher enfant un parti de sept mille livres de rente; mais vous ne trouverez pas les économies de quarante ans, des terres administrées, bâties, réparées comme le sont celles de mademoiselle de Pen-Hoël. Cette femme impie, mademoiselle des Touches, est venue gâter bien des choses! On a fini par avoir de ses nouvelles.

— Hé bien? dit la mère.

— Oh! une gaupe, une gourgandine! s'écria le curé; une femme de mœurs équivoques, occupée de théâtre, hantant les comédiens, les comédiennes, mangeant sa fortune avec des folliculaires, des peintres, des musiciens, la société du diable, enfin! Elle prend, pour écrire ses livres, un faux nom

sous lequel elle est, dit-on, plus connue que sous celui de Félicité des Touches. Une vraie baladine qui, depuis sa première communion, n'est entrée dans une église que pour y voir des statues ou des tableaux ! Elle a dépensé, dit-on, sa fortune à décorer les Touches de la plus inconvenante façon. Il s'y boit pendant son séjour plus de vins fins que dans tout Guérande durant une année. Les demoiselles Bougniol ont logé l'année dernière des hommes à barbe de bouc, soupçonnés d'être républicains, qui venaient de chez elle et qui chantaient des chansons impies à faire rougir et pleurer ces vertueuses filles. Voilà la femme qu'adore en ce moment monsieur le chevalier. Elle voudrait avoir ce soir un de ces infâmes livres où les athées d'aujourd'hui se moquent de tout, le chevalier viendrait seller son cheval lui-même et partirait au grand galop le lui chercher à Nantes. Je ne sais si Calyste en ferait autant pour l'Église. Enfin, elle n'est pas royaliste. Il faudrait aller faire le coup de fusil pour la bonne cause, si mademoiselle des Touches ou le sieur Camille Maupin, car tel est son nom, je me le rappelle maintenant, voulait garder Calyste près de lui, le chevalier laisserait aller son vieux père tout seul.

— Non, dit la baronne.

— Je ne voudrais pas le mettre à l'épreuve : vous pourriez trop en souffrir, répondit le curé.

Tout Guérande est sens dessus dessous de la passion du chevalier pour cet être amphibie qui n'est ni homme ni femme, qui fume comme un hussard, écrit comme un folliculaire, et dans ce moment-ci loge chez elle le plus vénéneux de tous les écrivains, selon le directeur de la poste, un libéral qui lit les journaux. Il en est question à Nantes. Ce matin, ce cousin des Kergarouët qui voudrait faire épouser à Charlotte un homme de soixante mille livres de rente, est venu voir mademoiselle de Pen-Hoël et lui a tourné l'esprit avec des narrés sur mademoiselle des Touches qui ont duré sept heures. Voici dix heures moins un quart qui sonnent au clocher, et Calyste ne rentre pas; il est aux Touches; peut-être n'en reviendra-t-il qu'au matin.

La baronne écoutait le curé, qui substituait le monologue au dialogue sans s'en apercevoir; il regardait son ouaille, sur la figure de laquelle se lisaient des sentiments inquiets. La baronne rougissait et tremblait. Quand l'abbé Grimont vit rouler des larmes dans les beaux yeux de cette mère atterrée il fut attendri.

— Je verrai demain mademoiselle de Pen-Hoël; rassurez-vous, dit-il d'une voix consolante. Le mal n'est peut-être pas aussi grand qu'on le dit; je saurai la vérité; d'ailleurs mademoiselle a confiance en moi. Puis Calyste est notre élève et ne se laissera pas ensorceler par le démon. Il ne voudra pas trou-

bler la paix dont jouit sa famille ni déranger les plans que nous formons pour son avenir. Ainsi, ne pleurez pas, tout n'est pas perdu, madame; une faute n'est pas le vice.

— Vous ne m'apprenez que des détails, dit la baronne. N'ai-je pas été la première à m'apercevoir du changement de Calyste? Une mère sent bien vivement la douleur de n'être plus qu'en second dans le cœur de son fils, ou le chagrin de ne pas y être seule. Cette phase de la vie de l'homme est un des maux de la maternité; mais, tout en m'y attendant, je ne croyais pas que ce serait sitôt. Enfin, j'aurais voulu qu'au moins il mît dans son cœur une noble et belle créature et non une histrionne, une baladine, une femme de théâtre, un auteur habitué à feindre des sentiments, une mauvaise femme qui le trompera et le rendra malheureux. Elle a eu des aventures...

— Avec plusieurs hommes, dit l'abbé Grimont. Cette impie est pourtant née en Bretagne! Elle déshonore son pays. Je ferai dimanche un prône à son sujet.

— Gardez-vous-en bien, dit la baronne. Les paludiers, les paysans seraient capables de se porter aux Touches. Calyste est digne de son nom, il est Breton, il pourrait arriver quelque malheur s'il y était; il la défendrait comme une honnête femme.

— Voici dix heures, je vous souhaite une bonne

nuit, dit l'abbé Grimont en allumant l'oribus de son fallot, dont les vitres étaient claires et le métal étincelant, ce qui révélait les soins minutieux de sa gouvernante pour toutes les choses au logis. Qui m'eût dit, madame, reprit-il, qu'un jeune homme nourri par vous, élevé par moi dans les idées chrétiennes, un fervent catholique, un enfant qui vivait comme un agneau sans tache, irait se souiller dans une pareille Babylone !

— Est-ce donc bien sûr ? dit la mère. Mais comment une femme n'aimerait-elle pas Calyste ?

— Il n'en faut pas d'autres preuves que le séjour de cette baladine aux Touches. Voilà, depuis vingt-quatre ans qu'elle est majeure, le temps le plus long qu'elle y reste. Ses apparitions, heureusement pour nous, duraient peu.

— Une femme de quarante ans ! dit la baronne. J'ai entendu dire en Irlande qu'une femme de ce genre est la maîtresse la plus dangereuse pour un jeune homme.

— En ceci je suis un ignorant, répondit le curé ; je mourrai même dans mon ignorance.

—Hélas! et moi aussi, dit naïvement la baronne. Je voudrais maintenant avoir aimé d'amour, pour observer, consoler Calyste.

Le curé ne traversa pas seul la petite cour proprette ; la baronne l'accompagna jusqu'à la porte, espérant entendre le pas de Calyste dans Guérande.

Elle n'entendit que le bruit lourd de la prudente démarche du curé, qui finit par s'affaiblir dans le lointain, et qui cessa lorsque, dans le silence de la ville, la baronne eut entendu la porte du presbytère se fermer. La pauvre mère rentra désolée en apprenant que la ville était au fait de ce qu'elle croyait être seule à savoir. Elle s'assit, raviva la mèche de la lampe en la coupant avec de vieux ciseaux, et reprit la tapisserie à la main qu'elle faisait, en attendant son fils. La baronne se flattait ainsi de forcer son fils à revenir plus tôt, à passer moins de temps chez mademoiselle des Touches. Ce calcul de la jalousie maternelle était inutile.

De jour en jour les visites de Calyste aux Touches devenaient plus fréquentes ; chaque soir il revenait plus tard ; enfin la veille le chevalier n'était rentré qu'à minuit. La baronne, perdue dans sa méditation maternelle, tirait ses points avec l'activité des personnes qui pensent en faisant quelque ouvrage manuel. Qui l'eût vue ainsi penchée à la lueur de cette lampe, sous les lambris quatre fois centenaires de cette salle, aurait admiré ce sublime portrait. Fanny avait une telle transparence de chair qu'on aurait pu lire ses pensées sur son front. Tantôt, piquée des curiosités qui viennent aux femmes pures, elle se demandait quels secrets diaboliques possédaient ces filles de Baal pour autant charmer les hommes, et leur faire oublier mère,

famille, pays, intérêt. Tantôt elle allait jusqu'à vouloir rencontrer cette femme, afin de la juger sainement. Elle mesurait l'étendue des ravages que l'esprit novateur du siècle, peint comme si dangereux pour les jeunes âmes par le curé, devait faire sur son unique enfant, jusqu'alors aussi candide, aussi pur qu'une fille innocente, et dont il avait la beauté fraîche.

Calyste, ce magnifique rejeton de la plus vieille race bretonne et du sang irlandais le plus noble, avait été soigneusement élevé par sa mère. Jusqu'au moment où la baronne le remit au curé de Guérande, elle était certaine qu'aucun mot impur, qu'aucune idée mauvaise n'avait souillé les oreilles ni l'entendement de son fils. La mère, après l'avoir nourri de son lait, lui avoir ainsi donné deux fois son sang, put le présenter dans une candeur de vierge au pasteur qui, par vénération pour cette famille, avait promis de lui donner une éducation complète et chrétienne. Calyste eut l'enseignement du séminaire où l'abbé Grimont avait fait ses études. La baronne y avait joint l'anglais. On trouva, non sans peine, un maître de mathématiques parmi les employés de Saint-Nazaire. Calyste ignorait nécessairement la littérature moderne, la marche et les progrès actuels des sciences. Son instruction avait été bornée à la géographie et à l'histoire circonspectes des pensionnats de demoiselles, au latin et

au grec des séminaires, à la littérature des langues mortes et à un choix restreint d'auteurs français. Quand, à seize ans, il commença ce que l'abbé Grimont nommait sa philosophie, il n'était pas moins pur qu'au moment où Fanny l'avait remis au curé. L'Église fut aussi maternelle que la mère. Sans être dévot ni ridicule, l'adoré jeune homme était un fervent catholique. A ce fils si beau, si candide, la baronne voulait arranger une vie heureuse, obscure. Elle attendait quelque bien, deux ou trois mille livres sterling d'une vieille tante. Cette somme, jointe à la fortune actuelle des du Guénic, pourrait lui permettre de trouver pour Calyste une femme qui lui apporterait douze ou quinze mille livres de revenu. Charlotte de Kergarouët, avec la fortune de sa tante, une riche Irlandaise ou toute autre héritière lui semblait indifférente ; elle ignorait l'amour ; elle voyait, comme toutes les personnes groupées autour d'elle, un moyen de fortune dans le mariage. La passion était inconnue à ces âmes catholiques, à ces vieilles gens exclusivement occupées de leur salut, de Dieu, du roi, de leurs fortunes. Personne ne s'étonnera donc de la gravité des pensées qui servaient d'accompagnement aux sentiments blessés dans le cœur de cette mère qui vivait autant par les intérêts que par la tendresse de son fils. Si le jeune ménage pouvait écouter la sagesse, à la seconde génération, les du Guénic, en vivant de priva-

tions et en économisant comme on sait économiser en province, pouvaient racheter leurs terres et acquérir le lustre de la richesse. La baronne souhaitait une longue vieillesse pour s'endormir dans cette aurore de bien-être. Mademoiselle du Guénic avait compris et adopté ces idées et ce plan, que menaçait alors mademoiselle des Touches.

La baronne entendit sonner minuit avec effroi ; Calyste ne venait pas : elle conçut des terreurs affreuses pendant une heure, car elle entendit le coup d'une heure au clocher.

« Y restera-t-il? se dit-elle. Ce serait la première fois; pauvre enfant ! »

En ce moment le pas de Calyste retentit dans la ruelle. La pauvre mère, dans le cœur de laquelle la joie succédait à l'inquiétude, vola de la salle à la porte, et ouvrit à son fils.

— Oh ! s'écria Calyste d'un air chagrin, ma mère chérie, pourquoi m'attendre? J'ai le passe-partout et un briquet.

— Tu sais bien, mon enfant, qu'il m'est impossible de dormir quand tu es dehors, dit-elle en l'embrassant.

Quand la baronne fut dans la salle, elle regarda son fils pour deviner, d'après l'expression de son visage, les événements de la soirée; mais il lui causa, comme toujours, cette émotion que l'habitude n'affaiblissait pas, que ressentent toutes les

mères aimantes à la vue du chef-d'œuvre humain qu'elles ont fait, et qui leur trouble la vue pour un moment.

Hormis les yeux noirs pleins d'énergie et de soleil qu'il tenait de son père, Calyste avait les beaux cheveux blonds, le nez aquilin, la bouche adorable, les doigts retroussés, le teint suave, la délicatesse, la blancheur de sa mère. Quoiqu'il ressemblât assez à une fille déguisée en homme, il était d'une force herculéenne. Ses nerfs avaient la souplesse et la vigueur de ressorts en acier, et la singularité de ses yeux noirs n'était pas sans charme. Sa barbe n'avait pas encore poussé, ce qui, dit-on, annonce une grande longévité. Le chevalier était vêtu d'une redingote courte en velours noir, pareil à la robe de sa mère, et garnie de boutons d'argent; il avait un foulard bleu, de jolies guêtres et un pantalon de coutil grisâtre. Son front de neige semblait porter les traces d'une grande fatigue, et n'accusait cependant que le poids de pensées tristes. Incapable de soupçonner les peines qui dévoraient le cœur de Calyste, la mère attribuait au bonheur cette altération passagère. Néanmoins Calyste était beau comme un dieu grec, mais beau sans fatuité. D'abord il était habitué à voir sa mère; puis il se souciait fort peu d'une beauté qu'il savait inutile.

Ces belles joues si pures, pensa-t-elle, où le sang jeune et riche rayonnait en mille réseaux, étaient

donc à une autre femme, maîtresse également de ce front de jeune fille. Sa passion pouvait y amener mille désordres et ternir ces beaux yeux, humides comme ceux des enfants. Cette amère pensée serra le cœur de la baronne et troubla son plaisir.

Il doit paraître extraordinaire à ceux qui savent calculer que, dans une famille de six personnes obligée de vivre avec deux mille livres de rente, le fils eût une redingote et la mère une robe de velours; mais Fanny O'Brien avait des tantes et des parents riches à Londres, qui se rappelaient au souvenir de la Bretonne par des présents. Plusieurs de ses sœurs, richement mariées, s'intéressaient assez vivement à Calyste pour penser à lui trouver une héritière en le sachant noble et beau autant que Fanny, leur favorite exilée, était belle et noble.

— Vous êtes resté plus tard qu'hier aux Touches, mon bien-aimé, dit-elle d'une voix émue.

— Oui, mère, répondit-il sans donner la moindre explication.

La sécheresse de cette réponse attira des nuages sur le front de la baronne, qui remit l'explication au lendemain. Quand les mères conçoivent les inquiétudes que ressentait en ce moment la baronne, elles tremblent presque devant leurs fils, elles sentent instinctivement les effets de la grande émancipation de l'amour, elles comprennent tout ce que ce sentiment va leur emporter; mais elles ont en

même temps quelque joie de savoir leur fils heureux; il y a comme une bataille dans leur cœur. Quoique le résultat soit leur fils grandi, devenu supérieur, les véritables mères n'aiment pas cette tacite abdication, elles aiment mieux leurs enfants petits et protégés. Peut-être entre là le secret de la prédilection des mères pour leurs enfants faibles, disgraciés ou malheureux.

— Tu es fatigué, cher enfant; couche-toi, dit-elle en retenant ses larmes.

Une mère qui ne sait pas tout ce que fait son fils croit tout perdu, quand une mère aime autant et est aussi aimée que Fanny. Peut-être toute autre mère aurait-elle tremblé d'ailleurs autant que madame du Guénic. La patience de vingt années pouvait être rendue inutile, et ce chef-d'œuvre humain de l'éducation noble, sage et religieuse, Calyste, pouvait être détruit; le bonheur de sa vie, si bien préparé, pouvait être à jamais ruiné. Les plans sages que ses parents et leurs amis formaient pour l'avenir, un amour mal placé les allait déranger.

INQUIÉTUDES AUGMENTÉES.

VIII

Inquiétudes augmentées.

Le lendemain Calyste dormit jusqu'à midi; sa mère défendit de l'éveiller, et Mariotte servit à l'enfant gâté son déjeuner au lit. Les règles inflexibles et quasi-conventuelles qui régissaient les heures des repas cédaient aux caprices du chevalier. Aussi, quand on voulait arracher à mademoiselle du Guénic son trousseau de clefs pour donner en dehors des repas quelque chose qui eût nécessité des explications interminables, n'y avait-il d'autre moyen que de prétexter une fantaisie de Calyste.

Vers une heure, le baron, sa femme et mademoiselle étaient réunis dans la salle, car ils dînaient à trois heures. La baronne avait repris la *Quotidienne* et l'achevait à son mari, toujours un peu plus éveillé avant ses repas. Au moment où madame du Guénic allait terminer le journal, elle entendit au second le bruit des pas de son fils, et le laissa tomber en disant : — Calyste va sans doute encore dîner aux Touches, il vient de s'habiller.

— S'il s'amuse, cet enfant, dit la vieille en prenant un sifflet d'argent dans sa poche et sifflant.

Mariotte passa par la tourelle et déboucha par la porte de communication que cachait une portière en étoffe de soie pareille à celle des rideaux.

— Plaît-il ? dit-elle. Avez-vous besoin de quelque chose?

— Le chevalier dîne aux Touches, supprimez *la lubine*.

— Mais nous n'en savons rien encore, dit l'Irlandaise.

— Vous en paraissez fâchée, ma sœur, je le devine à votre accent, dit l'aveugle.

— Monsieur Grimont a fini par apprendre des choses graves sur mademoiselle des Touches, qui, depuis un an, a bien changé notre cher Calyste !

— En quoi ? demanda le baron.

— Mais il lit toutes sortes de livres.

— Ah! ah ! fit le baron , voilà donc pourquoi il néglige la chasse et son cheval ?

— Elle a des mœurs répréhensibles et porte un nom d'homme , reprit madame du Guénic.

— Un nom de guerre! dit le vieillard. Je me nommais *l'Intimé*, le comte de Fontaine , *Grand Jacques*, le marquis de Montauran, *le Gars*. J'étais l'ami de *Ferdinand*, qui ne s'est pas plus soumis que moi !... C'était le bon temps : on se tirait des coups de fusil , et l'on s'amusait tout de même, par-ci par-là.

Ce souvenir de guerre qui remplaçait l'inquiétude paternelle attrista pour un moment Fanny. La confidence du curé, le manque de confiance chez son fils , l'avaient empêchée de dormir , elle !

— Quand monsieur le chevalier aimerait mademoiselle des Touches, où serait le malheur? dit Mariotte. Elle a trente mille écus de rente, et elle est belle.

— Que dis-tu donc là , Mariotte? s'écria le vieillard. Un du Guénic épouser une des Touches ! Ils n'étaient pas encore nos écuyers au temps ou Duguesclin regardait notre alliance comme un insigne honneur.

— Une fille qui porte un nom d'homme, Camille Maupin! dit la baronne.

— Les Maupins sont anciens, dit le vieillard : ils sont de Normandie et portent *des gueules à trois*

merlettes au un... Il s'arrêta. Mais elle ne peut pas être des Touches et Maupin.

— Elle se nomme Maupin au théâtre.

— Une des Touches ne saurait être comédienne, dit le vieillard. Si vous ne m'étiez pas connue, Fanny, je vous croirais folle.

— Elle écrit des pièces, des livres, dit encore la baronne.

— Des livres? dit le vieillard en regardant sa femme d'un air aussi surpris que si on lui avait parlé d'un miracle. J'ai ouï dire que mademoiselle Scudéry et madame de Sévigné avaient écrit : ce n'est pas ce qu'elles ont fait de mieux; mais il a fallu, pour de tels prodiges, Louis XIV et sa cour.

— Vous dînerez aux Touches, n'est-ce pas, monsieur? dit Mariotte à Calyste, qui se montra.

— Probablement.

Mariotte n'était pas curieuse : elle faisait partie de la famille; elle s'en alla sans vouloir entendre la question que madame du Guénic allait adresser à Calyste.

— Vous allez encore aux Touches, mon Calyste? (Comme elle appuya sur ce mot : *mon* Calyste!) Et les Touches ne sont pas une honnête et décente maison. La maîtresse mène une folle vie, elle corrompra notre Calyste. Camille Maupin lui a fait lire bien des volumes! elle a eu bien des aventures? Et

vous saviez tout cela, méchant enfant, et nous n'en avons rien dit à nos vieux amis.

— Le chevalier est discret, répondit le père : une vertu du vieux temps.

— Trop discret, dit la jalouse Irlandaise en voyant la rougeur qui couvrait le front de son fils.

— Ma chère mère, dit Calyste en se mettant aux genoux de la baronne, je ne crois pas qu'il soit bien nécessaire de publier mes défaites. Mademoiselle des Touches, ou si voulez Camille Maupin, a rejeté mon amour il y a dix-huit mois, à son dernier séjour ici. Elle s'est alors doucement moquée de moi : elle pourrait être ma mère, disait-elle. Elle m'a dit une infinité de plaisanteries qui m'ont accablé, car elle a de l'esprit comme un ange. Aussi, quand elle m'a vu pleurant à chaudes larmes, m'a-t-elle consolé en m'offrant son amitié de la manière la plus noble. Elle a autant de cœur que de talent ; elle est généreuse comme nous. Je suis maintenant comme son enfant, et quand j'ai appris qu'elle en aimait un autre, je me suis résigné. Ne répétez pas les calomnies qui courent sur elle ; elle est artiste, elle a du génie, et mène une de ces existences exceptionnelles que l'on ne saurait juger comme les existences ordinaires.

— Mon enfant, dit la religieuse Fanny, rien ne peut dispenser une femme de se conduire comme le veut l'Église. Elle manque à ses devoirs envers Dieu,

envers la société ; elle abjure les douces religions de son sexe. Une femme commet déjà des péchés en allant au théâtre, mais écrire les impiétés que répètent les acteurs, courir le monde, tantôt avec un ennemi du pape, tantôt avec un musicien ! Ah ! vous aurez de la peine, Calyste, à me persuader que ces actions soient des actes de foi, d'espérance ou de charité. Sa fortune lui a été donnée par Dieu pour faire le bien : à quoi lui sert la sienne ?

Calyste se releva soudain, il regarda sa mère et lui dit : — Ma mère, Félicité est mon amie, et je ne saurais entendre parler d'elle ainsi, car je donnerais ma vie pour elle.

— Mon beau neveu a dit là bien des mots que je ne comprends pas, s'écria doucement la vieille aveugle en se tournant vers lui.

— Où les a-t-il appris ? dit la mère : aux Touches.

— Mais, ma mère chérie, elle m'a trouvé ignorant comme une carpe.

— Tu savais les choses essentielles en connaissant bien les devoirs que nous enseigne la religion, répondit la baronne, et je crains qu'elle ne détruise tes nobles et saintes croyances.

La vieille fille se leva, étendit solennellement les mains vers son frère, qui sommeillait déjà ; puis, d'une voix qui venait du cœur : — Calyste, dit-elle, ton père n'a jamais ouvert de livres ; il parle bre-

ton, il a combattu dans le danger pour le roi et pour Dieu. Les gens instruits avaient fait le mal, et ceux qui n'étaient pas ignorants comme nous avaient quitté leur patrie ! Apprends si tu veux !

Elle se rassit et se remit à tricoter avec une activité surnaturelle. Calyste fut frappé de ce discours à la Phocion.

— Enfin, mon ange, j'ai le pressentiment de quelque malheur pour toi dans cette maison, dit la mère d'une voix altérée et roulant des larmes.

— Qui fait pleurer Fanny ? s'écria le vieillard, réveillé en sursaut par le son de voix de sa femme. Il regarda sa sœur, son fils et la baronne. — Qu'y a-t-il ?

— Rien, mon ami, répondit la baronne.

— Maman, répondit Calyste à l'oreille de sa mère et à voix basse, il m'est impossible de m'expliquer en ce moment, mais ce soir nous causerons. Quand vous saurez tout, vous bénirez mademoiselle des Touches.

— Les mères n'aiment pas à maudire, répondit la baronne, et je ne maudirais pas la femme qui aimerait bien mon Calyste.

Le jeune homme dit adieu à son vieux père et sortit. Le baron et sa femme se levèrent pour le regarder passer dans la cour, ouvrir la porte et disparaître. La baronne ne reprit pas le journal : elle était émue. Dans cette vie si tranquille, si unie, la

courte discussion qui venait d'avoir lieu équivalait à une querelle chez une autre famille.

Quoique calmée, l'inquiétude de la mère n'était d'ailleurs pas dissipée. Où cette amitié qui pouvait réclamer la vie de Calyste et la mettre en péril l'allait-elle mener ? Comment la baronne aurait-elle à bénir mademoiselle des Touches ? Ces deux questions étaient aussi graves pour une âme simple que pour des diplomates la révolution la plus furieuse. Camille Maupin était une révolution pour cette famille.

— J'ai bien peur, dit-elle en reprenant le journal, que cette femme ne nous le gâte.

— Ma chère Fanny, dit le vieux baron d'un air égrillard, vous êtes trop ange pour concevoir ces choses-là; mademoiselle des Touches est, dit-on, noire comme un corbeau, forte comme un Turc ; elle a quarante ans, notre cher Calyste devait s'adresser à elle. Il fera quelques petits mensonges bien honorables pour cacher son bonheur. Laissez-le s'amuser à sa première tromperie d'amour.

— Si c'était une autre femme...

— Mais, chère Fanny, si cette femme était une sainte, elle n'accueillerait pas votre fils.

La baronne reprit le journal.

— J'irai la voir, moi, dit le vieillard, je vous en rendrai bon compte.

Ce mot ne peut avoir de saveur que par souvenir.

Après la biographie de Camille Maupin, figurez-vous le vieux baron aux prises avec cette femme illustre.

La ville de Guérande, qui, depuis deux mois, voyait Calyste, sa fleur et son orgueil, aller tous les jours, le soir ou le matin, souvent soir et matin, aux Touches, pensait que mademoiselle Félicité des Touches était passionnément éprise de ce bel enfant et pratiquait envers lui des sortiléges. Plus d'une jeune fille et d'une jeune femme se demandaient quels priviléges étaient ceux des vieilles femmes pour exercer sur un ange un empire si absolu. Aussi quand Calyste traversa la grand'rue pour sortir par la porte du Croisic, plus d'un regard s'attacha-t-il sur lui.

Il devient maintenant nécessaire d'expliquer les rumeurs qui planaient sur le personnage que Calyste allait voir, et qui, grossies par les commérages bretons, envenimées par l'ignorance publique, étaient arrivées jusqu'au curé. Le receveur des contributions, le juge de paix, le chef de la douane de Saint-Nazaire, et autres gens lettrés du canton, n'avaient pas rassuré l'abbé Grimont en lui disant la vie bizarre, inqualifiable de la femme artiste cachée sous le nom de Camille Maupin. Elle ne mangeait pas encore de petits enfants, elle ne tuait pas des esclaves comme Cléopâtre, elle ne faisait pas jeter un homme à la rivière comme on en accuse faussement l'héroïne de la tour de Nesle, mais pour l'abbé

Grimont, cette monstrueuse créature tenait de la sirène et de l'athée ; elle formait une combinaison immorale de la femme et du philosophe, et manquait enfin à toutes les lois sociales inventées pour contenir ou utiliser les infirmités du beau sexe.

DEUXIÈME PARTIE.

—

MŒURS D'AUJOURD'HUI.

ENFANCE

DE MADEMOISELLE DES TOUCHES.

IX

Enfance de Mademoiselle des Touches.

De même que Clara Gazul est le pseudonyme femelle d'un homme d'esprit, George Sand le pseudonyme masculin d'une femme de génie, Camille Maupin fut le masque sous lequel se cacha pendant longtemps une charmante fille, très-bien née, une Bretonne de Guérande, nommée Félicité des Touches, la femme qui causait de si vives inquiétudes à la baronne du Guénic et au bon curé de Guérande. Sa famille n'a rien de commun avec les des

Touches de Touraine auxquels appartient l'ambassadeur du Régent, encore plus fameux aujourd'hui par son nom littéraire que par ses talents diplomatiques.

Camille Maupin, l'une des quelques femmes célèbres du dix-neuvième siècle, passa longtemps pour un auteur réel à cause de la virilité de son début. Tout le monde connaît aujourd'hui les deux volumes de pièces non susceptibles de représentation, écrites à la manière de Shakespeare ou de Lope de Véga, publiées en 1822 et qui firent une sorte de révolution littéraire quand la grande question des romantiques et des classiques palpitait dans les journaux, dans les cercles et à l'Académie. Depuis, Camille Maupin a donné plusieurs pièces de théâtre et un roman qui n'ont point démenti le succès obtenu par sa première publication, maintenant un peu trop oubliée.

Expliquer par quel enchaînement de circonstances s'est accomplie l'incarnation masculine d'une jeune fille, comment Félicité des Touches s'est fait homme et auteur; pourquoi, plus heureuse que madame de Staël, elle est restée libre et se trouve ainsi plus excusable de sa célébrité, ne sera-ce pas satisfaire beaucoup de curiosités et justifier l'une de ces monstruosités morales qui s'élèvent dans l'humanité comme des monuments, et dont la gloire est favorisée par la rareté, car en vingt siècles à

peine compte-t-on vingt grandes femmes. Aussi, quoiqu'elle ne soit ici qu'un personnage secondaire, comme elle eut une grande influence sur Calyste et joue un rôle dans l'histoire littéraire de notre temps, personne ne regrettera de s'être arrêté devant cette figure un peu plus de temps que ne le veut la poétique moderne.

Mademoiselle Félicité des Touches s'est trouvée orpheline en 1793. Ses biens échappèrent ainsi aux confiscations qu'auraient sans doute encourues son père et son frère. Le premier mourut au 10 août, tué sur le seuil du palais, parmi les défenseurs du roi, auprès duquel l'appelait son grade de major aux gardes de la porte. Son frère, jeune garde du corps, fut massacré aux Carmes. Mademoiselle des Touches avait deux ans quand sa mère mourut, quelques jours après cette seconde catastrophe, tuée par le chagrin. En mourant, madame des Touches confia sa fille à sa sœur, une religieuse de Chelles.

Madame de Faucombe, la religieuse, emmena prudemment l'orpheline à Faucombe, terre considérable située près de Nantes, appartenant à madame des Touches, et où la religieuse s'établit avec trois sœurs de son couvent. La populace de Nantes vint pendant les derniers jours de la Terreur démolir le château, saisir les religieuses et mademoiselle des Touches, qui furent jetées en prison, accusées par une rumeur calomnieuse d'avoir reçu des émis-

saires de Pitt et Cobourg. Le 9 thermidor les délivra. La tante de Félicité mourut de frayeur. Deux des sœurs quittèrent la France, la troisième confia la petite des Touches à son plus proche parent, à monsieur de Faucombe, son grand-oncle maternel, qui habitait Nantes, et rejoignit ses compagnes en exil.

Monsieur de Faucombe, vieillard de soixante ans, avait épousé une jeune femme à laquelle il laissait le gouvernement de ses affaires. Il ne s'occupait plus que d'archéologie, une passion ou, pour parler plus correctement, une de ces manies qui aident les vieillards à se croire vivants. L'éducation de sa pupille fut entièrement livrée au hasard. Peu surveillée par une jeune femme adonnée aux plaisirs de l'époque impériale, Félicité s'éleva toute seule, en garçon. Elle tenait compagnie à monsieur de Faucombe dans sa bibliothèque et y lisait tout ce qu'il lui plaisait de lire. Elle connut donc la vie en théorie, et n'eut aucune innocence d'esprit, tout en restant pure de cœur. Son instruction devint surprenante, excitée par la passion de la lecture et servie par une belle mémoire. Aussi fut-elle à dix-huit ans savante comme devraient l'être, avant d'écrire, les jeunes auteurs d'aujourd'hui. Ces prodigieuses lectures continrent ses passions beaucoup mieux que la vie de couvent, où s'enflamment les imaginations de jeune fille.

Ce cerveau bourré de connaissances ni digérées ni classées, et qui dominait ce cœur enfant, cette dépravation de l'intelligence sans empire sur la pureté du cœur, eût étonné des philosophes ou des observateurs; mais personne à Nantes ne put soupçonner la valeur de mademoiselle des Touches. Le résultat fut en sens inverse de la cause. Félicité n'avait aucune pente au mal. Elle concevait tout par la pensée et s'abstenait du fait. Elle enchantait le vieux Faucombe, qu'elle aidait dans ses travaux. Elle écrivit trois de ses ouvrages, que le bon gentilhomme crut de lui, car sa paternité spirituelle ne fut pas moins aveugle que l'autre. De si grands travaux, en désaccord avec les développements de la jeune fille, eurent leur effet. Félicité tomba malade, son sang s'était échauffé, la poitrine paraissait menacée d'inflammation. Les médecins ordonnèrent l'exercice du cheval et les distractions du monde. Mademoiselle des Touches devint une très-habile écuyère et se rétablit en peu de mois.

A dix-huit ans, elle apparut dans le monde, y produisit une si grande sensation qu'à Nantes personne ne la nommait autrement que la belle mademoiselle des Touches; mais les adorations qu'elle excita la trouvèrent insensible. Elle y était venue par un de ces sentiments impérissables chez une femme, quelle que soit sa supériorité. Froissée par sa tante et ses cousines, qui se moquèrent de ses

travaux et la persiflèrent sur son éloignement, en la supposant inhabile à plaire, elle avait voulu se montrer coquette et légère, femme en un mot. Félicité, qui s'attendait à un échange quelconque d'idées, à des séductions en harmonie avec l'élévation de son intelligence et l'étendue de ses connaissances, éprouva du dégoût en entendant les lieux communs de la conversation, les sottises de la galanterie, et fut surtout choquée par l'aristocratie des militaires, auxquels tout cédait alors. Naturellement, elle avait négligé les arts d'agrément. En se sentant inférieure à des poupées qui jouaient du piano, faisaient les agréables en chantant des romances, elle voulut être musicienne. Elle rentra dans sa profonde retraite et se mit à étudier avec obstination sous la direction du meilleur maître de la ville. Elle était riche, elle fit venir Steibelt pour se perfectionner, au grand étonnement de la ville. On y parle encore de cette conduite princière. Le séjour de ce maître lui coûta douze mille francs. Elle est, depuis, devenue musicienne consommée. Plus tard, à Paris, elle se fit enseigner l'harmonie, le contrepoint, et a composé la musique de deux opéras, qui ont eu le plus grand succès, sans que le public ait jamais été mis dans sa confidence. Ces opéras appartiennent ostensiblement à Conti, l'un des artistes les plus éminents de notre époque, mais cette circonstance tient à l'histoire de son cœur et s'expliquera plus tard.

La médiocrité du monde de province l'ennuyait si fortement, elle avait dans l'imagination des idées si grandioses qu'elle déserta les salons après y avoir reparu pour éclipser les femmes par l'éclat de sa beauté, jouir de son triomphe sur les musiciennes, étonner les gens d'esprit; puis, après avoir démontré sa puissance à ses deux cousines et désespéré deux amants, elle revint à ses livres, à son piano, aux œuvres de Beethoven et au vieux Faucombe.

En 1812, elle eut vingt et un ans, et l'archéologue lui rendit ses comptes de tutelle. Ainsi, dès cette année, elle prit la direction de sa fortune, composée de quinze mille livres de rente que donnaient les Touches, le bien de son père; des douze mille francs que rapportaient alors les terres de Faucombe, mais dont elle augmenta le revenu d'un tiers en changeant les baux, et d'un capital de trois cent mille francs économisé par son tuteur. De la vie de province Félicité ne prit que l'entente de la fortune et cette pente à la sagesse administrative qui peut-être y rétablit la balance dans le mouvement ascensionnel des capitaux vers Paris. Elle reprit ses trois cent mille francs à la maison où l'archéologue les faisait valoir, et les plaça sur le grand-livre au moment des désastres de la retraite de Moscou. A vingt et un ans, une fille de ce vouloir était l'égale d'un homme de trente ans. Son esprit avait pris une énorme étendue et des habi-

tudes de critique qui lui permettaient de juger sainement les hommes, les arts, les choses et la politique. Elle eut trente mille francs de rente de plus. Toutes ses dépenses acquittées, il lui restait cinquante mille francs par an à placer. Dès ce moment elle eut l'intention de quitter Nantes, mais le vieux Faucombe tomba malade de la maladie dont il devait mourir. Elle était comme la femme de ce vieillard, et le soigna pendant dix-huit mois avec le dévouement d'un ange gardien; elle lui ferma les yeux au moment où Napoléon luttait avec l'Europe sur le cadavre de la France. Elle remit donc son départ pour Paris à la fin de cette lutte.

Royaliste, elle courut assister au retour des Bourbons à Paris. Elle y fut accueillie par les Grandlieu, avec lesquels elle avait des liens de parenté, mais les catastrophes du vingt mars arrivèrent, et tout pour elle fut en suspens. Elle put voir de près cette dernière image de l'empire, admirer la grande armée de César qui vint au Champ-de-Mars, comme à un grand cirque, saluer l'empereur avant d'aller mourir à Waterloo. L'âme grande et noble de Félicité fut saisie de ce spectacle magique. Les commotions politiques, la féerie de cette pièce de théâtre en trois mois que l'histoire a nommée LES CENT JOURS, l'occupèrent et la préservèrent de toute passion au milieu d'un bouleversement qui dispersa la société royaliste où elle avait débuté. Les Grandlieu avaient

suivi les Bourbons à Gand, laissant leur hôtel à mademoiselle des Touches. Félicité, qui ne voulait pas de position subalterne, acheta, pour soixante mille francs, un des plus beaux hôtels de la rue du Mont-Blanc, où elle demeure encore à Paris, où elle s'installa quand les Bourbons revinrent en 1815, et dont aujourd'hui le jardin vaut deux millions.

Habituée à se conduire elle-même, Félicité se familiarisa de bonne heure avec l'action qui semble exclusivement départie aux hommes. En 1816, elle eut vingt-cinq ans. Elle ignorait le mariage, elle ne le concevait que par la pensée, le jugeait dans ses causes au lieu de le voir dans ses effets, et n'en apercevait que les inconvénients. Son esprit supérieur se refusait à l'abdication par laquelle la femme mariée commence la vie; elle sentait vivement le prix de l'indépendance et n'éprouvait que du dégoût pour les soins de la maternité. Il est nécessaire de donner ces détails pour justifier les anomalies qui distinguent Camille Maupin. Elle n'a connu ni père ni mère, son tuteur fut un vieil archéologue; elle fut sa maîtresse dès l'enfance; le hasard l'a jetée dans le domaine de la science et de l'imagination, dans le monde littéraire, au lieu de la maintenir dans l'éducation futile donnée aux femmes, dans les enseignements maternels sur la toilette, sur la décence hypocrite, sur les grâces chasseresses du sexe. Aussi, longtemps avant qu'elle devînt célèbre,

voyait-on du premier coup d'œil qu'elle n'avait jamais joué à la poupée. Vers la fin de 1817, Félicité des Touches aperçut, non pas des flétrissures, mais un commencement de fatigue dans sa personne. Elle comprit que sa beauté allait s'altérer par le fait de son indifférence obstinée, mais elle voulait demeurer belle, car alors elle tenait à sa beauté. La science lui notifia l'arrêt porté par la nature sur ses créations, qui dépérissent autant par la méconnaissance que par l'abus de ses lois. Le visage macéré de sa tante lui apparut et la fit frémir. Placée entre le mariage et la passion, elle voulut rester libre; mais elle ne fut plus aussi indifférente aux hommages qui l'entouraient.

Elle est, au moment où cette histoire commence, à peu près comme elle était en 1817. Dix-huit ans ont passé sur elle en la respectant. A quarante ans, elle peut dire n'en avoir que vingt-cinq. Aussi la peindre en 1836 est-ce la représenter en 1817. Les femmes qui ont étudié la vie, et qui savent quelles conditions résistent aux outrages du temps, comprendront comment et pourquoi Félicité des Touches jouit d'un si grand privilége, en étudiant le portrait de cette femme célèbre qui réclame les tons les plus brillants de la palette et la plus riche bordure.

PORTRAIT.

X

Portrait.

La Bretagne offre un singulier problème à résoudre dans la prédominance de la chevelure brune, des yeux bruns et du teint bruni chez une contrée voisine de l'Angleterre, où les conditions atmosphériques sont si peu différentes. Ce problème tient-il à la grande question des races, à des influences physiques inobservées? Les savants rechercheront peut-être un jour la cause de cette singularité qui cesse dans la province voisine, la Normandie. Jus-

qu'à la solution, ce fait bizarre est sous nos yeux : les blondes sont rares parmi les Bretonnes, qui presque toutes ont les yeux vifs des méridionaux ; mais, au lieu d'offrir la taille élevée et les lignes serpentines de l'Italie ou de l'Espagne, elles sont généralement petites, ramassées, bien prises, fermes, hormis les exceptions de la classe élevée, qui se croise par ses alliances aristocratiques.

Mademoiselle des Touches, vraie Bretonne de race, est d'une taille ordinaire; elle n'a pas cinq pieds, mais on les lui donne. Cette erreur provient du caractère de sa figure, qui la grandit. Elle a ce teint olivâtre au jour et blanc aux lumières, qui distingue les belles Italiennes : vous diriez de l'ivoire animé; le jour glisse sur cette peau comme sur un corps poli : il y brille; une émotion violente est nécessaire pour que de faibles rougeurs s'y infusent au milieu des joues, mais elles disparaissent aussitot. Cette particularité prête à son visage une impassibilité de sauvage.

Ce visage, plus rond qu'ovale, ressemble à celui de quelque belle Isis des bas-reliefs éginétiques. Vous diriez la pureté des têtes de sphinx, polies par le feu des déserts, caressées par la flamme du soleil égyptien. Ainsi, la couleur du teint est en harmonie avec la correction de cette tête. Les cheveux, noirs et abondants, descendent en nattes le long du col comme la coiffe à double bandelette

rayée des statues de Memphis, et continuent admirablement la sévérité générale de la forme. Le front est plein, large, renflé aux tempes, illuminé par des méplats où s'arrête la lumière, coupé, comme celui de la Diane chasseresse : un front puissant et volontaire, silencieux et calme.

L'arc des sourcils, tracé vigoureusement et ferme de contour, s'étend sur deux yeux dont la flamme scintille par moments comme celle d'une étoile fixe. Le blanc de l'œil n'est ni bleuâtre, ni semé de fils rouges, ni d'un blanc pur ; il a la consistance de la corne, mais il est d'un ton chaud, agatisé. La prunelle est brune et bordée d'un cercle orange : du bronze entouré d'or, mais de l'or vivant, du bronze animé, calmes et fulgurants tour à tour. Cette prunelle a de la profondeur. Elle n'est pas doublée, comme dans certains yeux, par une espèce de tain qui renvoie la lumière et les fait ressembler aux yeux des tigres ou des chats ; elle n'a pas cette inflexibilité terrible qui donne le frisson aux gens sensibles ; mais cette profondeur a son infini, comme l'éclat des yeux à miroir a son absolu. Le regard de l'observateur peut se perdre dans cette âme qui se concentre et se retire avec autant de rapidité qu'elle jaillit de ces yeux veloutés. Dans un moment de passion, l'œil de Camille Maupin est sublime, l'or de son regard allume le blanc jaune, et tout flambe ; mais au repos, il est terne ; la torpeur de

la méditation lui donne même parfois l'apparence de la niaiserie. Quand la lumière de l'âme y manque, les lignes du visage s'attristent également. Les cils sont courts, mais fournis et noirs comme des queues d'hermine. Les paupières sont brunes et semées de fibrilles rouges qui leur donnent à la fois de la grâce et de la force, deux qualités difficiles à réunir chez la femme. Le tour des yeux n'a pas la moindre flétrissure ni la moindre ride. Là encore vous retrouverez le granit de la statue égyptienne adouci par le temps. Seulement, la saillie des pommettes, quoique douce, est plus accusée que chez les autres femmes et complète l'ensemble de force exprimé par la figure.

Le nez, mince et droit, est coupé de narines obliques assez passionnément dilatées pour laisser voir le rose lumineux de leur délicate doublure. Ce nez continue bien le front, auquel il s'unit par une ligne délicieuse ; il est parfaitement blanc à sa naissance comme au bout, et ce bout est doué d'une sorte de mobilité qui fait merveille dans les moments où Camille s'indigne, se courrouce, se révolte, car là surtout, comme l'a remarqué Talma, se peint la colère ou l'ironie chez les grandes âmes. L'immobilité des narines accuse une sorte de sécheresse. Jamais le nez d'un avare n'a vacillé : il est contracté comme la bouche ; tout est clos dans son visage comme chez lui.

La bouche, arquée à ses coins, est d'un rouge vif; le sang y abonde : il y fournit ce minium vivant et penseur qui donne tant de séductions à cette bouche, et peut rassurer l'amant que la gravité majestueuse du visage effrayerait. La lèvre supérieure est mince; le sillon qui l'unit au nez y descend assez bas, comme dans un arc, ce qui donne un accent particulier à son dédain. Camille a peu de chose à faire pour exprimer sa colère. Cette jolie lèvre est bordée par la forte marge rouge de la lèvre inférieure, admirable de bonté, pleine d'amour, que Phidias semble avoir posée comme le bord d'une grenade ouverte, dont elle a la couleur. Le menton se relève fermement; il est un peu gras, mais il exprime la résolution et termine bien ce profil royal sinon divin. Il est nécessaire de dire que le dessous du nez est légèrement estompé par un duvet plein de grâce. La nature aurait fait une faute si elle n'avait pas jeté là cette suave fumée. L'oreille a des enroulements délicats, signe de bien des délicatesses cachées.

Le buste est large. Le corsage est mince et suffisamment orné. Les hanches ont peu de saillie, mais elles sont gracieuses. Au lieu de se creuser à la nuque, le col y forme un contour renflé qui lie les épaules à la tête sans sinuosité, caractère le plus évident de la force. Ce col présente par moments des plis d'une magnificence athlétique. L'attache

des bras semble appartenir à une femme colossale; elle est d'un superbe contour; les bras sont vigoureusement modelés, terminés par un poignet d'une délicatesse anglaise, par des mains mignonnes, pleines de fossettes, grasses, enjolivées d'ongles roses taillés en amande et côtelés sur les bords.

L'attitude ferme et froide de cette tête est corrigée par la mobilité des lèvres, par leur changeante expression, par le mouvement artiste des narines; mais malgré ces promesses irritantes et assez cachées aux profanes, le calme de cette physionomie a je ne sais quoi de provoquant. Cette figure est plus mélancolique et sérieuse que gracieuse; elle est frappée par la tristesse d'une méditation constante. Aussi mademoiselle des Touches écoute-t-elle plus qu'elle ne parle. Elle effraye par son silence et par ce regard profond d'une profonde fixité.

Personne, parmi les gens vraiment instruits, n'a pu la voir sans penser à la vraie Cléôpâtre, à cette petite brune qui faillit changer la face du monde. Chacun tremble de rencontrer dans cette femme les corruptions étranges d'une âme diabolique. La froideur de l'analyse, le positif de l'idée n'éclairent-ils pas ses passions? Ne juge-t-elle pas au lieu de sentir? ou, phénomène encore plus terrible, ne sent-elle pas et ne juge-t-elle pas à la fois? Pouvant tout par son cerveau, doit-elle s'arrêter là où s'arrêtent les autres femmes? Cette force intellectuelle laisse-

t-elle le cœur faible ? A-t-elle de la grâce? Descend-elle aux riens touchants par lesquels les femmes intéressent un homme aimé? Ne brise-t-elle pas un sentiment, quand il ne répond pas à l'infini, qu'elle embrasse et contemple ? Qui peut combler les deux précipices de ses yeux ? On a peur de trouver en elle je ne sais quoi d'indompté. La femme forte ne doit être qu'un symbole : elle effraye à voir en réalité. Camille Maupin est un peu, mais vivante, cette Isis de Schiller, cachée au fond du temple, et aux pieds de laquelle les prêtres trouvaient expirants les hardis lutteurs qui l'avaient consultée. Les aventures tenues pour vraies par le monde, et que Camille ne désavoue point, confirment les questions suggérées par son aspect. Mais peut-être aime-t-elle cette calomnie. La nature de sa beauté n'a pas été sans influence sur sa renommée ; elle l'a servie, de même que sa fortune et sa position l'ont maintenue au milieu du monde.

Quand un statuaire voudra faire une admirable statue de la Bretagne, il peut copier mademoiselle des Touches. Ce tempérament sanguin-bilieux est le seul qui puisse repousser l'action du temps. La pulpe incessamment nourrie de cette peau comme vernissée est la seule arme que la nature ait donnée aux femmes pour résister aux rides, prévenues d'ailleurs chez Camille par l'impassibilité de la figure.

BIOGRAPHIE DE CAMILLE MAUPIN.

raison de son succès. Beaucoup de mères ambitieuses conçurent l'espoir de lui faire épouser leurs fils dont la fortune était en désaccord avec la beauté de leurs écussons. Quelques pairs de France, alléchés par quatre-vingt mille livres de rente, séduits par cette maison magnifiquement montée, y amenèrent leurs parentes les plus revêches et les plus difficiles. Le monde diplomatique, qui recherche les amusements de l'esprit, y vint et s'y plut. Mademoiselle des Touches, entourée de tant d'intérêts, put donc étudier les différentes comédies que la passion, l'avarice, l'ambition font jouer à tous les hommes, même les plus élevés. Elle vit de bonne heure le monde comme il est, et fut assez heureuse pour ne pas éprouver promptement cet amour entier qui hérite de l'esprit, des facultés de la femme et l'empêche alors de juger sainement. Ordinairement la femme sent, jouit et juge successivement ; de là trois âges distincts, dont le dernier coïncide avec la triste époque de la vieillesse. Pour mademoiselle des Touches, l'ordre fut renversé. Sa jeunesse fut enveloppée des neiges de la science et des froideurs de la réflexion. Cette transposition explique encore la bizarrerie de son existence et la nature de son talent. Elle observait les hommes à l'âge où les femmes ne peuvent en voir qu'un. Elle méprisait ce qu'elles admirent, elle surprenait des mensonges dans les flatteries qu'elles acceptent

comme des vérités, elle riait de ce qui les rend graves. Ce contre-sens dura longtemps, mais il eut une fin terrible : elle devait trouver en elle, jeune et frais, le premier amour, à la porte de l'enfer des femmes, si poliment nommé *le certain âge.*

Sa première liaison fut si secrète que personne ne la connut. Félicité, comme toutes les femmes livrées au bon sens du cœur, fut portée à conclure de la beauté du corps à celle de l'âme. Elle fut éprise d'une figure, et connut toute la sottise d'un homme à bonnes fortunes qui ne vit qu'une femme en elle. Elle fut quelque temps à se remettre de son dégoût et de ce mariage insensé. Sa douleur, un homme la devina, la consola sans arrière-pensée, ou du moins sut cacher ses projets. Félicité crut avoir trouvé la noblesse de cœur et l'esprit qui manquaient au dandy.

Cet homme possède un des esprits les plus originaux de ce temps. Lui-même écrivait sous un pseudonyme, et ses premiers écrits annoncèrent un adorateur de l'Italie. Félicité devait voyager sous peine de perpétuer la seule ignorance qui lui restât. Cet homme, sceptique et moqueur, emmena Félicité pour connaître la patrie des arts. Ce célèbre inconnu peut passer pour le maître et le créateur de Camille Maupin. Il mit en ordre les immenses connaissances de Félicité, les augmenta par l'étude des chefs-d'œuvre qui meublent l'Italie, lui donna ce ton ingénieux et fin, épigrammatique et profond qui est le

caractère de son talent, à lui, toujours un peu bizarre dans la forme, mais que Camille Maupin modifia par la délicatesse de sentiment et le tour ingénieux naturels aux femmes. Il lui donna le goût des œuvres de la littérature anglaise et allemande et lui fit apprendre ces deux langues en voyage. A Rome, en 1820, mademoiselle des Touches fut quittée pour une Italienne. Sans ce malheur, peut-être n'eût-elle jamais été célèbre. Napoléon a surnommé l'infortune la sage-femme du génie. Cet événement inspira pour toujours à mademoiselle des Touches ce mépris de l'humanité qui la rend si forte. Félicité mourut et Camille naquit.

Elle revint à Paris avec Conti, le grand musicien, pour lequel elle fit deux livrets d'opéra; mais elle n'avait plus d'illusions, elle devint à l'insu du monde une sorte de Don Juan femelle sans dettes ni conquêtes. Encouragée par le succès, elle donna ses deux volumes de pièces de théâtre, qui, du premier coup, placèrent Camille Maupin parmi les plus illustres anonymes. Elle raconta dans un petit roman admirable, un des chefs-d'œuvre de l'époque, sa passion trompée. Ce livre, d'un dangereux exemple, fut mis à côté d'Adolphe, triste lamentation dont la contre-partie se trouvait dans l'œuvre de Camille. La délicatesse de sa métamorphose littéraire est encore incomprise. Quelques esprits fins y voient seuls cette générosité qui livre un homme

à la critique et sauve la femme de la gloire en lui permettant de demeurer obscure. Malgré son désir, sa célébrité s'augmenta chaque jour, autant par l'influence de son salon que par ses reparties, par la justesse de ses jugements, par la solidité de ses connaissances. Elle faisait autorité : ses mots étaient redits ; elle ne put se démettre des fonctions dont l'investissait le monde parisien. Elle devint une exception admise. Le monde plia sous son talent et sous sa fortune ; il reconnut, sanctionna son indépendance ; les femmes admirèrent son esprit et les hommes sa beauté. Sa conduite est d'ailleurs soumise à toutes les convenances sociales. Ses amitiés paraissent être purement platoniques. Elle n'a rien de la femme auteur. Elle est charmante comme une femme du monde, à propos faible, oisive, coquette, occupée de toilette, enchantée des niaiseries qui séduisent les femmes et les poëtes. Elle a très-bien compris qu'après madame de Staël il n'y avait plus de place dans ce siècle pour une Sapho, et que Ninon ne saurait exister dans Paris sans grands seigneurs, sans cour voluptueuse. Elle est la Ninon de l'intelligence, elle adore l'art et les artistes, elle va du poëte au musicien, du statuaire au prosateur. Elle est d'une noblesse, d'une générosité qui va jusqu'à la duperie, tant elle est pleine de pitié pour le malheur, pleine de dédain pour les gens heureux. Elle vit depuis 1830 dans un cercle choisi, avec des

amis éprouvés qui s'aiment tendrement et s'estiment. Aussi loin du fracas de madame de Staël que des luttes politiques, elle se moque très-bien de Camille Maupin, ce cadet de George Sand qu'elle appelle son frère Caïn, car cette gloire récente a fait oublier la sienne. Mademoiselle des Touches admire son heureuse rivale avec un angélique laisser aller, sans éprouver de jalousie ni garder d'arrière-pensée.

Jusqu'au moment où commence cette histoire, elle eut l'existence la plus heureuse qu'une femme assez forte pour se protéger elle-même puisse imaginer. De 1817 à 1834 elle était venue cinq ou six fois aux Touches. Son premier voyage eut lieu après sa première déception, en 1818. Sa maison des Touches était inhabitable; elle renvoya son homme d'affaires à Guérande et en prit le logement. Elle n'avait alors aucun soupçon de sa gloire à venir, elle était triste, elle ne vit personne, elle voulait en quelque sorte se contempler elle-même après ce grand désastre. Elle écrivit à Paris ses intentions à l'une de ses amies relativement au mobilier nécessaire pour arranger les Touches. Le mobilier descendit par un bateau jusqu'à Nantes et fut apporté par un petit bâtiment au Croisic, et de là transporté, non sans difficulté, à travers les sables jusqu'aux Touches. Elle avait fait venir des ouvriers de Paris et s'était casée aux Touches, dont l'ensemble

lui plut extraordinairement. Elle voulut pouvoir méditer là sur les événements de la vie, comme dans une chartreuse privée.

Au commencement de l'hiver, elle repartit pour Paris. La petite ville de Guérande fut alors soulevée par une curiosité diabolique : il n'y était bruit que du luxe asiatique de mademoiselle des Touches. Le notaire, son homme d'affaires, donna des permissions pour aller voir les Touches. On y vint du bourg de Batz, du Croisic, de Savenay. Cette curiosité rapporta, en deux ans, dix-sept francs à la famille du concierge et au jardinier. Mademoiselle ne revint aux Touches que deux ans après, à son retour d'Italie, et y vint par le Croisic. On fut quelque temps sans la savoir à Guérande, où elle était avec Conti le compositeur. Les apparitions qu'elle y fit successivement excitèrent peu la curiosité de la petite ville de Guérande, où son régisseur et tout au plus le notaire furent dans le secret de la gloire de Camille Maupin.

En ce moment cependant la contagion des idées nouvelles avait fait quelques progrès dans Guérande ; plusieurs personnes y connaissaient la double existence de mademoiselle des Touches. Le receveur de la poste recevait des lettres adressées à Camille Maupin, aux Touches. Enfin, le voile se déchira. Dans un pays essentiellement catholique, arriéré, plein de préjugés, la vie étrange de cette

fille illustre devait causer les rumeurs qui effrayaient le curé, ne pouvait jamais être comprise, et parut monstrueuse à tous les esprits. Félicité n'était pas seule aux Touches, elle y avait un hôte. Cet hôte était Claude Vignon, écrivain dédaigneux et superbe, qui, tout en ne faisant que de la critique, a trouvé moyen de donner au public et à la littérature l'idée d'une immense supériorité.

Félicité, qui depuis sept ans avait reçu cet écrivain comme elle recevait cent autres auteurs, journalistes, artistes et gens du monde, qui connaissait son caractère sans ressort, sa paresse, sa profonde misère, son incurie et son dégoût de toutes choses, avait conçu pour lui la passion la plus violente. L'amour est si contagieux qu'elle lui avait fait partager le sien; elle venait de l'arracher aux séductions du ministère, elle l'avait emporté de Paris aux Touches comme un aigle emporte dans ses serres un chevreau, pour l'étudier, pour en finir peut-être en l'étudiant, car sa passion lui faisait peur. Camille avait frémi d'elle-même en se surprenant à penser au mariage; elle était dans les plus violentes convulsions qui pussent agiter une âme aussi forte que la sienne, en se trouvant la dupe de son esprit et voyant la vie éclairée trop tard par le soleil de l'amour, brillant comme il brille dans les cœurs à vingt ans. Voici maintenant la chartreuse où Camille se livrait à ses mélancolies.

LES TOUCHES.

XII

Les Touches.

A quelques cents pas de Guérande, le sol de la Bretagne cesse ; les marais salants, les dunes commencent. On descend dans le désert des sables, que la mer a laissés comme une marge entre elle et la terre, par un chemin raviné qui n'a jamais vu de voitures. Ce désert contient des sables infertiles, les mares, de formes inégales, bordées de crêtes boueuses, où se cultive le sel, et le petit bras de mer qui sépare du continent l'île du Croisic. Quoique géographiquement le Croisic soit une pres-

qu'île, comme elle ne se rattache à la Bretagne que par les grèves qui la lient au bourg de Batz, sables arides et mouvants qui ne sauraient se franchir facilement, elle peut passer pour une île.

A l'endroit où le chemin du Croisic à Guérande s'embranche sur la route de la terre ferme, se trouve une maison de campagne entourée d'un grand jardin remarquable par des pins tortueux et tourmentés, les uns en parasol, les autres, pauvres de branchages, montrant leurs troncs rougeâtres aux places où l'écorce est détachée. Ces arbres, victimes des ouragans, venus malgré vent et marée, pour eux le mot est juste, préparent l'âme au spectacle triste et bizarre des marais salants, et des dunes qui ressemblent à une mer figée.

La maison, assez bien bâtie en chaînes de granit dont les intervalles sont remplis de pierres schisteuses et de mortier, est sans aucune architecture. Elle offre à l'œil une muraille sèche, régulièrement percée par les baies des fenêtres. Les fenêtres sont à grandes vitres au premier étage, et au rez-de-chaussée en petits carreaux. Au-dessus du premier sont des greniers qui s'étendent sous un énorme toit élevé, pointu, à deux pignons, et qui a deux grandes lucarnes en pierre sur chaque face. Sous le triangle de chaque pignon une croisée en pierre ouvre son œil de cyclope à l'ouest sur la mer, à l'est sur Guérande. Une façade de la maison regarde

le chemin de Guérande et l'autre le désert au bout duquel s'élèvent le Croisic et, par delà cette petite ville, la pleine mer. Un ruisseau s'échappe par une ouverture de la muraille du parc, que longe le chemin du Croisic, le traverse et va se perdre dans les sables ou dans le plus petit lac d'eau salée cerclé par les dunes, par les marais, et produit par l'irruption du bras de mer. Une route de quelques toises, pratiquée dans cette brèche du terrain, conduit du chemin à cette maison. On y entre par une grand' porte. La cour est entourée de bâtiments ruraux assez modestes, qui sont une écurie, une remise, une maison de jardinier près de laquelle est une basse-cour avec ses dépendances, plus à l'usage du concierge que du maître.

Les tons grisâtres de cette maison s'harmonient admirablement avec le paysage qu'elle domine. Son parc est l'oasis de ce désert à l'entrée duquel le voyageur trouve une hutte en boue où veillent les douaniers. Cette maison sans terres, ou dont les terres sont situées sur le territoire de Guérande, a dans les marais un revenu de dix mille livres de rente et le reste en métairies disséminées en terre ferme. Tel est le fief des Touches, auquel la révolution a retiré ses revenus féodaux. Aujourd'hui les Touches sont un bien; mais ses *paludiers* continuent à dire *le château;* ils diraient *le seigneur* si le fief n'était tombé en quenouille.

Quand mademoiselle des Touches voulut restaurer les Touches, elle se garda bien, en grande artiste, de rien changer à cet extérieur désolé qui donne un air de prison à ce bâtiment solitaire. Seulement la porte d'entrée fut enjolivée de deux colonnes en briques soutenant une galerie par-dessous laquelle peut passer une voiture. La cour fut plantée.

La distribution du rez-de-chaussée est celle de la plupart des maisons de campagne construites il y a cent ans, car évidemment cette maison avait été bâtie sur les ruines de quelque petit castel perché là comme un anneau qui rattachait le Croisic et le bourg de Batz à Guérande, et qui seigneurisait les marais. Un péristyle avait été ménagé au bas de l'escalier. D'abord une grande antichambre planchéiée, dans laquelle Félicité mit un billard, puis un immense salon à six croisées, dont deux percées au bas du mur de pignon, forment des portes, descendent au jardin par une dizaine de marches et correspondent dans l'ordonnance du salon aux portes qui mènent l'une au billard et l'autre à la salle à manger. La cuisine, située à l'autre bout, communique à la salle à manger par une office. L'escalier sépare le billard de la cuisine, laquelle avait une porte sur le péristyle, que mademoiselle des Touches fit aussitôt condamner en en ouvrant une autre sur la cour. La hauteur d'étage, la grandeur des pièces ont permis à Camille de déployer une noble

simplicité dans le rez-de-chaussée. Elle s'est bien gardée d'y mettre des choses précieuses. Le salon, entièrement peint en gris, est meublé d'un vieux meuble en acajou et en soie verte : des rideaux de calicot blanc avec une bordure verte aux fenêtres, deux consoles, une table ronde. Au milieu, un tapis à grands carreaux. Sur la vaste cheminée à glace énorme, une pendule qui représentait le char du soleil, entre deux candélabres du style impérial. Le billard a des rideaux de calicot gris avec des bordures vertes, et deux divans. Le meuble de la salle à manger se compose de quatre grands buffets d'acajou, d'une table, de douze chaises d'acajou garnies en étoffes de crin, et des magnifiques gravures d'Audran encadrées dans des cadres en acajou. Au milieu du plafond descend une lanterne élégante comme il y en avait dans les escaliers des grands hôtels et où il tient deux lampes. Tous les plafonds sont à solives saillantes; elle les a fait peindre en couleur de bois. Le vieil escalier, qui est en bois à gros balustres, a, depuis le haut jusqu'en bas, un tapis vert.

Le premier étage avait deux appartements séparés par l'escalier. Elle a pris pour elle celui qui a vue sur les marais, sur la mer, sur les dunes, et l'a distribué en un petit salon, une grande chambre à coucher, deux cabinets, un pour la toilette, l'autre pour le travail. Dans l'autre partie de la

maison, elle a trouvé de quoi faire deux logements ayant chacun une antichambre et un cabinet. Les domestiques ont leurs chambres dans les combles. Les deux appartements à donner n'ont eu d'abord que le strict nécessaire. Le luxe artiste qu'elle avait demandé à Paris fut réservé pour son appartement. Elle voulut avoir dans cette sombre et mélancolique habitation, devant ce sombre et mélancolique paysage les créations les plus fantastiques de l'art.

Son petit salon est tendu de belles tapisseries des Gobelins, encadrées des plus merveilleux cadres sculptés. Aux fenêtres se drapent les étoffes les plus lourdes du vieux temps, un magnifique brocart à doubles reflets, or et rouge, jaune et vert, qui foisonne en plis vigoureux, orné de franges royales, de glands dignes des plus splendides dais de l'église. Ce salon est rempli par un bahut que lui trouva son homme d'affaires et qui vaut aujourd'hui sept ou huit mille francs; par une table en ébène sculptée, à secrétaire aux mille tiroirs, incrustée d'arabesques en ivoire, et venue de Venise; par les plus beaux meubles gothiques; puis des tableaux, des statuettes, tout ce qu'un peintre de ses amis put choisir de mieux chez les marchands de curiosités qui, en 1818, ne se doutaient pas du prix qu'acquerraient plus tard leurs trésors. Elle a mis sur ses tables de beaux vases de Japon aux dessins

fantasques. Le tapis est un tapis de Perse entré par les dunes en contrebande.

Sa chambre est dans le goût du siècle de Louis XV et d'une parfaite exactitude. C'est bien le lit de bois sculpté, peint en blanc, à dossiers cintrés, surmontés d'amours se jetant des fleurs, rembourrés, garnis de soie brochée, avec le ciel orné de quatre bouquets de plumes; la tenture de la chambre en vraie perse, agencée avec des ganses de soie, des cordes et des nœuds; la garniture de cheminée en rocaille; la pendule d'or moulu, entre deux grands vases en vert craquelé, montés de cuivres dorés; la glace encadrée dans le même goût; la toilette Pompadour avec ses dentelles et sa glace; puis ces meubles si contournés, ces duchesses, la chaise longue, le petit canapé sec, la chauffeuse à dossier matelassé, le paravent de laque, les rideaux de soie pareille à celle du lit et du meuble, doublée de satin rose et drapée par des cordes à puits en soie, le tapis de la savonnerie, enfin toutes les choses élégantes, riches, somptueuses, délicates, au milieu desquelles aimaient à rire les jolies femmes du dix-huitième siècle.

Le cabinet, entièrement moderne, oppose aux galanteries du siècle de Louis XV un charmant mobilier d'acajou. Sa bibliothèque est pleine. Il ressemble à un boudoir, il a un divan; les charmantes futilités de la femme l'encombrent, y occupent le

regard d'œuvres modernes : des tableaux , des statuettes, tous les colifichets à la mode. Les curieux y voient avec une surprise inquiète un narghilé, une cravache, un hamac, une pipe, un fusil de chasse, une blouse, du tabac, un sac de soldat, bizarre assemblage qui peint Félicité.

Toute grande âme en venant là sera saisie par les beautés spéciales du paysage qui déploie ses savanes après le parc, dernière végétation du continent. Ce morne désert, ces tristes carrés d'eau saumâtre, divisés par les petits chemins blancs sur lesquels se promène le paludier, vêtu tout en blanc, pour ratisser, recueillir le sel et le mettre en *mulons;* cet espace que les exhalaisons salines défendent aux oiseaux de traverser, qui étouffent tous les efforts de la botanique; ces sables où l'œil n'est consolé que par une petite herbe dure, persistante, à fleurs rosées; ce lac d'eau marine; les sables des dunes et la vue du Croisic, miniature de ville arrêtée comme Venise en pleine mer; enfin, l'immense Océan qui borde partout les récifs de granit de ses franges mousseuses, élèvent la pensée tout en l'attristant, effet que produit à la longue tout ce qui est sublime, et qui fait éprouver le regret de choses inconnues, entrevues. Aussi ces sauvages harmonies ne conviennent-elles qu'aux grands esprits et aux grandes douleurs. Ce spectacle, où parfois les rayons du soleil réfléchis par les eaux, par

les sables, blanchissent le bourg de Batz et ruissellent sur les toits du Croisic, en répandant un éclat impitoyable, occupe Camille des jours entiers; elle se tourne rarement vers les délicieuses vues fraîches, vers les bosquets et les haies fleuries qui enveloppent Guérande, comme une mariée, de fleurs, de rubans, de voiles et de festons.

DEUX AMOURS.

XIII

Deux Amours.

Dès que Calyste vit poindre les girouettes des deux pignons au-dessus des ajoncs du grand chemin et les têtes tortues des pins, il trouva l'air plus léger. Guérande lui semblait une prison, sa vie était aux Touches. Qui ne comprendrait les attraits qui s'y trouvaient pour un jeune homme candide! L'amour, pareil à celui de Chérubin, qui l'avait fait tomber aux pieds d'une personne qui devint une grande chose pour lui avant d'être une femme, de-

vait survivre aux indifférences de Félicité. Cet amour est plus le besoin d'aimer que l'amour. Puis là brillaient d'autant plus les merveilles de la civilisation moderne qu'elles contrastaient avec tout Guérande, où la pauvreté des du Guénic était une splendeur. Là se déployèrent aux regards ravis de ce jeune ignorant, qui ne connaissait que les genêts de la Bretagne et de la Vendée, les richesses parisiennes d'un monde nouveau, de même qu'il y entendit un langage inconnu, sonore. Calyste écouta les accents poétiques de la plus belle musique, vit les œuvres de la plus prodigue peinture, où le talent est devenu si commun que tous les yeux, tous les cœurs fatigués de talent appellent à grands cris le génie. Il y lut ces œuvres d'imagination, ces étonnantes créations de la littérature moderne, qui produisirent tout leur effet sur un cœur neuf. Il y satisfaisait le goût du merveilleux, si puissant à son âge, et cette naïve admiration, le premier amour de l'adolescence, qui s'irrite tant de la critique. Il est si naturel que la flamme monte. Il écouta cette jolie moquerie parisienne, cette élégante satire qui lui révéla l'esprit français et réveilla chez lui mille idées.

Pour lui, mademoiselle des Touches était la mère de son intelligence, une mère qu'il pouvait aimer sans crime. Elle était si bonne pour lui, car une femme est toujours adorable pour un homme à qui

elle inspire de l'amour, encore qu'elle ne le partage pas. En ce moment Félicité lui donnait des leçons de musique. Pour lui, ces grands appartements du rez-de-chaussée encore étendus par les habiles dispositions des prairies et des massifs du parc; cette cage d'escalier meublée des chefs-d'œuvre de la patience italienne, de bois sculptés, de mosaïques vénitiennes et florentines, de bas-reliefs en ivoire, en marbre, de curiosités commandées par les fées du moyen âge; cet appartement intime, si coquet, si voluptueusement artiste, étaient vivifiés, animés par une lumière, un esprit, un air surnaturels, étranges, indéfinissables. Le monde moderne avec ses poésies s'opposait vivement au monde morne et patriarcal de Guérande, en mettant deux systèmes en présence : d'un côté les mille effets de l'art, de l'autre l'unité de la sauvage Bretagne.

Personne alors ne demandera pourquoi le pauvre enfant, ennuyé comme sa mère des finesses de la mouche, tressaillait toujours en entrant dans cette maison, en y sonnant, en traversant la cour. Il est à remarquer que ces pressentiments n'agitent plus les hommes faits, rompus aux inconvénients de la vie, que rien ne surprend plus, et qui s'attendent à tout. En ouvrant la porte, Calyste entendit les sons du piano; il crut que Camille Maupin était au salon, mais lorsqu'il entra au billard, la musique n'arriva plus à son oreille. Camille jouait sans doute

sur le petit piano droit qui lui venait d'Angleterre, rapporté par Conti et placé dans son salon d'en haut. En montant l'escalier, où l'épais tapis étouffait entièrement le bruit des pas, Calyste alla de plus en plus lentement. Il reconnut quelque chose d'extraordinaire dans cette musique. Félicité jouait pour elle seule, elle s'entretenait avec elle-même. Au lieu d'entrer, le jeune homme s'assit sur un banc gothique, garni de velours vert, qui se trouvait le long du palier sous une fenêtre artistement encadrée de bois sculptés, colorés en brou de noix et vernis. Rien de plus mystérieusement mélancolique que l'improvisation de Camille : vous eussiez dit d'une âme criant quelque *de profundis* à Dieu du fond de la tombe. Le jeune amant y reconnut la prière de l'amour au désespoir, la tendresse de la plainte soumise, les gémissements de l'affliction. Camille avait étendu, varié, modifié l'introduction à la cavatine de *Grâce pour toi, Grâce pour moi,* qui est presque tout le quatrième acte de *Robert le Diable.* Elle chanta tout à coup ce morceau d'une manière déchirante, et s'interrompit. Calyste entra et vit la raison de cette interruption. La pauvre Camille Maupin, la belle Félicité lui montra sans coquetterie un visage baigné de larmes, prit son mouchoir, les essuya et lui dit simplement : Bonjour.

Elle était ravissante. Elle avait fait une toilette du

matin délicieuse : elle avait sur la tête une de ces résilles en velours rouge alors à la mode et de laquelle s'échappaient ses luisantes grappes de cheveux noirs; elle avait une redingote très-courte qui formait une tunique grecque moderne, un pantalon de batiste à manchettes brodées et les plus jolies pantoufles turques, rouge et or.

— Qu'avez-vous? lui dit Calyste.

— Il n'est pas revenu, répondit-elle en se tenant debout à la croisée et regardant les sables, le bras de mer et les marais.

Cette réponse de Félicité : « Il n'est pas revenu,» expliquait sa toilette : elle attendait Claude Vignon, elle était inquiète, elle avait fait des frais inutiles. Un homme de trente ans aurait vu cela ; Calyste ne vit que sa douleur.

— Vous êtes inquiète? lui demanda-t-il.

— Oui.

Calyste sortit vivement.

— Hé bien! où allez-vous?

— Le chercher, répondit-il.

— Cher enfant! dit-elle en le prenant par la main, le retenant auprès d'elle et lui jetant un de ces regards mouillés qui sont pour les jeunes âmes la plus belle des récompenses. Êtes-vous fou? Où voulez-vous le trouver sur cette côte?

— Je le trouverai.

— Votre mère aurait des angoisses mortelles.

D'ailleurs, restez, allons, je le veux! dit-elle en le faisant asseoir sur le divan. Ne vous attendrissez pas sur moi : les larmes que vous voyez sont de ces larmes qui nous plaisent. Il est en nous une faculté que n'ont point les hommes, celle de nous abandonner à notre nature nerveuse en poussant les sentiments à l'extrême. En nous figurant certaines situations et nous y laissant aller, nous arrivons ainsi aux larmes et quelquefois à des états graves, à des désordres. Nos fantaisies à nous ne sont pas des jeux de l'esprit, mais du cœur. Vous êtes venu à propos : la solitude ne me vaut rien. Je ne suis pas la dupe du désir qu'il a eu de visiter sans moi le Croisic et ses roches, le bourg de Batz et ses sables, les marais salants. Je savais qu'il y mettrait plusieurs jours au lieu d'un. Il a voulu nous laisser seuls, il est jaloux, ou plutôt il joue la jalousie. Vous êtes jeune, vous êtes beau.

— Que ne me le disiez-vous? Faut-il ne plus venir? dit Calyste en retenant une larme qui toucha vivement Félicité.

— Vous êtes un ange! s'écria-t-elle.

Puis elle chanta gaiement le *Restez* de Mathilde dans *Guillaume Tell,* pour ôter toute gravité à cette magnifique réponse de princesse à son sujet.

— Il a voulu, reprit-elle, me faire croire ainsi à plus d'amour qu'il n'en a pour moi. Il sait bien qu'il est aimé, mais il est humilié peut-être de se

trouver inférieur à moi en ceci. Peut-être aussi lui est-il venu des soupçons et veut-il nous surprendre. Mais quand il ne serait coupable que d'aller chercher les plaisirs de cette sauvage promenade sans moi, de ne m'avoir pas associée à ses courses, aux idées que lui inspireront ces spectacles, et de me donner de mortelles inquiétudes, n'est-ce pas assez? Je ne suis pas plus aimée par ce grand cerveau que je ne l'ai été par le musicien, par l'homme d'esprit, par le militaire! Sterne a raison : les noms signifient quelque chose, et le mien est la plus sauvage raillerie! Je mourrai sans trouver chez un homme l'amour que j'ai dans le cœur, la poésie que j'ai dans l'âme.

Elle demeura les bras pendants, la tête appuyée sur son coussin, les yeux stupides de réflexion, fixés sur une rosace de son tapis. Les douleurs des esprits supérieurs ont je ne sais quoi de grandiose et d'imposant; elles révèlent d'immenses étendues d'âme que la pensée étend encore. Ces âmes partagent les priviléges de la royauté, dont les affections tiennent à tout un peuple et qui frappent alors tout un monde.

— Pourquoi m'avez-vous... dit Calyste, qui ne put achever.

La belle main de Camille Maupin s'était posée brûlante sur la sienne et l'avait éloquemment interrompu.

— La nature a interrompu pour moi ses lois en m'accordant encore cinq à six ans de jeunesse ; je vous ai repoussé par égoïsme. Tôt ou tard l'âge nous aurait séparés. J'ai treize ans de plus que lui, c'est déjà bien assez.

— Vous serez encore belle à soixante ans ! s'écria héroïquement Calyste.

— Dieu vous entende ! répondit-elle en souriant. D'ailleurs, cher enfant, je l'aime, lui, malgré son insensibilité, son manque d'imagination, sa lâche insouciance et l'envie qui le dévore. Je crois qu'il y a des grandeurs sous ces haillons, j'espère galvaniser ce cœur, le sauver de lui-même, me l'attacher. Hélas ! j'ai l'esprit clairvoyant et le cœur aveugle.

Elle fut épouvantable de clarté sur elle-même, sur sa passion. Elle souffrait et analysait sa souffrance, comme Cuvier, Dupuytren expliquaient à leurs amis la marche fatale de leur maladie et le progrès que faisait en eux la mort. Camille Maupin se connaissait en passion aussi bien que ces deux savants se connaissaient en anatomie.

— Je suis venue ici pour le bien juger ; il s'ennuie déjà ; Paris lui manque, je le lui ai dit ; il a la nostalgie de la critique ; il n'a ni auteur à plumer, ni système à creuser, ni poëte à désespérer, et il n'ose pas se livrer ici à quelque débauche au sein de laquelle il pût déposer le fardeau de sa pensée, car

mon amour n'est pas assez enivrant pour lui détendre le cerveau. Je ne l'enivre pas, enfin! Grisez-vous ce soir avec lui, je me dirai malade et resterai dans ma chambre : je saurai si je ne me trompe point.

Calyste devint rouge comme une cerise et rouge du menton au front ; ses oreilles se bordèrent de feu.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, et moi qui déprave sans y songer ton innocence de jeune fille ! Pardonne-moi, Calyste. Quand tu aimeras, tu sauras qu'on est capable de mettre le feu à la Seine pour donner le moindre plaisir à *l'objet aimé*, comme disent les tireuses de cartes. Il y a des natures superbes et conséquentes qui s'écrient à un certain âge : « Si je recommençais la vie, je ferais de même ! » Moi qui ne me crois pas faible, je m'écrie : « Je serais une femme comme votre mère, Calyste ! » Avoir un Calyste, quel bonheur ! Eussé-je pris le plus sot des hommes, j'aurais été femme humble et soumise. Et cependant je n'ai pas commis de faute envers la société : je n'ai fait de tort qu'à moi-même. Hélas ! cher enfant, la femme ne peut plus aller seule dans la société que dans ce qu'on appelle l'état primitif. Les affections qui ne sont pas en harmonie avec les lois sociales ou naturelles, les affections qui ne sont pas obligées enfin nous fuient. Souffrir pour souffrir, autant être

utile. Que m'importent les enfants de mes cousines Faucombe, qui ne sont pas Faucombe, et que je n'ai pas vues depuis vingt ans, qui ont d'ailleurs épousé des négociants? Vous êtes un fils qui ne m'avez pas coûté les ennuis de la maternité! Je vous laisserai ma fortune.

— Vous n'avez rien voulu de moi, dit Calyste, je la rendrais à vos héritiers.

— Enfant! dit Camille d'un son de voix profond en laissant voir des larmes dans ses yeux. Rien ne me sauvera-t-il donc de moi-même?

— Vous avez une histoire à me dire et une lettre à me..., dit le généreux enfant pour faire diversion à ce chagrin. Il n'acheva pas, elle lui coupa la parole.

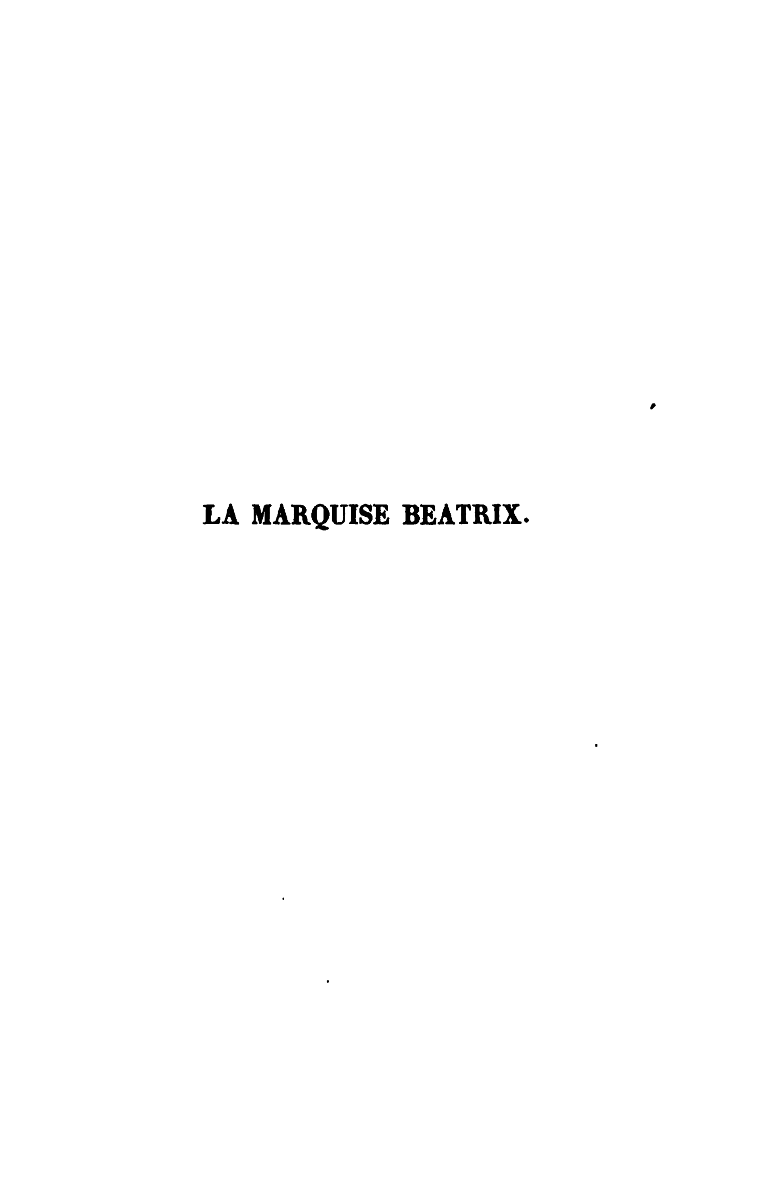
— Vous avez raison, il faut être honnête fille avant tout; il était trop tard hier, il paraît que nous aurons bien du temps à nous aujourd'hui, dit-elle avec amertume. Pour acquitter ma promesse, je vais me mettre de manière à plonger sur le chemin qui mène à la falaise.

Calyste lui disposa comme elle le voulait un fauteuil gothique et ouvrit la croisée à vitraux. Camille Maupin, qui partageait le goût oriental de l'illustre écrivain de son sexe, alla prendre une magnifique narghilé de Perse que lui avait donnée un ambassadeur à Constantinople; elle en chargea la cheminée de patchouli, nettoya le *bocchettino*, parfuma le tuyau

de plume qu'elle y adaptait, et dont elle ne se servait jamais qu'une fois, mit le feu aux feuilles odorantes, plaça le vase à long col, émaillé bleu et or, de ce bel instrument de plaisir, à quelques pas d'elle, et sonna pour demander du thé.

— Si vous voulez des cigarettes? J'oublie toujours que vous ne fumez pas. Une pureté comme la vôtre est si rare. Il me semble que pour caresser le duvet satiné de vos joues, il faut la main d'une Ève sortie des mains de Dieu.

Calyste rougit et se posa sur un tabouret ; il ne vit pas la profonde émotion qui fit rougir Camille.



LA MARQUISE BEATRIX.

XIV

La Marquise Beatrix.

— La personne de qui j'ai reçu cette lettre hier, et qui sera peut-être demain ici, est la marquise de Rochegude, la belle-sœur de madame d'Ajuda-Pinto, dit Félicité. Après avoir marié sa fille aînée à un grand seigneur portugais établi pour toujours en France, le vieux Rochegude, dont la maison n'est pas aussi vieille que la vôtre, a voulu apparenter son fils à la haute noblesse, afin de pouvoir lui faire avoir la pairie, qu'il n'avait pu obtenir pour lui-

même. La comtesse de Montcornet lui a signalé dans le département de l'Orne une mademoiselle Béatrix-Maximilienne-Rose de Casteran, fille cadette du marquis de Casteran, qui voulait marier ses deux filles sans dot, afin de réserver toute sa fortune au comte de Casteran, son fils. Les Casteran sont, à ce qu'il paraît, de la côte d'Adam. Béatrix, née, élevée au château de Casteran, avait alors, le mariage s'est fait en 1828, une vingtaine d'années. Elle s'était fait remarquer déjà par ce que vous autres provinciaux nommez originalité, et qui n'est simplement que de la supériorité dans les idées, de l'exaltation, un sentiment pour le beau, un certain entraînement pour les œuvres de l'art. Croyez-en une pauvre femme qui s'est laissée aller à ces pentes ; il n'y a rien de plus dangereux pour une femme ; en les suivant on arrive où vous me voyez et où est arrivée la marquise, à des abîmes. Les hommes ont seuls le bâton avec lequel on se soutient le long de ces précipices, une force qui nous manque et qui fait de nous des monstres quand nous la possédons. Sa vieille grand'mère, la douairière de Casteran, la vit avec plaisir épouser un homme auquel elle devait être supérieure en noblesse et en idées. Les Rochegude firent très-bien les choses. Béatrix n'eut qu'à se louer d'eux, de même que les Rochegude durent être satisfaits des Casteran, qui, liés aux Gordon, aux d'Esgrignon, aux Troisville,

aux Navarreins, obtinrent la pairie pour leur gendre dans cette dernière grande fournée de pairs que fit Charles X, et dont la révolution de juillet a prononcé l'annulation. Le vieux Rochegude est mort, son fils a eu dès lors toute sa fortune. Rochegude est assez sot; il a pris l'ignorance de sa femme pour de l'indifférence: il a classé sa femme parmi les femmes lymphatiques: elle est blonde. Il est parti de là pour rester dans la plus entière sécurité, pour vivre en garçon et pour compter sur le caractère de la marquise, sur sa fierté, sur son orgueil, sur une manière de vivre grandiose qui entoure une femme à Paris de mille barrières. Vous saurez ce que je veux dire quand vous irez. Ceux qui comptaient profiter de son insouciante tranquillité lui disaient:

« Vous êtes bien heureux, vous avez une femme indifférente de cœur, qui n'aura que des passions de tête. Elle est contente de briller: ses fantaisies sont purement artistiques: sa jalousie, ses vœux seront satisfaits si elle se fait un salon, où elle réunira tous les beaux esprits: elle fera des débauches de musique, des orgies de littérature. » Et le mari de gober ces plaisanteries par lesquelles à Paris on mystifie les niais. Cependant Rochegude n'est pas un sot ordinaire: il a de la vanité, de l'orgueil autant qu'un homme d'esprit, avec cette différence que les gens d'esprit se frottent de modestie et se font chats: ils vous caressent pour être caressés.

Rochegude a un bon gros amour-propre rouge et frais, qui s'admire en public, qui sourit toujours, une vanité qui se nourrit à grand bruit au râtelier en tirant son fourrage. Il a ces défauts qui ne sont connus que des gens à même de les juger dans l'intimité. Il devait être insupportable dès qu'il se croirait menacé dans ses foyers; il a cette jalousie louche et mesquine, brutale quand elle est surprise, lâche pendant six mois et meurtrière le septième. Il croyait tromper sa femme et il la redoutait, deux causes de tyrannie quand il s'apercevait que la marquise lui faisait la charité de paraître indifférente.

Je vous analyse ce caractère afin d'expliquer la conduite de Béatrix. La marquise a eu pour moi la plus vive admiration; mais de l'admiration à la jalousie, il n'y a qu'un pas. J'ai l'un des salons les plus remarquables de Paris : elle voulait s'en faire un, elle voulait me prendre mon monde. Je ne sais pas garder ceux qui me quittent. Elle a eu les gens superficiels qui sont amis de tout le monde par oisiveté, dont le but est de sortir d'un salon dès qu'ils y sont entrés; mais elle n'a pas eu le temps de fonder une société. Dans ce temps-là, je l'ai crue dévorée du désir d'une célébrité quelconque. Néanmoins, elle a de la grandeur d'âme, une fierté royale, des idées, une facilité merveilleuse à concevoir et à comprendre tout; elle parlera

métaphysique et musique, théologie et peinture. Vous la verrez femme ce que nous l'avons vue jeune mariée ; mais il y a chez elle un peu d'affectation : elle a trop l'air de savoir les choses difficiles, le chinois ou l'hébreu, de se douter des hiéroglyphes ou de pouvoir expliquer les papyrus qui enveloppent les momies.

Béatrix est une de ces blondes auprès desquelles la blonde Ève paraîtrait une négresse. Elle est mince et droite comme un cierge, et blanche comme une hostie ; elle a une figure longue et pointue, un teint assez journalier, aujourd'hui couleur percale, demain bis et taché sous la peau de mille points, comme si le sang avait charrié de la poussière pendant la nuit ; son front est magnifique mais un peu trop audacieux ; ses prunelles sont vert de mer pâle et nagent dans le blanc sous des sourcils faibles, sous des paupières paresseuses ; elle a souvent les yeux cernés ; son nez, qui décrit un quart de cercle, est pincé des narines et plein de finesse, mais impertinent ; elle a la bouche autrichienne, la lèvre supérieure plus forte que l'inférieure, qui tombe d'une façon dédaigneuse ; ses joues pâles ne se colorent que par une émotion très-vive. Elle a une des plus belles tailles que j'aie vues, un col d'une étincelante blancheur ; le corsage n'a pas été aussi heureux que les épaules, les bras sont restés maigres ; mais elle a une tournure et des manières

dégagées qui rachètent ce qu'elle peut avoir de défectueux, et mettent admirablement en relief ses beautés. La nature lui a donné cet air de princesse qui ne s'acquiert point, qui lui sied et révèle soudain la femme noble, en harmonie d'ailleurs avec le plus joli pied du monde, avec cette abondante chevelure d'ange que le pinceau de Girodet a tant cultivée et qui ressemble à des flots de lumière. Sans être irréprochablement belle ni jolie, elle produit quand elle le veut des impressions ineffaçables. Elle n'a qu'à se mettre en velours cerise, avec des bouillons de dentelles, et se coiffer avec des roses rouges, elle est divine. Si elle pouvait, par un artifice quelconque, porter le costume du temps où les femmes avaient des corsets pointus à échelles de rubans, s'élançant minces et frêles de l'ampleur étoffée des jupes en brocart à plis soutenus et puissants, où elles s'entouraient de fraises godronnées, cachaient leurs bras dans des manches à crevés, à sabots de dentelles, d'où la main sortait comme le pistil d'un calice, et rejetaient les mille boucles de leur chevelure au delà d'un chignon ficelé de pierreries, Béatrix lutterait avec avantage contre les beautés idéales que vous voyez vêtues ainsi. Et Félicité montrait à Calyste une belle copie du tableau de Miéris, où se voit une femme en satin blanc, debout, tenant un papier et chantant avec un seigneur brabançon, pendant qu'un nègre verse un verre à patte de vieux

vin *d'Espagne*, et qu'une vieille femme de charge arrange des biscuits. Les blondes, reprit-elle, ont sur les femmes brunes l'avantage d'une précieuse diversité : il y a cent manières d'être blonde et il n'y en a qu'une d'être brune. Les blondes sont plus femmes que nous autres : nous ressemblons trop aux hommes. Eh bien! dit-elle, n'allez-vous pas tomber amoureux de Béatrix sur le portrait que je vous en fais, absolument comme je ne sais quel prince des *Mille et Un jours?* Tu arriverais encore trop tard, mon pauvre enfant!

— Tu arriverais encore trop tard, mon pauvre enfant! Ces paroles furent dites avec intention par Félicité à Calyste, car l'admiration peinte sur le visage du jeune homme n'était pas excitée par la peinture, mais par le peintre dont *le faire* lui plaisait. En parlant, Félicité déployait les ressources de son éloquente physionomie.

— Malgré son état de blonde, continua-t-elle, Béatrix n'a pas la finesse de sa couleur; elle a de la sévérité dans les lignes, elle est élégante et dure, ella a la figure d'un dessin sec, et l'on dirait que dans son âme il y a des ardeurs méridionales; c'est un ange qui flambe et se dessèche; enfin ses yeux ont soif. Ce qu'elle a de mieux est le profil; de face, sa figure a l'air d'avoir été prise entre deux portes. Vous verrez si je me suis trompée.

Voici ce qui nous a rendues amies intimes. Pen-

dant trois ans, de 1828 à 1831, Béatrix en jouissant des dernières fêtes de la restauration, en voyageant à travers les salons, en allant à la cour, en ornant les bals costumés de l'Élysée-Bourbon, jugeait les hommes, les choses, les événements et la vie, de toute la hauteur de sa pensée. Elle eut l'esprit occupé. Ce premier moment d'étourdissement causé par le monde empêcha son cœur de se réveiller, et il fut encore engourdi par les premières malices du mariage, l'enfant, les couches, et tous ces soins de maternité que je n'aime point; je ne suis point femme de ce côté-là; les enfants me sont insupportables : ils donnent mille chagrins, des inquiétudes constantes.

Béatrix alla, de 1830 à 1831, passer la tourmente à la terre de son mari et s'y ennuya comme un saint dans sa stalle au paradis. À son retour à Paris, la marquise jugea peut-être avec justesse que la révolution, en apparence purement politique aux yeux de certaines gens, allait être une révolution morale. Le monde auquel elle appartenait n'ayant pu se reconstituer pendant le triomphe inespéré des quinze années de la restauration, s'en irait en miettes sous les coups de bélier mis en œuvre par la bourgeoisie. Cette grande parole de M. Lainé : — Les rois s'en vont! — elle l'avait entendue. Cette opinion, je le crois, n'a pas été sans influence sur sa conduite. Elle prit une part intellectuelle aux nouvelles doctrines

qui pullulèrent, durant trois ans, après juillet, comme des moucherons au soleil, et qui ravagèrent plusieurs têtes femelles; mais, comme tous les nobles, en trouvant ces nouveautés superbes, elle voulait sauver la noblesse. Ne voyant plus de place pour les supériorités personnelles, voyant la haute noblesse recommencer l'opposition muette qu'elle avait faite à Napoléon, ce qui était son seul rôle sous l'empire de l'action et des faits, mais ce qui, dans une époque morale, équivaut à donner sa démission, elle préféra le bonheur à ce mutisme.

Quand nous respirâmes un peu, la marquise trouva chez moi, l'homme avec qui je croyais finir ma vie, Gennaro Conti, le grand compositeur, d'origine napolitaine, mais né à Marseille. Conti a beaucoup d'esprit, il a du talent comme compositeur, quoiqu'il ne puisse jamais arriver au premier rang, mais sans Meyerbeer et Rossini peut-être eût-il passé pour un homme de génie. Il a sur eux un avantage : il est un chanteur extraordinaire. Il est en musique vocale ce qu'est Paganini sur le violon, Listz sur le piano, Taglioni dans la danse, et ce qu'était enfin le fameux Garat qu'il rappelle à ceux qui l'ont entendu. Ce n'est pas une voix, mon ami, c'est une âme. Quand ce chant répond à certaines idées, à des dispositions difficiles à peindre, et où se trouve parfois une femme, elle est perdue en entendant Gennaro. La marquise conçut pour

lui la plus folle passion et m'enleva son amour. Le trait est excessivement provincial, mais de bonne guerre. Elle conquit mon estime et mon amitié par la manière dont elle s'y prit avec moi. Je lui paraissais femme à défendre mon bien ; elle ne savait pas que pour moi la chose au monde la plus ridicule dans cette position est l'objet même de la lutte. Elle vint chez moi. Cette femme si fière était tant éprise qu'elle me livra son secret et me rendit l'arbitre de sa destinée. Elle fut adorable : elle resta femme et marquise à mes yeux. Je vous dirai, mon ami, que les femmes sont parfois mauvaises, mais elles ont des grandeurs secrètes que jamais les hommes ne sauront apprécier. Ainsi, comme je puis faire mon testament de femme au bord de la vieillesse qui me guette, je vous dirai que j'avais aimé Conti, mais que je le connaissais. C'est une nature charmante en apparence, et détestable au fond. Il est charlatan dans les choses du cœur. Il se rencontre des hommes, comme Nathan, dont je vous ai déjà parlé, qui sont charlatans d'extérieur et de bonne foi, qui se mentent à eux-mêmes, qui, montés sur leurs échasses, croient être sur leurs pieds et font leurs jongleries avec une sorte d'innocence ; ils sont nés comédiens, vantards, extravagants de forme comme un vase chinois ; leur vanité est dans leur sang ; ils riront peut-être d'eux-mêmes ; leur personnalité est d'ailleurs généreuse, et, comme l'éclat des vêtements

royaux de Murat, elle attire le danger. Mais la fourberie de Conti ne sera jamais connue que de sa maîtresse.

Cet artiste a dans son art la célèbre jalousie italienne qui porta le Carlone à assassiner Piola, qui valut un coup de stylet à Paësiello; mais cette envie terrible est cachée sous la camaraderie la plus gracieuse : il n'a pas le courage de son vice; il sourit à Meyerbeer, et le complimente quand il voudrait le déchirer. Il sent sa faiblesse et se donne les apparences de la force; puis il est d'une vanité qui lui fait jouer les sentiments les plus éloignés de son cœur. Il se donne pour un artiste qui reçoit ses inspirations du ciel. Pour lui l'art est quelque chose de saint et de sacré. Il est fanatique, il est sublime de moquerie avec les gens du monde; il est d'une éloquence qui semble partir d'une conviction profonde. C'est un voyant, un démon, un dieu, un ange. Enfin, quoique prévenu, Calyste, vous serez sa dupe. Cet homme méridional, cet artiste bouillant, a l'âme froide comme une corde à puits. Écoute-le. L'artiste est un missionnaire, l'art est une religion, elle a ses prêtres et ses martyrs. Il est sublime, il arrive au pathos le plus échevelé que jamais professeur de philosophie allemande ait dégurgité à son auditoire. Il ne croit à rien. En vous enlevant au ciel par un chant qui semble un fluide mystérieux et qui verse l'amour,

il jette sur vous un regard extatique, mais il surveille votre admiration; il se demande : Suis-je bien un dieu pour eux? et souvent il se dit en lui-même : J'ai mangé trop de macaroni. Vous vous croyez aimée et vous ne savez pourquoi; mais je le savais, il avait vu la veille une femme, il l'aimait avec caprice et m'insultait de son faux amour. Enfin, il est insatiable d'applaudissements, il singe tout et se joue de tout, il feint la joie aussi bien que la douleur; mais il réussit admirablement; il plaît, on l'aime, et il peut être admiré quand il veut. Je l'ai laissé haïssant sa voix; il lui devait plus de succès qu'à son talent de compositeur, et il préfère être homme de génie comme Rossini à être un exécutant comme Rubini. J'avais fait la faute de m'attacher à lui, j'étais résignée à parer cette idole jusqu'au bout. Conti, comme beaucoup d'artistes, est friand, il aime ses aises, ses jouissances; il est coquet, recherché, bien mis. J'aimais cette nature faible et astucieuse; j'étais enviée et je souriais parfois de pitié. J'estimais son courage : il est brave, et je ne le crois pas hypocrite. En voyage, dans une circonstance, je l'ai vu à l'épreuve, et il a su risquer une vie qu'il aime. Néanmoins, à Paris, je l'ai vu commettre ce que je nomme des lâchetés de pensée. Eh bien! mon ami, je savais toutes ces choses; je dis à la pauvre marquise : « Vous ne savez dans quel abîme vous mettez le pied. Vous ne me

croirez pas, mais vous êtes le Thésée d'une pauvre Andromède. S'il vous aime, tant mieux ; j'en doute! »

Gennaro fut au septième ciel de l'orgueil. Je n'étais pas marquise, je ne suis pas née Castéran, je fus oubliée en un jour. Je me donnai le sauvage plaisir d'aller au fond de cette nature. Sûre du dénoûment, je voulus observer les détours que ferait Conti. Mon pauvre enfant, je vis en une semaine des horreurs de sentiment, des pantalonnades infâmes; je ne veux rien vous en dire; vous verrez cet homme ici, seulement; comme il sait que je le connais, il me hait aujourd'hui. S'il pouvait me poignarder avec quelque sécurité, je n'existerais pas deux secondes. Je n'ai jamais dit un mot à Béatrix. La dernière et constante insulte de Gennaro est de croire que je suis capable de communiquer mon triste savoir à la marquise. Il est devenu sans cesse inquiet, rêveur; il ne croit aux bons sentiments de personne, il joue encore avec moi le personnage d'un homme malheureux de n'être plus aimé. Vous trouverez en lui les cordialités les plus pénétrantes, il est caressant, il est chevaleresque : toute femme est une madone. Il faut vivre longtemps avec lui pour avoir le secret de cette fausse bonhomie et connaître le stylet invisible de ses mystifications. Son air convaincu trompera Dieu; vous serez enlacé par ses manières chattes, et vous ne

croirez jamais à la profonde et rapide arithmétique de sa pensée intime ; laissons-le ! Je poussai l'indifférence jusqu'à les recevoir chez moi. Cette circonstance fut cause que le monde le plus perspicace, le monde parisien ne sut rien de cette affection. Quoique Gennaro fût ivre d'orgueil, il avait besoin sans doute de se poser devant Béatrix, et il fut d'une admirable dissimulation. Il me surprit : je m'attendais à le voir demander un éclat. Mais ce fut la marquise qui se compromit après un an de bonheur, soumis à toutes les vicissitudes, à tous les hasards de la vie parisienne. A la fin de l'avant-dernier hiver, elle n'avait pas vu Gennaro depuis plusieurs jours ; je l'avais invité à dîner chez moi, où elle devait venir aussitôt après son dîner. Rochegude ne se doutait de rien, mais elle le connaissait si bien qu'elle aurait préféré, me disait-elle souvent, les plus grandes misères à la vie qui l'attendait auprès de cet homme dans le cas où il aurait le droit de la mépriser ou de la tourmenter. J'avais choisi le jour de la soirée de son amie la comtesse de Montcornet. Après avoir vu le café servi à son mari, Béatrix quitta le salon pour aller s'habiller, quoiqu'elle ne commençât jamais sa toilette de si bonne heure. — Votre coiffeur n'est pas venu, lui fit observer de Rochegude quand il sut le motif de la retraite de sa femme. — Thérèse me coiffera, répondit-elle. — Mais où allez-vous donc ?

vous n'allez pas chez madame de Montcornet à huit heures? — Non, dit-elle; mais j'entendrai le premier acte aux Italiens.

L'interrogant bailli du Huron dans Voltaire est muet en comparaison de tels hommes quand ils sont oisifs. Béatrix s'enfuit pour ne pas être questionnée davantage, et n'entendit pas son mari qui lui répondait : — Eh bien! nous irons ensemble! — Il n'y mettait aucune malice; il n'avait aucune raison de soupçonner sa femme : elle avait tant de liberté; il s'efforçait de ne la gêner en rien, il y mettait de l'amour-propre. La conduite de Béatrix n'offrait d'ailleurs pas la moindre prise à la critique la plus sévère. Le marquis comptait aller je ne sais où, chez sa maîtresse peut-être; il s'était habillé avant le dîner; il n'avait qu'à prendre ses gants et son chapeau, lorsqu'il entendit rouler la voiture de sa femme dans la cour sous la marquise du perron. Il passa chez elle et la trouva prête, mais dans le dernier étonnement de le voir.

— « Où allez-vous? lui demanda-t-elle. — Ne vous ai-je pas dit que je vous accompagnais aux Italiens? » La marquise réprima les mouvements extérieurs d'une violente contrariété, mais ses joues prirent une teinte de rose vif, comme si elle eût mis du rouge. — « Eh bien, partons, » dit-elle. Rochegude la suivit sans prendre garde à l'émotion trahie par la voix de sa femme, que dévorait la co-

lère la plus concentrée. « Aux Italiens! dit le mari. — Non, s'écria Béatrix, chez mademoiselle des Touches. J'ai quelques mots à lui dire,» reprit-elle quand la portière fut fermée. La voiture partit. « Mais si vous le vouliez, reprit Béatrix, je vous conduirais d'abord aux Italiens et j'irais chez elle après. — Non, répondit le marquis; si vous n'avez que quelques mots à lui dire, j'attendrai dans la voiture; il est sept heures et demie. »

Si Béatrix avait dit à son mari : « Allez aux Italiens et laissez-moi tranquille! » il aurait paisiblement obéi ; mais, comme toute femme d'esprit, elle eut peur d'éveiller ses soupçons, en se sentant coupable, et se résigna. Quand elle voulut quitter les Italiens pour venir chez moi, son mari l'accompagna. Elle entra rouge de colère et d'impatience. Elle vint à moi et me dit de l'air le plus tranquille du monde à l'oreille : — Ma chère Félicité, je partirai demain soir avec Conti pour l'Italie; priez-le de faire ses préparatifs et d'être avec une voiture et un passe-port ici.

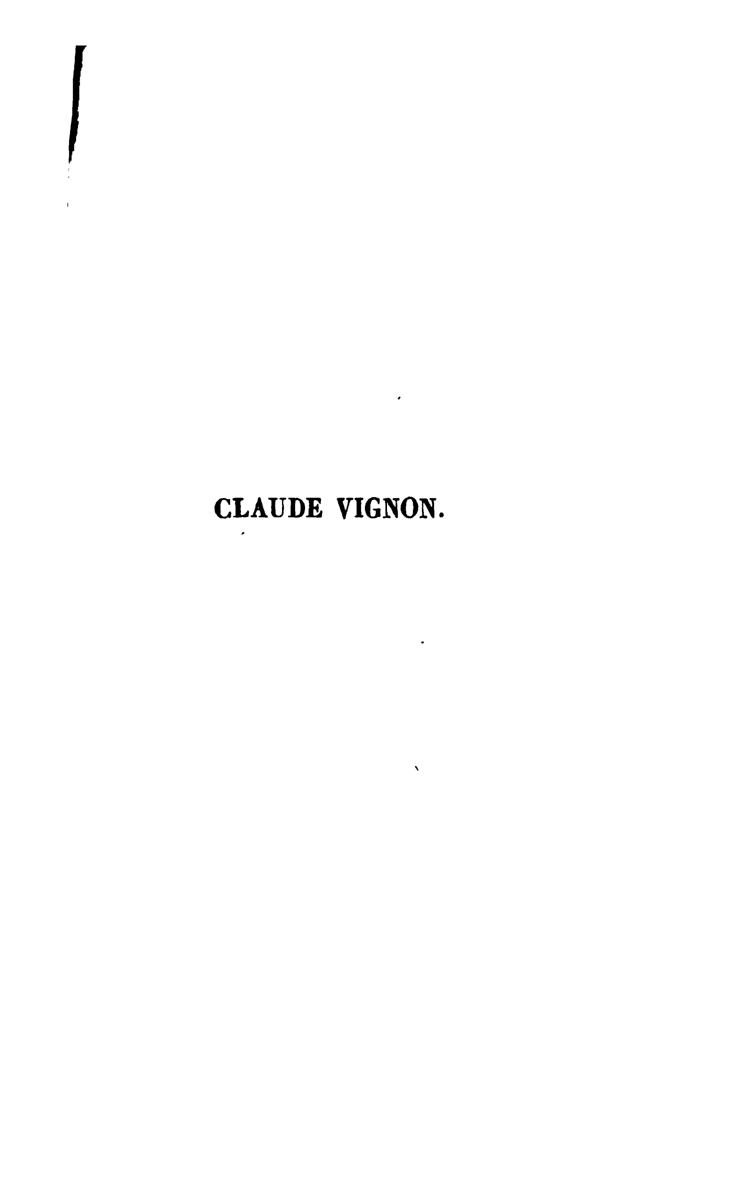
Elle partit avec son mari. Les passions violentes veulent à tout prix leur liberté. Béatrix souffrait depuis un an de sa contrainte; elle se regardait comme unie à Gennaro; rien ne me surprit. A sa place, avec mon caractère, j'en eusse fait autant. Cet éclat, elle le résolut en se voyant contrariée de la manière la plus innocente; elle prévint le mal-

heur par un malheur plus grand. Conti fut d'un bonheur qui me navra, car sa vanité seule était en jeu. « C'est être aimé, cela! » me dit-il au milieu de ses transports. Combien peu de femmes sauraient perdre ainsi toute leur vie, leur fortune, leur considération ! — Oui, elle vous aime, lui dis-je, mais vous ne l'aimez pas ! » Il devint furieux et me fit une scène ; il pérora, me querella, me peignit son amour en disant qu'il n'avait jamais cru qu'il lui serait possible d'aimer autant.

Je fus impassible, et lui prêtai l'argent dont il pouvait avoir besoin pour ce voyage qui le prenait au dépourvu.

Béatrix laissa pour Rochegude une lettre et partit le lendemain soir en Italie. Elle y est restée dix-huit mois ; elle m'a plusieurs fois écrit ; ses lettres étaient ravissantes d'amitié ; la pauvre enfant s'était attachée à moi comme à la seule femme qui la comprenne. Elle m'adore, dit-elle. Le besoin d'argent a fait faire un opéra français à Gennaro, qui n'a pas trouvé en Italie les ressources pécuniaires qu'ont les compositeurs à Paris. Voici la lettre de Béatrix ; vous pourrez maintenant la comprendre, si à votre âge les choses du cœur se comprennent déjà.

Elle lui tendit la lettre. En ce moment Claude Vignon entra.



CLAUDE VIGNON.

XV

Claude Vignon.

Cette apparition inattendue rendit pendant un moment Calyste et Félicité silencieux, elle par surprise, lui par inquiétude vague. Le front immense, haut et large de ce jeune homme chauve à trente ans, semblait obscurci de nuages. Sa bouche ferme et judicieuse exprimait une froide ironie. Claude Vignon est d'ailleurs imposant, malgré les dégradations précoces d'un visage autrefois magnifique et devenu livide. Entre dix-huit et vingt ans, il a

ressemblé presque au divin Raphaël : mais son nez, ce trait de la face humaine qui change le plus, s'est taillé en pointe, mais sa physionomie s'est tassée pour ainsi dire sous une dépression mystérieuse; les contours ont acquis une plénitude d'une mauvaise couleur; les tons de plomb dominent. Les yeux, d'un bleu pâle qui brillait jadis, ont été voilés par la fatigue, ternis par une tristesse morne. La débauche a estompé le dessus des sourcils d'une teinte noirâtre. Les tempes ont perdu de leur fraîcheur; le menton, d'une incomparable distinction, s'est doublé. Sa voix, déjà peu sonore, a faibli sans être ni éteinte ni enrouée, et cependant elle est entre l'enrouement et l'extinction. L'impassibilité de cette belle tête, la fixité de ce regard couvrent une irrésolution, une faiblesse qui trahit un sourire spirituel et moqueur; mais cette faiblesse frappe sur l'action et non sur la pensée, car il y a les traces d'une compréhension encyclopédique sur ce front et dans les habitudes de la personne. C'est un détail qui peut expliquer les bizarreries du caractère. L'homme est d'une haute taille, légèrement voûté déjà, comme tous ceux qui portent un monde d'idées. Jamais ces grands longs corps n'ont été remarquables par une énergie continue, par une activité créatrice. Charlemagne, Narsès, Bélisaire et Constantin sont, en ce genre, des exceptions excessivement remarquées. Certes, Claude Vignon offre

des mystères à deviner. D'abord il est très-enfant, il tombe avec la facilité d'une courtisane dans les excès, et sa pensée demeure inaltérable quoiqu'inhabile à gouverner la vie extérieure. Il se contemple dans l'étendue de son royaume intellectuel et abandonne sa forme avec une insouciance diogénique. Satisfait de tout pénétrer, de tout comprendre, il méprise les matérialités; mais, atteint par le doute dès qu'il s'agit de créer, il voit les obstacles sans être ravi des beautés, et, à force de discuter les moyens, il demeure les bras pendants, sans résultat. C'est le Turc de l'intelligence endormi par la méditation. La critique est son opium, et son harem de livres l'a dégoûté de l'œuvre. Indifférent à toutes choses, il est obligé, par le poids même de sa tête, de tomber dans la débauche pour abdiquer pendant quelques instants le fatal pouvoir de son omnipotente analyse. Il est trop préoccupé par l'envers du génie. Vous pouvez maintenant concevoir que Camille Maupin essayât de le mettre à l'endroit, car il peut être aussi grand politique que grand écrivain; c'est un Machiavel inédit. Comme Étienne Lousteau le feuilletonniste, comme Nathan, le célèbre auteur dramatique, comme Bondel, autre journaliste, il est sorti du sein de la bourgeoisie, à laquelle on doit la plupart des grands hommes.

« Par où donc êtes-vous venu? lui dit mademoiselle des Touches, surprise et rougissant de bonheur.

— Par la porte, dit sèchement Claude Vignon.

— Mais, s'écria-t-elle en haussant les épaules, je sais bien que vous n'êtes pas homme à entrer par une fenêtre.

— L'escalade est une espèce de croix d'honneur pour les femmes aimées.

— Assez, dit Félicité.

— Je vous dérange? dit Claude Vignon.

— Monsieur, dit le naïf Calyste, cette lettre...

— Gardez-la, je ne demande rien, *à nos âges ces choses-là se comprennent,* ajouta-t-il d'un air moqueur.

— Mais, monsieur!... dit Calyste indigné.

— Calmez-vous, jeune homme, je ne demande rien.

— Mon cher Calyste!...

— Cher? dit Vignon.

— Claude plaisante, dit Camille, et il a tort, avec un jeune homme qui ne connaît rien aux railleries parisiennes.

— Je ne savais pas être plaisant, répliqua Vignon d'un air grave.

— Par quel chemin êtes-vous venu? car voilà deux heures que je ne cesse de regarder dans la direction du Croisic.

— Vous ne regardiez pas toujours, répondit Vignon.

— Vous êtes insupportable dans vos railleries.

— Je raille ?

Calyste se leva.

— Vous n'êtes pas assez mal ici pour vous en aller, lui dit Vignon.

— Au contraire, dit le bouillant jeune homme, à qui Camille Maupin tendit sa main qu'il baisa au lieu de la serrer, en y laissant une larme brûlante.

— Je voudrais être ce petit jeune homme, dit le critique en s'asseyant et prenant le bout du kouka. Comme il aimera !

— Trop, car alors il ne sera pas aimé, dit mademoiselle des Touches. Madame de Rochegude arrive ici.

— Bon ! fit Claude ; avec Conti ?

— Seule.

— Il y a de la brouille ?

— Non.

— Jouez-moi une sonate de Beethoven, je ne connais rien de la musique qu'il a écrite pour le piano.

Et il se mit à charger de tabac turc la cheminée du kouka, en examinant Camille beaucoup plus qu'elle ne le croyait. Une pensée horrible l'occupait : il se croyait pris pour dupe par une femme de bonne foi, situation neuve.

LA LETTRE DE BEATRIX.

XVI

La Lettre de Béatrix.

Calyste en s'en allant ne pensait plus à Béatrix de Rochegude ni à sa lettre; il était furieux contre Claude Vignon, il se courrouçait de ce qu'il prenait pour de l'indélicatesse, il plaignait la pauvre Félicité. Comment être aimé de cette sublime femme et ne pas l'adorer à genoux? ne pas la croire sur la foi d'un regard ou d'un sourire? Après avoir été le témoin privilégié des douleurs que causait l'attente à Félicité, l'avoir vue tournant la tête vers le Croi-

sic, il s'était senti l'envie de déchirer ce spectre pâle et froid, ignorant, comme le lui avait dit Félicité, les mystifications de pensée auxquelles excellent les railleurs de la presse périodique. Pour lui, l'amour était une religion humaine.

En l'apercevant dans la cour, sa mère ne put retenir une exclamation de joie, et aussitôt la vieille mademoiselle du Guénic siffla Mariotte.

— Mariotte, voici l'enfant, mets la lubine.

— Je l'ai vu, mademoiselle.

La mère, un peu inquiète de la tristesse qui siégeait sur le front de Calyste, sans se douter qu'elle était causée par le prétendu mauvais traitement de Vignon envers Félicité, se mit à sa tapisserie; la vieille tante prit son tricot; le baron donna son fauteuil à son fils et se promena dans la salle avant d'aller faire un tour au jardin comme pour se dérouiller les jambes. Jamais tableau flamand ou hollandais n'a représenté d'intérieur d'un ton plus brun, meublé de figures plus harmonieusement suaves. Ce beau jeune homme vêtu de velours noir, cette mère encore si belle et les deux vieillards encadrés dans cette salle antique, exprimaient les plus touchantes harmonies domestiques. Fanny aurait bien voulu questionner Calyste, mais il avait tiré de sa poche cette lettre de Béatrix, qui peut-être allait détruire tout le bonheur dont jouissait cette noble famille. En la dépliant, la vive imagination

de Calyste lui montra la marquise vêtue comme la lui avait fantastiquement dépeinte Camille Maupin.

LETTRE DE BÉATRIX A FÉLICITÉ.

Gênes, 1er juillet.

« Je ne vous ai pas écrit depuis notre séjour à Florence, chère amie; mais Venise et Rome ont absorbé mon temps, et vous le savez, le bonheur tient de la place dans la vie. Nous n'en sommes ni l'une ni l'autre à une lettre de plus ou de moins. Je suis un peu fatiguée. J'ai voulu tout voir, et quand on n'a pas l'âme facile à blaser, la répétition des jouissances cause de la lassitude. Notre ami a eu de beaux triomphes à la Scala, à la Fénice, et ces jours derniers à Saint-Charles. Trois opéras italiens en dix-huit mois! vous ne direz pas que l'amour le rend paresseux. Nous avons été partout accueillis à merveille, mais j'eusse préféré le silence et la solitude. N'est-ce pas la seule manière d'être qui convienne à des femmes en opposition directe avec le monde? Je croyais qu'il en serait ainsi. L'amour, ma chère, est un maître plus exigeant que le mariage; mais il est si doux de lui obéir!

Après avoir fait toute ma religion de l'amour, je ne savais pas qu'il faudrait revoir le monde, même

par échappées. Les soins dont il m'a entourée étaient autant de blessures : je n'y étais plus sur un pied d'égalité avec les femmes les plus élevées. Gennaro n'a pas compris ces finesses ; mais il était si heureux que j'aurais eu mauvaise grâce à ne pas immoler de petites vanités à une aussi grande chose que la vie d'un artiste. Nous ne vivons que par l'amour, les hommes vivent par l'amour et par l'action. Autrement ils ne seraient pas hommes. Cependant il existe pour nous autres femmes de grands désavantages dans la position où je me suis mise, et vous les aviez évités. Vous étiez restée grande en face du monde, qui n'avait aucun droit sur vous. Vous aviez votre libre arbitre et je n'ai plus le mien. Je ne parle de ceci que relativement aux choses du cœur et non aux choses sociales dont j'ai fait un entier sacrifice. Vous pouviez être coquette et volontaire, vous pouviez avoir toutes les grâces de la femme qui aime, et vous aviez conservé le privilége des caprices, même dans l'intérêt de votre amour et de l'homme qui vous plaisait. Enfin, aujourd'hui, vous avez encore votre propre aveu ; moi, je n'ai plus la liberté du cœur, que je trouve délicieuse à exercer en amour, quand même l'amour est éternel. Je n'ai pas ce droit de quereller en riant auquel nous tenons tant ; n'est-ce pas la sonde avec laquelle nous interrogeons le cœur. Je n'ai pas une menace à faire, je dois tirer tous mes attraits

d'une obéissance et d'une douceur illimitée, je dois imposer par la grandeur de mon amour : j'aimerais mieux mourir que de quitter Gennaro, car mon pardon est dans la sainteté de ma passion. Entre la dignité sociale et ma petite dignité qui est un secret pour ma conscience et moi, je n'ai pas hésité. Si j'ai quelques mélancolies semblables à ces nuages qui passent sur les cieux les plus purs, et auxquelles nous autres femmes nous aimons à nous livrer, je les tais : elles ressembleraient à des regrets. Mon Dieu, j'ai si bien aperçu l'étendue de mes obligations, que je me suis armée d'une indulgence entière ; mais jusqu'à présent Gennaro n'a pas effarouché la plus susceptible jalousie.

Enfin, je n'aperçois point par où ce cher beau génie pourrait faillir. Je ressemble un peu, chère ange, à ces dévots qui discutent avec leur Dieu : n'est-ce pas à vous que je dois mon bonheur ? Aussi, ne pouvez-vous pas douter que je ne pense souvent à vous. J'ai vu l'Italie, enfin ! comme vous l'avez vue, comme on doit la voir, éclairée dans notre âme par l'amour comme elle l'est par son beau soleil et par ses chefs-d'œuvre. Je plains ceux qui sont incessamment remués par les adorations qu'elle réclame à chaque pas, de ne pas avoir une main à serrer, un cœur où jeter l'exhubérance des émotions qui s'y calment en s'y agrandissant. Ces dix-huit mois sont pour moi toute ma vie, et mon souvenir

y fera de riches moissons. N'avez-vous pas fait comme moi le projet de demeurer à Chiavari, d'acheter un palais à Venise, une maisonnette à Sorrente, à Florence une villa? Toutes les femmes aimantes ne craignent-elles pas le monde? Mais moi, jetée pour toujours en dehors de lui, de devais-je pas souhaiter de m'ensevelir dans un beau paysage, dans un monceau de fleurs, en face d'une jolie mer ou d'une vallée qui vaille la mer, comme celle qu'on voit de Fiesole? Mais, hélas! nous sommes de pauvres artistes : l'argent ramène à Paris les deux bohémiens.

Mon cher Gennaro ne veut pas que je m'aperçoive d'avoir quitté mon luxe et vient faire répéter à Paris une œuvre nouvelle, un grand opéra. Vous comprenez aussi bien que moi, mon bel ange, que je ne saurais mettre le pied dans Paris. Au prix de mon amour, je ne voudrais pas rencontrer un de ces regards de femme ou d'homme qui me feraient concevoir l'assassinat. Oui, je hacherais en morceaux celle ou celui qui m'honorerait de sa pitié, me couvrirait de sa bonne grâce, comme cette adorable Châteauneuf qui, sous Henri III, je crois, a poussé son cheval et foulé aux pieds le prévôt de Paris pour un crime de ce genre. Aussi vous écrivé-je pour vous dire que je ne tarderai pas à venir vous trouver aux Touches, y attendre, dans cette chartreuse, notre Gennaro. Vous voyez comme je suis hardie

avec ma bienfaitrice et ma sœur? Mais c'est que la grandeur des obligations ne me mènera pas, comme certains cœurs, à l'ingratitude. Vous m'avez tant parlé des difficultés de la route que je vais essayer d'arriver au Croisic. Cette idée m'est venue en apprenant ici qu'il y avait un petit navire danois déjà chargé de marbre qui va y prendre du sel en retournant dans la Baltique. J'évite par cette voie la fatigue et les dépenses du voyage par la poste. Je sais que vous n'êtes pas seule et j'en suis bien heureuse: j'avais des remords à travers mes félicités. Vous êtes la seule personne auprès de laquelle je pouvais être seule et sans Conti, et ne sera-ce pour vous aussi un plaisir que d'avoir auprès de vous une femme qui comprendra votre bonheur sans être jalouse? Allons, à bientôt: le vent est favorable, et je pars en vous envoyant un baiser. »

UNE PREMIÈRE CONFIDENCE.

XVII

Une première Confidence.

— Hé bien, elle aime aussi, celle-là ! se dit Calyste en repliant d'un air triste la lettre de Béatrix qu'il venait de lire.

Cette tristesse jaillit sur le cœur de la mère comme si quelque lueur lui eût éclairé un abîme. Le baron venait de sortir. Fanny alla pousser le verrou de la tourelle et revint se poser au dossier du fauteuil où était son enfant, comme est la sœur de Didon dans le tableau de Guérin ; elle lui baisa le front en lui

disant : — Qu'as-tu, mon Calyste, qui t'attriste? Tu m'as promis de m'expliquer tes assiduités aux Touches; je dois, dis-tu, en bénir la maîtresse?

— Oui, certes, dit-il; elle m'a démontré, ma mère chérie, l'insuffisance de mon éducation à une époque où les nobles doivent conquérir une valeur personnelle pour rendre la vie à leur nom. J'étais aussi loin de mon siècle que Guérande est loin de Paris. Elle a été un peu la mère de mon intelligence.

— Ce n'est pas pour cela que je la bénirai, dit la baronne, qui avait les yeux pleins de larmes.

— Maman! s'écria Calyste, sur le front de qui tombèrent ces larmes chaudes, deux perles de maternité endolorie, maman, ne pleurez pas, car tout à l'heure je voulais, pour lui rendre service, parcourir le pays depuis la berge aux douaniers jusqu'au bourg de Batz, et elle m'a dit : « Dans quelle inquiétude serait votre mère! »

— Elle a dit cela? Je puis pardonner bien des choses, dit Fanny.

— Félicité ne veut que mon bien, reprit Calyste; elle retient souvent de ces paroles vives et douteuses qu'ont les artistes, pour ne pas ébranler en moi une foi qu'elle ne sait pas être inébranlable. Elle m'a raconté la vie à Paris de quelques jeunes gens de la haute noblesse, venant de leur province comme je puis en sortir, quittant une famille sans fortune,

et y conquérant par la puissance de leur volonté, de leur intelligence une grande fortune. Je puis faire ce qu'a fait le baron de Rastignac, au ministère aujourd'hui. Elle me donne des leçons de piano, elle m'apprend l'italien; elle m'initie à mille secrets sociaux dont personne ne se doute à Guérande. Elle n'a pu me donner les trésors de l'amour, elle me donne ceux de sa vaste intelligence, de son esprit, de son génie. Elle ne veut pas être un plaisir, mais une lumière; elle ne heurte pas une religion, elle a foi dans la noblesse, elle aime la Bretagne, elle...

— Elle a changé notre Calyste, dit la vieille aveugle en l'interrompant, car je ne comprends rien à ces paroles. Tu as une maison solide, mon beau neveu, de vieux parents qui t'adorent, de bons vieux domestiques; tu peux épouser une bonne petite Bretonne, une fille religieuse et accomplie, qui te rendra bien heureux, et tu peux réserver tes ambitions pour ton fils aîné, qui sera trois fois plus riche que tu ne l'es si tu sais vivre tranquille, économiquement, à l'ombre, dans la paix du Seigneur, pour dégager les terres de notre maison. C'est simple comme un cœur breton. Tu ne seras pas si promptement, mais plus solidement un riche gentilhomme.

— Ta tante a raison, mon ange; elle s'est occupée de ton bonheur avec autant de sollicitude que

moi. Si je ne réussis pas à te marier avec miss Margaret, la fille de ton oncle lord Fitz-William, il est à peu près sûr que mademoiselle de Pen-Hoël donnera son héritage à celle de ses nièces que tu choisiras.

— D'ailleurs, on trouvera quelques écus ici, dit la vieille tante à voix basse et d'un air mystérieux.

— Me marier à mon âge! dit-il en jetant à sa mère un de ces regards qui font mollir la raison des mères, et qui semblent dire : « Serais-je donc sans belles et folles amours? Ne pourrais-je trembler, palpiter, craindre, sous d'implacables regards et les amollir? Faut-il ne pas connaître la beauté libre, la fantaisie de l'âme, les nuages qui courent sous l'azur du bonheur et que le souffle du plaisir dissipe? N'irais-je pas dans les petits chemins détournés, humides de rosée? Ne prendrais-je pas, comme le duc de Lorraine, un charbon ardent dans la paume de ma main? N'escaladerais-je pas d'échelle de soie? ne me suspendrais-je pas à un vieux treillis pourri sans le faire plier? ne me cacherais-je pas dans une armoire? Ne connaîtrais-je du cœur de la femme que la soumission conjugale, de l'amour que sa flamme de lampe égale? Vivrais-je sans éprouver ces rages de cœur qui grandissent la puissance de l'homme? Serais-je un moine conjugal? Non! j'ai mordu la pomme parisienne de la civilisation. Ne voyez-vous

pas que je serai consumé sans avoir adoré la divinité que je vois partout, dans les feuillages verts, dans toutes les femmes belles, nobles, élégantes, et que de ces femmes il n'en est qu'une à Guérande, et c'est vous! Ces beaux oiseaux bleus de mes rêves, ils viennent de Paris; c'est la royale duchesse que j'ai vue dans les landes, les bruyères et les genets, et dont l'aspect me mettait tout le sang au cœur! »

La baronne vit toutes ces pensées plus claires, plus belles, plus vives que l'art ne les fait à celui qui les lit; elle les embrassa rapides, toutes jetées par ce regard comme les flèches d'un carquois qui se renverse. Sans avoir jamais lu Beaumarchais, elle pensa, avec toutes les femmes, que ce serait un crime de marier Chérubin.

— Oh! mon cher enfant! dit-elle en le prenant dans ses bras, le serrant et baisant ses beaux cheveux qui étaient encore à elle, marie-toi quand tu voudras, mais sois heureux! Mon rôle n'est pas de te tourmenter.

Mariotte vint mettre le couvert. Gasselin était sorti pour promener le cheval de Calyste, qui depuis deux mois ne le montait plus.

Ces trois femmes, la mère, la tante et Mariotte, s'entendaient, avec cette ruse naturelle aux femmes, pour fêter Calyste quand il dînait au logis. La pauvreté bretonne, armée des souvenirs et des habi-

tudes de l'enfance, essayait de lutter avec la civilisation parisienne, si fidèlement représentée à deux pas de Guérande, aux Touches. Mariotte essayait de le dégoûter des préparations savantes de la cuisine de Camille Maupin, comme sa mère et sa tante rivalisaient de soins auprès de lui pour l'enserrer dans les rêts de leur ineffable tendresse, et rendre toute comparaison impossible.

— Ah ! vous avez une lubine, monsieur Calyste, et des bécassines et des crêpes qui ne peuvent se faire qu'ici, dit Mariotte d'un air sournois et triomphant en se mirant dans la nappe blanche, une vraie tombée de neige.

Après le dîner, quand sa vieille tante se fut remise à tricoter, quand le curé de Guérande et le chevalier de Halga revinrent alléchés par leur partie de *mouche*, Calyste sortit pour retourner aux Touches, prétextant la lettre de Béatrix à rendre.

UN MOMENT DE BONHEUR.

XVIII

Un moment de Bonheur.

Claude Vignon et mademoiselle des Touches étaient encore à table. Le grand critique avait une pente à la gourmandise, et ce vice était caressé par Félicité, qui savait combien une femme se rend indispensable par ces complaisances. La salle à manger, complétée depuis un mois par des additions importantes, annonçait avec quelle souplesse et quelle promptitude une femme épouse le caractère, embrasse l'état, les passions et les goûts de l'homme

qu'elle aime. La table offrait le riche et brillant aspect que le luxe moderne a imprimé au service, aidé par les perfectionnements de l'industrie. La pauvre et noble famille de la maison du Guénic ignorait à quel adversaire elle avait affaire et quelle fortune était nécessaire pour jouter avec l'argenterie réformée à Paris et apportée par mademoiselle des Touches, avec ses porcelaines jugées encore bonnes pour la campagne, avec son beau linge, son vermeil, les colifichets de sa table, et la science de son cuisinier. Calyste refusa de prendre des liqueurs contenues dans un de ces magnifiques cabarets en bois précieux.

— Voici votre lettre, dit-il avec une innocente ostentation en regardant Claude, qui dégustait un verre de liqueur des îles.

— Eh bien, qu'en dites-vous? lui demanda mademoiselle des Touches en jetant la lettre à travers la table à Vignon, qui se mit à la lire en prenant et déposant tour à tour son petit verre.

— Mais, que les femmes de Paris sont bienheureuses : elles ont toutes des hommes de génie à adorer et qui les aiment.

— Hé bien! vous êtes encore de votre village, dit en riant Félicité. Comment, vous n'avez pas vu qu'elle l'aime déjà moins, et que...

— C'est évident! dit Claude Vignon, qui n'avait encore parcouru que le premier feuillet. Observe-t-on

quoi que ce soit de sa situation quand on aime véritablement? est-on aussi subtil? calcule-t-on? distingue-t-on? La chère Béatrix est attachée par la fierté à la fierté de Conti; elle y restera longtemps.

— Pauvre femme!

Calyste avait les yeux fixés sur la table; il n'y voyait plus rien. La belle femme dans le costume fantastique dessiné le matin par Félicité lui était apparue brillante de lumière; elle lui souriait, elle agitait son éventail, et l'autre main, sortant d'un sabot de dentelle et de velours nacarat, tombait blanche et pure sur les plis bouffants de sa robe splendide.

— Ce serait bien votre affaire, dit Claude Vignon en souriant d'un air sardonique à Calyste.

Calyste fut blessé du mot *affaire*.

— Ne donnez pas à ce cher enfant l'idée d'une intrigue pareille; vous ne savez pas combien ces plaisanteries sont dangereuses. Je connais Béatrix, elle a trop de grandiose dans le caractère pour changer, et d'ailleurs Conti serait là.

— Ah! dit railleusement Claude Vignon, un petit mouvement de jalousie.

— Le croiriez-vous? dit fièrement Camille.

— Vous êtes plus perspicace que ne le serait une mère.

— Mais cela est-il possible? dit Camille en montrant Calyste.

— Cependant, reprit Vignon, ils seraient bien assortis. Elle a dix ans de plus que lui, et c'est lui qui semble être la jeune fille.

— Une jeune fille, monsieur, qui a déjà vu le feu deux fois dans la Vendée; et s'il s'était seulement trouvé vingt mille jeunes filles semblables !...

— Je faisais votre éloge, dit Vignon, ce qui est bien plus facile que de vous faire la barbe !

— J'ai une épée qui la fait à ceux qui l'ont trop longue, répondit Calyste.

— Et moi je fais très-bien l'épigramme, dit en souriant Vignon; nous sommes Français, l'affaire peut s'arranger... »

Mademoiselle des Touches jeta sur Calyste un regard suppliant qui le calma soudain.

—Pourquoi, dit Félicité pour briser ce débat, les jeunes gens comme mon Calyste commencent-ils par aimer des femmes d'un certain âge?

— Je ne sais pas de sentiment qui soit plus naïf ni plus généreux, répondit Vignon; il est la conséquence des adorables qualités de la jeunesse. D'ailleurs, vous êtes jeune et belle et le serez encore vingt ans : on peut s'expliquer devant vous, ajouta-t-il en jetant un regard fin à mademoiselle des Touches. D'abord les semi-douairières auxquelles s'adressent les jeunes gens aiment mieux que n'aiment les jeunes femmes. Un jeune homme ressemble trop à une femme pour qu'une jeune lui

plaise. Une telle passion frise trop la fable de Narcisse. Puis la raison qui fait que le cœur des jeunes femmes ne peut être compris que par des hommes très-habiles sous l'apparence de la passion, est la même, à part les différences des esprits, qui rend une femme d'un certain âge plus apparente à plaire à un enfant. Le jeune homme sent admirablement qu'il peut se faire aimer, et les vanités de la femme sont admirablement flattées de sa conquête. Enfin l'automne de la femme a d'admirables attraits. N'est-ce donc rien que ces regards à la fois hardis et réservés, languissants à propos, trempés des dernières lueurs de l'amour? cette savante élégance de paroles? ce front plein de sentiments abondants, où la lumière se plaît? cette chevelure si bien ménagée, si soignée, où d'étroites raies de chair blanche sont admirablement dessinées? Les brunes elles-mêmes prennent alors les teintes blondes, les couleurs d'ambre de la maturité. Puis elles révèlent dans leurs sourires et déploient dans leurs paroles la science du monde; elles savent causer; elles vous livrent le monde entier pour vous faire sourire; elles ont des dignités, des fiertés sublimes; elles ont des cris de désespoir à fendre l'âme, des adieux à l'amour qu'elles savent inutiles et qui ravivent les passions; elles se font jeunes; elles ont des dévouements absolus; elles vous écoutent, elles vous aiment enfin; elles sont comme ces avocats

qui plaident tout dans leurs causes sans ennuyer le tribunal; on ne connaît l'amour que par elles, et je ne crois pas qu'on puisse jamais les oublier, pas plus qu'on n'oublie ce qui est grand, sublime. Une jeune femme a mille distractions, et ces femmes-là n'en ont aucune; elles n'ont plus ni amour-propre, ni vanité, ni petitesse. Enfin, leur amour, c'est la Loire à son embouchure : il est immense, il est grossi de toutes les déceptions, de tous les affluents de la vie, et voilà pourquoi... ma fille est muette, dit-il en voyant l'attitude extatique, heureuse de mademoiselle des Touches, qui serrait avec force la main de Calyste pour le remercier d'avoir été l'occasion d'un pareil moment, d'un éloge si pompeux, d'une déclaration qui paraissait sincère.

Pendant le reste de la soirée, Claude Vignon et Félicité furent étincelants d'esprit, racontèrent des anecdotes et peignirent le monde parisien à Calyste, qui s'éprit de Claude, car c'est surtout sur les gens de cœur que l'esprit exerce ses séductions.

A la fin de la soirée, Claude dit : Je ne serais pas étonné de voir débarquer demain la marquise de Rochegude et Conti, qui sans doute l'accompagne. Quand j'ai quitté le Croisic, les marins avaient reconnu un petit bâtiment danois, suédois ou norwégien.

Ce soir madame du Guénic attendit encore jusqu'à une heure du matin son fils, sans pouvoir comprendre ce qu'il faisait aux Touches, puisque Félicité ne l'aimait pas.

— Mais il les gêne, se disait cette adorable mère.

— Qu'avez-vous donc tant dit? lui demanda-t-elle.

— Oh! ma mère, je n'ai jamais passé de soirée plus délicieuse! Le génie est une bien grande, bien sublime chose!... Oh! que je voudrais avoir du génie! Avec du génie on doit pouvoir choisir parmi les femmes celle qu'on aime! elle est à vous.

— Mais tu es beau, mon Calyste.

— La beauté n'est bien placée que chez vous. Et puis Claude Vignon est beau; les hommes de génie ont des fronts lumineux, des yeux d'où jaillissent des éclairs... Et moi, malheureux, je ne sais rien qu'aimer.

— On dit que cela suffit, mon ange, dit-elle en le baisant au front.

— Bien vrai?

— On me l'a dit; je ne l'ai jamais éprouvé.

Ce fut au tour de Calyste à baiser saintement la main de sa mère.

— Je t'aimerai pour tous ceux qui t'auraient adorée.

— Cher enfant! c'est un peu ton devoir; tu as

hérité de tous mes sentiments. Ne sois donc pas imprudent : tâche de n'aimer que de nobles femmes s'il faut que tu aimes.

Quel est le jeune homme, plein d'amour débordant et de vie contenue, qui n'aurait eu l'idée victorieuse d'aller au Croisic voir débarquer madame de Rochegude, afin de pouvoir l'examiner incognito? Calyste surprit étrangement sa mère et son père, qui ne savaient rien de l'arrivée de la belle marquise, en partant dès le matin sans vouloir déjeuner. Dieu sait avec quelle agilité le Breton levait le pied! Il semblait qu'une force inconnue l'aidât, il se sentait léger, il se coula le long des murs des Touches pour n'être pas vu. Cet adorable enfant avait honte de son ardeur et peut-être une crainte horrible d'être plaisanté. Félicité, Claude Vignon étaient si perspicaces! Dans ces cas-là d'ailleurs, les jeunes gens croient que leurs fronts sont diaphanes. Il suivit les détours du chemin à travers le dédale des marais salants, gagna les sables et les franchit comme d'un bond malgré l'ardeur du soleil qui y petillait. Il arriva au pied de la berge consolidée par un empierrement, au sommet de laquelle est une maison où les voyageurs trouvent un abri contre les orages, les vents de mer, la pluie et les ouragans.

De là se découvrent la pleine mer et la ville du Croisic. De là Calyste vit bientôt arriver deux bar-

ques pleines d'effets, de paquets, de coffres, sacs de nuit et caisses dont la forme et les dispositions annonçaient à un naturel du pays les choses extraordinaires qui ne pouvaient appartenir qu'à des voyageurs de distinction. Dans l'une des barques était une jeune femme, en chapeau de paille à voile vert, accompagnée d'un homme. Leur barque aborda la première. Calyste de tressaillir; mais à leur aspect il reconnut un domestique et une femme de chambre et n'osa les questionner. — Venez-vous au Croisic, monsieur Calyste? demandèrent les marins qui le connaissaient et auxquels il répondit par un signe de tête négatif, assez honteux d'avoir été nommé.

Calyste fut charmé à la vue d'une caisse couverte en toile goudronnée sur laquelle il lisait : *Madame la marquise de Rochegude*. Ce nom brillait à ses yeux comme un talisman, il y sentait je ne sais quoi de fatal; il savait, sans en pouvoir douter, qu'il aimerait cette femme; et les plus petites choses qui la concernaient l'occupaient déjà, l'intéressaient et piquaient sa curiosité. Pourquoi? Béatrix avait hérité de l'amour que dédaignait Camille. Calyste regarda faire le débarquement, tout en jetant de temps en temps les yeux sur le Croisic, espérant voir une barque sortir du port, venir à ce promontoire où mugissait la mer, et lui montrer cette Béatrix déjà devenue dans sa pensée ce qu'était Béa-

trice pour Dante, une éternelle statue de marbr aux mains de laquelle il suspendrait ses fleurs e ses couronnes. Il demeurait les bras croisés, perdı dans les méditations de l'attente. Un fait digne d remarque et qui cependant n'a point été remarqué c'estcomme nous soumettons souvent nos senti-ments à une volonté, combien nous prenons une sorte d'engagement avec nous-mêmes, et comme nous nous créons notre sort; le hasard n'y a certes pas autant de part que nous le croyons.

— Je ne vois point les chevaux, dit la femme de chambre assise sur une malle.

— Et moi je ne vois pas de chemin frayé, dit le domestique.

— Il est cependant venu des chevaux ici, dit la femme de chambre en montrant les preuves de leur séjour. Monsieur, dit-elle en s'adressant à Calyste, est-ce bien là la route qui mène à Guérande?

— Oui, répondit-il. Qui donc attendez-vous?

— On nous a dit qu'on viendrait nous chercher des Touches. Si l'on tardait, je ne sais pas comment madame la marquise s'habillerait, dit-elle au domestique. Vous devriez aller chez mademoiselle des Touches. Quel pays de sauvages!

Calyste eut un vague soupçon de la fausseté de sa position.

— Votre maîtresse va donc aux Touches? demanda-t-il.

— Mademoiselle est venue ce matin à sept heures la chercher, répondit-elle. Ah ! voici des chevaux...

Calyste se précipita vers Guérande avec la vitesse et la légèreté d'un chamois, en faisant un crochet de lièvre pour ne pas être reconnu par les gens des Touches ; mais il en rencontra deux dans le chemin étroit des marais par où il passa.

— Entrerai-je, n'entrerai-je pas? pensait-il en voyant poindre les pins des Touches.

Il eut peur, il rentra penaud et contrit à Guérande et se promena sur le mail, où il continua sa délibération.

— Elle ne se doute point de mon agitation ! se disait-il.

Calyste aperçut de loin sur le mail le chevalier du Halga qui se promenait avec mademoiselle de Pen-Hoël ; il entendit prononcer son nom ; il se cacha. Le chevalier et la vieille fille, se croyant seuls sur le mail, y parlaient à haute voix.

— Si vous voulez arracher Calyste aux séductions des Touches, disait le chevalier, faites venir Charlotte de Kergarouët, et gardez-la trois ou quatre mois. Si elle n'a pas été coquette avec Calyste, c'est qu'elle ne reste jamais assez longtemps ici. Mais en se voyant tous les jours, ces deux enfants finiront par se prendre de belle passion et vous les marierez l'hiver prochain. Si vous dites deux mots de vos intentions à Charlotte, elle en aura bientôt dit qua-

tre à Calyste, et une jeune fille de seize ans aura certes raison d'une femme de quarante et quelques années.

Les deux vieilles gens se retournèrent pour revenir sur leurs pas et Calyste n'entendit plus rien ; mais il avait compris l'intention de mademoiselle de Pen-Hoël, et dans la situation d'âme où il était, rien ne devait être plus fatal. Est-ce au milieu des espérances d'un amour préconçu qu'un jeune homme accepte pour femme une jeune fille imposée ? Calyste, à qui Charlotte de Kergarouët était indifférente, se sentit disposé à la rebuter. Il était inaccessible aux considérations de fortune, il avait depuis son enfance accoutumé sa vie à la médiocrité de la maison paternelle, et d'ailleurs il ignorait les secrètes richesses de mademoiselle de Pen-Hoël, en lui voyant mener une vie aussi pauvre que celle des du Guénic. Enfin, un jeune homme élevé comme l'était Calyste, ne devait faire cas que des sentiments, et sa pensée tout entière appartenait à la marquise. Devant le portrait que lui avait dessiné Camille, qu'était la petite Charlotte, la compagne de son enfance qu'il traitait comme une sœur ? Il ne revint au logis que vers cinq heures. Quand il entra dans la salle, sa mère lui tendit avec un sourire triste une lettre de mademoiselle des Touches.

« Mon cher Calyste, la belle marquise de Roche-

gude est venue, nous comptons sur vous pour fêter son arrivée. Claude, toujours railleur, prétend que vous serez *Bice*, et qu'elle sera *Dante*. Il y va de l'honneur de la Bretagne et des du Guénic de bien recevoir une Casteran. A bientôt donc.

« Votre amie,

« CAMILLE MAUPIN.

« Venez sans cérémonie, comme vous serez, autrement nous serions ridicules. »

Calyste montra la lettre à sa mère et partit.

— Que sont les Casteran? demanda-t-elle au baron.

— Une vieille famille de Normandie, alliée à Guillaume le Conquérant, répondit-il. Ils ont dans leur écusson une pièce des armes de Guillaume.

— Et les Rochegude?

— Je ne connais pas ce nom, il faudrait voir leur blason, dit-il.

La baronne fut un peu moins inquiète en apprenant que la marquise Béatrix de Rochegude appartenait à une vieille maison; mais elle éprouva toujours une sorte d'effroi de savoir son fils exposé à de nouvelles séductions.

Calyste éprouvait en marchant des mouvements nerveux à la fois violents et doux; il avait la gorge serrée, le cœur gonflé, le cerveau troublé; la fièvre le dévorait; il voulait ralentir sa marche, une force

supérieure la précipitait toujours. Cette impétuosité des sens excitée par un vague espoir, tous les jeunes gens l'ont connue : un feu subtil flambe intérieurement et fait rayonner autour d'eux comme ces nimbes peints autour des divins personnages dans les tableaux religieux, et à travers lesquels ils voient la nature embrasée et la femme radieuse. Ne sont-ils pas alors, comme les saints, pleins de foi, d'espérance, d'ardeur, de pureté, de candeur?

Le jeune Breton trouva la compagnie dans le petit salon de l'appartement de mademoiselle des Touches; il était alors environ six heures; le soleil en tombant répandait par la fenêtre ses teintes rouges brisées dans les arbres; l'air était calme; il y avait dans le salon cette pénombre que les femmes aiment tant.

— Voici le député de la Bretagne, dit en souriant Camille Maupin à son amie en lui montrant Calyste quand il souleva la portière en tapisserie, il est exact comme un roi.

— Vous avez reconnu son pas? dit Claude Vignon à mademoiselle des Touches.

Calyste s'inclina devant la marquise, qui le salua par un geste de tête; il ne l'avait pas regardée; il prit la main que lui tendait Claude Vignon.

— Voici le grand homme dont nous vous avons tant parlé, Gennaro Conti, lui dit Camille sans répondre à Vignon, en montrant à Calyste un homme

de moyenne taille, mince et fluet, aux cheveux châtains, aux yeux presque rouges, au teint blanc et marqué de taches de rousseur, ayant tout à fait la tête si connue de lord Byron que la peinture en serait superflue, mais mieux portée peut-être. Conti était assez fier de cette ressemblance.

— Je suis enchanté, pour un jour que je passe aux Touches, de rencontrer monsieur, dit Gennaro.

— C'était à moi de dire cela de vous, répondit Calyste avec assez d'aisance.

— Il est beau comme un ange, dit la marquise à Félicité.

Placé entre le divan et les deux hommes, Calyste entendit confusément cette parole, quoique dite en murmurant et à l'oreille. Il s'assit dans un fauteuil et jeta sur la marquise quelques regards à la dérobée. Dans la douce lueur du couchant, il aperçut alors, jetée sur le divan comme si quelque statuaire l'y eût posée, une forme blanche et serpentine qui lui causa des éblouissements. Sans le savoir, Félicité, par sa description, avait bien servi son amie.

Béatrix était bien supérieure au portrait peu flatté fait la veille par Camille. N'était-ce pas un peu pour le convive que Béatrix avait mis dans sa royale chevelure des touffes de bluets qui faisaient valoir le ton pâle de ses boucles crêpées, arrangées pour accompagner sa figure en badinant le long des

joues? Le tour de ses yeux, cernés par la fatigue était semblable à la nacre la plus pure, la plus chatoyante; et son teint avait l'éclat de ses yeux. Sous la blancheur de sa peau, aussi fine que la pellicule satinée d'un œuf, la vie étincelait dans un sang bleuâtre. La délicatesse des traits était inouïe. Le front paraissait être diaphane. Cette tête suave et douce, admirablement posée sur un long col d'un dessein merveilleux, se prêtait aux expressions les plus diverses. La taille, à prendre entre les mains, avait un laisser aller ravissant. La robe de mousseline blanche semée de fleurs bleues, les grandes manches, le corsage à pointe et sans ceinture, les souliers à cothurnes croisés sur un bas de fil d'Écosse accusaient une admirable scïence de toilette. Deux boucles d'oreilles en filigrane d'argent, miracle d'orfévrerie génoise qui allait sans doute être à la mode, étaient parfaitement en harmonie avec le flou délicieux de cette blonde chevelure étoilée de bluets.

En un seul coup d'œil, l'avide regard de Calyste appréhenda ces beautés et les grava dans son âme. La blonde Béatrix et la bonne Félicité eussent rappelé ces constrastes de Keepsake si fort cherchés par les graveurs et les dessinateurs anglais. C'était la force et la faiblesse dans tous leurs développements, une parfaite antithèse. Ces deux femmes ne pouvaient jamais être rivales, elles avaient chacune

leur empire. C'était une délicate pervenche ou un lis auprès d'un somptueux et brillant pavot rouge, une turquoise près d'un rubis. En un moment Calyste fut saisi d'un amour qui couronna l'œuvre secrète de ses espérances, de ses craintes, de ses incertitudes. Mademoiselle des Touches avait charmé les sens, Béatrix enflammait le cœur et la pensée. Le jeune Breton jeta sur Conti le regard envieux, haineux, sombre et craintif de la rivalité qu'il n'avait jamais eu pour Claude Vignon. Calyste employa toute son énergie à se contenir. Ce furieux ouragan s'apaisait dès que les yeux de Béatrix s'abaissaient sur lui et que sa douce parole se faisait entendre. Déjà la pauvre enfant la redoutait à l'égal de Dieu.

— Calyste, donnez le bras à la marquise, dit mademoiselle des Touches en prenant Conti à sa droite, Vignon à sa gauche, et se rangeant pour laisser passer le jeune couple.

Descendre ainsi le vieil escalier des Touches était pour Calyste comme une première bataille : le cœur lui faillit, il ne trouvait rien à dire, une petite sueur emperlait son front et lui mouillait le dos, son bras tremblait et tremblait si fort qu'à la dernière marche la marquise lui dit : Qu'avez-vous?

— Mais, répondit-il d'une voix étranglée, je n'ai jamais vu de ma vie une femme aussi belle que

vous, excepté ma mère, et je ne suis pas maître de mes émotions.

— Mais vous avez ici Camille Maupin.

— Ah! quelle différence! dit naïvement Calyste.

— Bien, Calyste, lui souffla Félicité dans l'oreille, quand je vous le disais que vous m'oublieriez comme si je n'avais pas existé. Mettez-vous là, près d'elle, à sa droite, et Vignon à sa gauche. Quant à toi, Gennaro, je te garde, ajouta-t-elle en riant, nous surveillerons ses coquetteries.

L'accent particulier que mit Camille à ce mot frappa Claude, qui lui jeta ce regard sournois et quasi distrait par lequel se trahit en lui l'observation. Il ne cessa d'examiner mademoiselle des Touches pendant tout le dîner.

— Des coquetteries, répondit la marquise en se dégantant et montrant ses magnifiques mains, il y a de quoi. J'ai d'un côté, dit-elle en montrant Claude, un poëte et de l'autre la poésie.

Gennaro Conti jeta sur Calyste un regard plein de flatteries. Aux lumières, Béatrix parut encore plus belle : les blanches clartés des bougies produisaient des luisants satinés sur son front, allumaient des paillettes dans ses yeux de gazelle et passaient à travers ses boucles soyeuses en les brillantant et y faisant resplendir quelques fils d'or. Elle rejeta son écharpe de gaze en arrière par un geste gracieux. Calyste eut mille peines à paraître manger, il éprou-

vait des mouvements nerveux qui lui ôtaient la faim. Comme chez tous les jeunes gens, la nature était en proie aux convulsions qui précèdent le premier amour et le gravent si profondément dans l'âme.

A cet âge, l'ardeur du cœur contenue par l'ardeur morale, amène un combat intérieur qui explique la longue hésitation respectueuse, les profondes méditations de tendresse, l'absence de tout calcul, attraits particuliers aux jeunes gens dont le cœur et la vie sont purs. En étudiant, quoiqu'à la dérobée, afin de ne pas éveiller les soupçons du jaloux Gennaro, les détails qui rendaient la marquise de Rochegude si noblement belle, Calyste fut bientôt opprimé par la majesté de la femme aimée, il se sentit rapetissé par la hauteur de certains regards, par l'attitude imposante de ce visage où débordaient les sentiments aristocratiques, par une certaine fierté que les femmes expriment par un léger mouvement, par des airs de tête, par d'admirables lenteurs de geste, et qui sont des effets moins plastiques, moins étudiés qu'on ne le pense. Ces mignons détails de leur changeante physionomie correspondent aux délicatesses, aux mille agitations de leurs âmes, il y a du sentiment dans toutes ces expressions. La fausse situation où se trouvait Béatrix lui commandait de veiller sur elle-même, de se rendre imposante sans être ridicule, et les femmes du grand

monde savent toutes atteindre à ce but, l'écueil des femmes vulgaires.

Aux regards de Félicité, Béatrix devina l'adoration intérieure qu'elle inspirait à son voisin, et qu'il était indigne d'elle d'encourager ; elle jeta donc sur Calyste en temps opportun un ou deux regards répressifs qui tombèrent sur lui comme des avalanches de neige. L'infortuné se plaignait à mademoiselle des Touches par un regard où les larmes gardées sur le cœur avec une énergie surhumaine se devinaient. Félicité lui demanda d'une voix amicale pourquoi il ne mangeait rien. Calyste se bourra par ordre et eut l'air de prendre part à la conversation. Être importun au lieu de plaire, cette idée insoutenable lui martelait la cervelle. Il devint d'autant plus honteux qu'il aperçut derrière la chaise de la marquise le domestique qu'il avait vu le matin sur la jetée. Contrit ou heureux, madame de Rochegude ne fit aucune attention à son voisin.

Mademoiselle des Touches l'ayant mise sur son voyage d'Italie, elle trouva moyen de raconter spirituellement la passion à brûle-pourpoint dont l'avait honoré un diplomate russe à Florence, en se moquant des petits jeunes gens qui se jetaient autour des femmes comme des sauterelles vers la verdure. Elle fit rire Claude Vignon, Gennaro, Félicité elle-même, quoique ces traits moqueurs atteignissent au cœur de Calyste, qui, au travers du bour-

donnement qui retentissait à ses oreilles et dans sa cervelle, n'entendit que des mots. Il ne se jurait pas à lui-même, comme certains entêtés, de plaire à cette femme à tout prix, il n'avait point de colère, il souffrait. Quand il aperçut chez Béatrix une intention de l'immoler aux pieds de Gennaro, il se dit : Que je lui serve à quelque chose ! et il se laissa maltraiter avec une douceur d'agneau.

— Vous qui admirez tant la poésie, dit Claude Vignon à la marquise, comment l'accueillez-vous aussi mal ? Ces naïves admirations, si jolies dans leur expression, sans arrière-pensée et si dévouées, n'est-ce pas la poésie du cœur ? Avouez-le : elles vous laissent un sentiment de plaisir et de bien-être.

— Certes, dit-elle, mais nous serions bien malheureuses et surtout bien indignes si nous cédions à toutes les passions que nous inspirons.

— Si vous ne choisissiez pas, dit Conti, nous ne serions pas si fiers d'être aimés.

— Quand serai-je choisi, distingué par une femme ? se demanda Calyste, qui réprima difficilement une émotion cruelle. Il rougit alors comme un malade sur la plaie duquel un doigt s'est par mégarde appuyé.

Mademoiselle des Touches, frappée de l'expression qui se peignit sur la figure de Calyste, tâcha de le consoler par un regard plein de sympathie. Ce re-

gard, Claude Vignon le surprit. Dès ce moment, il devint d'une gaieté qu'il répandit en sarcasmes : il soutint à Béatrix que la plupart des femmes se trompaient en aimant, qu'elles aimaient pour des raisons très-souvent inconnues aux hommes et à elles-mêmes, qu'elles voulaient quelquefois se tromper, que la plus noble d'entre elles était encore artificieuse.

— Gardez votre esprit critique pour les livres et ne l'employez pas à flétrir nos sentiments, dit Camille en lui lançant un regard impérieux.

Mais le dîner cessa d'être gai : les moqueries de Claude Vignon avaient rendu les deux femmes pensives. Calyste sentait une souffrance horrible au milieu du bonheur que lui causait la vue de Béatrix. Conti cherchait dans les yeux de la marquise à deviner ses pensées.

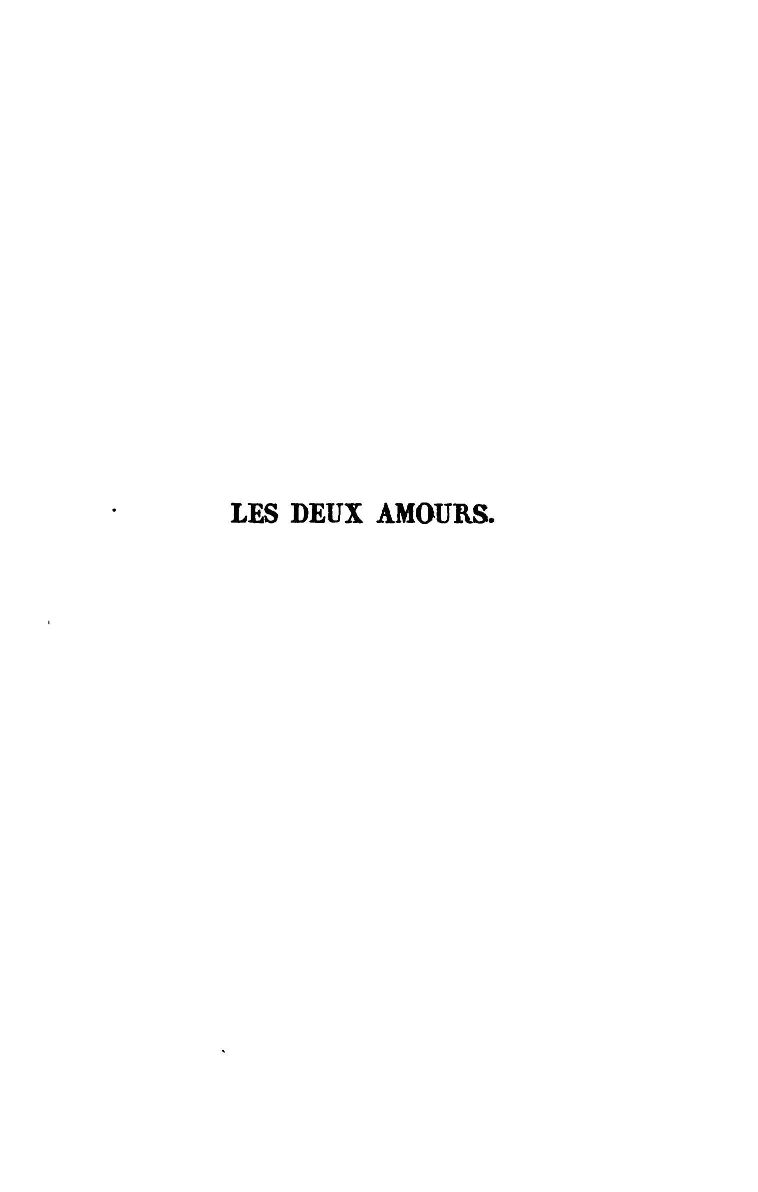
Quand le dîner fut fini, mademoiselle des Touches prit le bras de Calyste et donna les deux autres hommes à la marquise. Elle les laissa aller en avant afin de pouvoir dire au jeune Breton : — Mon cher enfant, si la marquise vous aime, elle jettera Conti par les fenêtres ; mais vous vous conduisez en ce moment de manière à resserrer leurs liens. Quand elle serait ravie de vos adorations, elle doit n'y faire aucune attention. Possédez-vous.

— Elle a été dure pour moi, elle ne m'aimera

point, dit Calyste, et si elle ne m'aime pas, j'en mourrai.

— Mourir, vous! mon cher Calyste! dit Camille, vous êtes un enfant. Vous ne seriez donc pas mort pour moi?

— Vous vous êtes faite mon amie, répondit-il.



LES DEUX AMOURS.

XIX

Les deux Amours.

Après les causeries qu'engendre toujours le café, Vignon pria Conti de chanter un morceau. Mademoiselle des Touches se mit au piano. Camille et Gennaro chantèrent le *Dunque il mio bene tu mia sarai*, le dernier duo de Roméo et Juliette de Zingarelli, l'une des pages les plus pathétiques de la musique moderne. Le passage de *Di tanti palpiti* exprime l'amour dans toute sa grandeur. Calyste, assis dans le fauteuil où Félicité lui avait raconté

21.

l'histoire de la marquise, écoutait religieusement. Béatrix et Vignon étaient chacun d'un côté du piano. La voix sublime de Conti savait se marier à celle de Félicité. Tous deux avaient souvent chanté ce morceau, ils en connaissaient les ressources et s'entendaient à merveille pour les faire valoir. Ce fut, en ce moment, ce que le musicien a voulu créer, un poëme de mélancolie divine, les adieux de deux cygnes à la vie.

Quand le duo fut terminé, chacun était en proie à des sensations qui ne s'expriment point par de vulgaires applaudissements. Béatrix, ne voyant point Calyste, tourna la tête, comme pour savoir quel effet cette musique lui faisait éprouver, moins par intérêt pour lui que pour la satisfaction de Conti. Elle aperçut dans l'ombre de l'embrasure un visage blanc couvert de grosses larmes. A cet aspect, comme si quelque vive douleur l'eût atteinte, elle détourna promptement la tête et regarda Gennaro. Non-seulement la musique s'était dressée devant Calyste, l'avait touché de sa baguette divine, l'avait lancé dans la création et lui en avait dépouillé les voiles, mais encore il était abasourdi du génie de Conti. Malgré ce que Camille Maupin lui avait dit de son caractère, il lui croyait alors une belle âme, un cœur plein d'amour. Comment lutter avec un pareil artiste? Comment une femme ne l'adorerait-elle pas toujours? Ce chant entrait dans l'âme

comme une autre âme. Le pauvre enfant était autant accablé par la poésie que par le désespoir, il se trouvait être si peu de chose ! Cette accusation ingénue de son néant se lisait mêlée à son admiration. Il ne s'aperçut pas du geste de Béatrix, qui, ramenée vers Calyste par la contagion des sentiments vrais , le montra par un signe à mademoiselle des Touches.

— Oh ! l'adorable cœur ! dit Félicité. Conti, vous ne recueillerez jamais d'applaudissements qui vaillent l'hommage de cet enfant. Chantons alors un trio : Béatrix, ma chère, venez.

Quand la marquise, Camille et Conti se mirent au piano , Calyste se leva doucement à leur insu, se jeta sur un des sofas de la chambre à coucher dont la porte était ouverte, et y demeura plongé dans son désespoir.

— Qu'avez-vous, mon enfant? lui dit Claude, qui se coula silencieusement auprès de Calyste et lui prit la main. Vous aimez, vous vous croyez dédaigné; mais il n'en est rien. Dans quelques jours vous aurez le champ libre ici, vous y régnerez et vous serez aimé par plus d'une personne si vous savez vous bien conduire, vous serez comme un sultan.

— Que me dites-vous? s'écria Calyste en se levant et entraînant par un geste Claude dans la bibliothèque. Qui m'aime ici?

— Camille, répondit Claude.

— Camille m'aimerait ? demanda Calyste. Eh bien, vous?

— Moi, reprit Claude, moi...

Il ne continua pas, il s'assit, s'appuya la tête avec une profonde mélancolie sur un coussin, et dit après un moment de silence : « Je suis ennuyé de la vie et n'ai pas le courage de la quitter. Je voudrais m'être trompé dans ce que je viens de vous dire. mais depuis quelques jours plus d'une clarté vive a lui; je ne me suis pas promené dans les roches du Croisic pour mon plaisir; l'amertume de mes paroles, à mon retour, quand je vous ai trouvé causant avec Camille, prenait sa source au fond de mon amour-propre blessé. Je m'expliquerai tantôt avec Camille. Deux esprits aussi clairvoyants que le sien et le mien, ne sauraient se tromper. Entre deux duellistes de profession, le combat n'est pas de longue durée. Aussi puis-je d'avance vous annoncer mon départ. Oui, je quitterai les Touches, demain peut-être, avec Conti. Certes, il s'y passera, quand nous n'y serons plus, d'étranges, de terribles choses peut-être, et j'aurai le regret de ne pas assister à ces débats de passion si rares en France et si dramatiques. Vous êtes bien jeune pour une lutte si dangereuse; vous m'intéressez. Sans l'amer chagrin que m'inspirent les femmes, je resterais pour vous aider à jouer cette partie : elle est difficile, vous pouvez la perdre, vous avez affaire à

deux femmes extraordinaires, et vous êtes déjà trop amoureux de l'une pour vous aider de l'autre. Peut-être, comme une chose frêle et délicate, serez-vous brisé entre ces deux écueils, entraîné par les torrents de la passion. Prenez garde ! »

La stupéfaction de Calyste en entendant ces parole permit à Claude Vignon de les dire et de quitter le jeune Breton, qui demeura comme un voyageur à qui, dans les Alpes, un guide a démontré la profondeur d'un abîme en y jetant une pierre. Apprendre de la bouche même de Claude que lui, Calyste, était aimé de Camille, au moment où il se sentait amoureux de Béatrix pour toute sa vie ! Il y avait dans cette situation un poids trop fort pour une jeune âme si naïve. Pressé par un regret immense qui l'accablait dans le passé, tué dans le présent par la difficulté de sa position entre Béatrix, qu'il aimait, entre Camille, qu'il n'aimait plus, et par laquelle Claude le disait aimé, le pauvre enfant se désespérait, il demeurait indécis, perdu dans ses pensées; il cherchait inutilement les raisons qu'avait eues Félicité de rejeter ses prières et de courir à Paris y chercher Claude Vignon. Par moments la voix de Béatrix arrivait pure et fraîche à ses oreilles et lui causait ces émotions violentes qu'il avait évitées en quittant le petit salon.

Qu'allait-il devenir? Reviendrait-il aux Touches? En se sachant aimé de Camille, comment pourrait-

il y adorer Béatrix? Il ne trouvait aucune solution à ces difficultés. Insensiblement, le silence régna dans la maison. Il entendit, sans y faire attention, le bruit de plusieurs portes qui se fermaient. Puis, tout à coup, il compta les douze coups de minuit à la pendule de la chambre voisine où la voix de Camille et celle de Claude le réveillèrent de l'engourdissante contemplation de son avenir, où brillait une lumière au milieu des ténèbres. Avant qu'il se montrât, il put écouter ces terribles paroles prononcées par Vignon :

— Vous êtes arrivée à Paris éperdument amoureuse de Calyste; mais vous étiez épouvantée des suites d'une semblable passion à votre âge : elle vous menait dans un abîme, dans un enfer, au suicide peut-être! L'amour ne subsiste qu'en se croyant éternel, et vous aperceviez à quelques pas, dans votre vie, une séparation horrible : la vieillesse terminant bientôt un poëme sublime. Vous vous êtes souvenue d'Adolphe, épouvantable dénoûment des amours de madame de Staël et de Benjamin Constant, bien plus en rapport d'âge que vous ne l'êtes avec Calyste. Vous m'avez alors pris comme on prend des fascines pour élever des retranchements entre les ennemis et soi. Mais, si vous vouliez me faire aimer les Touches, c'était pour y passer vos jours dans l'adoration secrète de votre dieu. Pour accomplir votre plan, à la fois ignoble et sublime,

vous deviez chercher un homme vulgaire. Vous m'avez cru simple, facile à abuser, comme un homme de génie. Il paraît que je suis seulement un homme d'esprit, car je vous ai devinée. Quand, hier, je vous ai fait l'éloge des femmes de votre âge, en vous expliquant pourquoi Calyste vous aimait, croyez-vous que j'aie pris pour moi vos regards ravis, brillants, enchantés? N'avais-je pas déjà lu dans votre âme? Les yeux étaient tournés sur moi, le cœur battait pour Calyste. Vous n'avez jamais été aimée, ma pauvre Maupin, et vous ne le serez jamais après vous être refusé le beau fruit que le hasard vous a offert aux portes de l'enfer des femmes.

— Pourquoi l'amour m'a-t-il fui? dit-elle d'une voix altérée.

— Mais vous n'êtes pas aimable; vous n'avez pas d'enfance au cœur; votre force éloigne les gens très-forts qui prévoient une lutte. Votre puissance peut plaire à de jeunes âmes qui, semblables à celle de Calyste, aiment à être protégées, mais à la longue, elle fatigue. Vous êtes grande et sublime : subissez les inconvénients de ces deux qualités: elles ennuient.

— Quel arrêt! s'écria Camille. Ne puis-je être femme? Suis-je une monstruosité?

— Peut-être, dit Claude.

— Nous verrons! s'écria la femme piquée au vif.

— Adieu, ma chère, demain je pars. Je ne vous

en veux pas, Camille : je vous trouve la plus grande des femmes ; mais si je continuais à vous servir de paravent ou d'écran, vous me mépriseriez singulièrement. Nous pouvons nous quitter sans chagrin ni remords : nous n'avons ni bonheur à regretter ni espérances déjouées. Il m'aurait suffi de cette tromperie au commencement de ma carrière pour me faire fuir les femmes. Aujourd'hui elle met dans mon âme un désenchantement qui me plonge à jamais dans une solitude épouvantable, car j'y trouverai le désert sans la foi des solitaires, qui la peuplent d'images sacrées. Voilà, mon cher Camille, où nous mène la supériorité de l'esprit : nous pouvons chanter l'hymne horrible qu'Alfred de Vigny met dans la bouche de Moïse parlant à Dieu :

Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire !

En ce moment Calyste parut.

— Je ne veux pas vous laisser ignorer que je suis là, dit-il.

Mademoiselle des Touches exprima la plus vive crainte, car une rougeur subite colora son visage impassible, qui demeura d'un ton de feu pendant toute cette scène et la rendit plus belle qu'en aucun moment de sa vie.

— Nous vous avions cru parti, Calyste, dit Claude; mais peut-être serez-vous plus à votre aise aux Tou-

ches en connaissant Félicité tout entière. Son silence annonce que je ne me suis point trompé sur le rôle qu'elle me destinait. Elle vous aime, comme je vous le disais, mais elle vous aime pour vous et non pour elle, sentiment héroïque et dont peu de femmes sont capables. Votre passion pour Béatrix la fera souffrir et la rendra heureuse tout à la fois.

Des larmes vinrent aux yeux de mademoiselle des Touches, qui n'osait regarder ni le terrible Claude Vignon ni Calyste. Elle était effrayée d'avoir été comprise ; elle ne croyait pas qu'il fût possible à un homme, quelle que fût sa portée, de deviner une délicatesse si cruelle, un héroïsme aussi élevé que l'était le sien. En la voyant si humiliée de voir ses grandeurs dévoilées, Calyste partagea l'émotion de cette femme qu'il avait mise si haut, Calyste se jeta, par un mouvement irrésistible, aux pieds de Camille, et lui baisa les mains en y cachant son visage couvert de pleurs.

— Claude, dit-elle, ne m'abandonnez pas ! Que deviendrais-je?

— Qu'avez-vous à craindre? répondit le critique. Calyste aime déjà la marquise comme un fou. Certes, vous ne sauriez trouver une barrière plus forte entre vous et lui que cet amour excité par vous-même. Hier, il y avait du danger pour vous et pour lui, mais aujourd'hui tout sera bonheur maternel, dit-il

en lui lançant un regard railleur. Vous serez fière de ses triomphes.

Mademoiselle des Touches regarda Calyste, qui, sur ce mot, avait relevé la tête par un mouvement brusque. Claude Vignon, pour toute vengeance, prenait plaisir à voir la confusion de Calyste et de Félicité.

— Vous l'avez poussé vers madame de Rochegude. Il est maintenant sous le charme, vous avez creusé vous-même votre tombe, tandis que si vous vous étiez confiée à moi, vous eussiez évité les malheurs qui vous attendent.

— Des malheurs! s'écria Camille Maupin en prenant la tête de Calyste et l'élevant jusqu'à elle, et la baisant dans les cheveux et y versant d'abondantes larmes. Non, Calyste, vous oublierez tout ce que vous venez d'entendre, vous ne me compterez pour rien!

Elle se leva, se dressa devant ces deux hommes et les terrassa par les éclairs que lancèrent ses yeux, où vint toute son âme.

— Pendant que Claude me parlait, dit-elle, j'ai conçu la beauté, la grandeur d'un amour sans espoir! N'est-ce pas le seul sentiment qui nous rapproche de Dieu? Ne m'aime pas, Calyste, moi je t'aimerai!

Ce cri fut le cri le plus sauvage que jamais un aigle blessé ait poussé dans son aire. Claude fléchit le genou, prit la main de Félicité et la lui baisa.

— Quittez-nous, mon ami, dit mademoiselle des Touches au jeune homme : votre mère pourrait être inquiète.

Calyste revint à Guérande à pas lents en se retournant pour voir la lumière qui brillait aux croisées de l'appartement occupé par Béatrix. Il fut surpris lui-même de ressentir une faible compassion pour Camille ; il lui en voulait presque d'avoir été privé de quinze mois de bonheur. Puis parfois il éprouvait en lui-même les tressaillements que Camille venait de lui causer, il sentait dans ses cheveux les larmes qu'elle y avait laissées, il souffrait de sa souffrance, et il croyait entendre les gémissements que poussait sans doute cette grande femme, tant désirée quelques jours auparavant. Il raconta les étranges événements de cette soirée à sa mère, qui crut assister à un rêve, qui le gronda tendrement, mais se réjouit au fond de l'amour de son fils pour madame de Rochegude. Béatrix était jeune, elle n'était pas libre, elle ne pouvait donc renverser aucun des projets médités pour le bonheur de Calyste.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

MOEURS D'AUTREFOIS.

DEUXIÈME PARTIE.

MOEURS D'AUJOURD'HUI.

BÉATRIX.

BÉATRIX

OU

LES AMOURS FORCÉS.

PAR

H. de Balzac.



Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1839

TROISIÈME PARTIE.

—

LA RIVALITÉ.

TROIS FEMMES POUR UNE.

I

Trois Femmes pour une.

Le lendemain matin Calyste dit à Gasselin d'aller se mettre en sentinelle sur le chemin de Guérande à Saint-Nazaire, et de le prévenir du passage de la voiture de mademoiselle des Touches en comptant les personnes qui s'y trouveraient. Gasselin revint au moment où toute la famille était réunie et déjeunait.

— Qu'arrive-t-il? dit mademoiselle du Guénic,

Gasselin court comme s'il y avait le feu dans Guérande.

— Il aura pris le mulot, dit Mariotte qui apportait le lait, le café, les rôties.

— Il vient de la ville et non du jardin, répondit mademoiselle du Guénic.

— Mais le mulot a son trou derrière le mur, du côté de la place, dit Mariotte.

— Monsieur le chevalier, ils étaient cinq, quatre dedans et le cocher.

— Deux dames au fond? dit Calyste.

— Et deux messieurs devant, reprit Gasselin.

— Selle le cheval de mon père, cours après, arrive à Saint-Nazaire au moment où le bateau part pour Paimbœuf, et si les deux hommes s'embarquent, accours me le dire à bride abattue.

Gasselin sortit.

— Mon neveu, vous avez le diable au corps, dit la vieille Zéphyrine.

— Laissez-le donc s'amuser, ma sœur, s'écria le baron, il était triste comme un hibou, le voilà gai comme un pinson.

— Vous lui avez peut-être dit que notre chère Charlotte arrive, s'écria la vieille fille en se tournant vers sa belle-sœur.

— Non, répondit la baronne.

— Je croyais qu'il voulait aller au-devant d'elle, dit malicieusement mademoiselle du Guénic.

— Si Charlotte reste trois mois chez sa tante, il a bien le temps de la voir, répondit la baronne.

— Oh ! ma sœur, que s'est-il donc passé depuis hier, demanda la vieille fille. Vous étiez si heureuse de savoir que mademoiselle de Pen-Hoël allait ce matin chercher sa nièce.

— Elle veut me faire épouser Charlotte pour m'arracher à la perdition, ma tante, dit Calyste en riant et lançant à sa mère un coup d'œil d'intelligence ; j'étais sur le mail quand elle parlait à monsieur du Halga, mais elle n'a pas pensé que ce serait une bien plus grande perdition pour moi que de me marier à mon âge.

— Il est écrit là-haut, s'écria la vieille fille en interrompant Calyste, que je ne mourrai ni tranquille ni heureuse. J'aurais voulu voir notre famille continuée et quelques-unes de nos terres rachetées, il n'en sera rien. Peux-tu, mon beau neveu, mettre quelque chose en balance avec de tels devoirs ?

— Mais, dit le baron, est-ce que mademoiselle des Touches empêchera Calyste de se marier quand il le faudra ? Je dois l'aller voir.

— Je puis vous assurer, mon père, que Félicité ne sera jamais un obstacle à mon mariage.

— Je n'y vois plus clair, dit la vieille aveugle, qui ne savait rien de la subite passion de son neveu pour la marquise de Rochegude.

La mère garda le secret à son fils, car en cette

1.

matière le silence est instinctif chez toutes les femmes. La vieille fille tomba dans une profonde méditation, écoutant de toutes ses forces, épiant les voix et le bruit pour pouvoir deviner le mystère qu'on lui cachait. Gasselin arriva bientôt et dit à son jeune maître qu'il n'avait pas eu besoin d'aller à Saint-Nazaire pour savoir que mademoiselle des Touches et son amie reviendraient seules, il l'avait appris en ville chez Bernus, le messager qui s'était chargé des paquets des deux messieurs.

— Seules ! s'écria Calyste. Selle mon cheval.

Au ton de son jeune maître, Gasselin crut qu'il y avait quelque chose de grave : il alla seller les deux chevaux, chargea les pistolets sans rien dire à personne, et s'habilla pour suivre Calyste. Calyste était si content de savoir Claude et Gennaro partis, qu'il ne songeait pas à la rencontre qu'il allait faire à Saint-Nazaire ; il ne pensait qu'au plaisir d'accompagner la marquise, il prenait les mains de son vieux père et les lui serrait tendrement, il embrassait sa mère, il serrait sa vieille tante par la taille.

— Enfin, dit la vieille Zéphyrine, je l'aime mieux ainsi que triste.

— Où vas-tu, chevalier ? lui dit son père.

— A Saint-Nazaire.

— Peste ! Et à quand le mariage, dit le baron, qui le crut empressé de revoir Charlotte de Kerga-

rouët. Il me tarde d'être grand-père, il est temps.

Quand Gasselin se montra dans l'intention assez évidente d'accompagner Calyste, le jeune homme pensa qu'il pourrait revenir dans la voiture de Camille avec Béatrix en laissant son cheval à Gasselin; il lui frappa sur l'épaule en lui disant : — Tu as eu de l'esprit.

— Je le crois bien, répondit Gasselin.

— Mon garçon, dit le père en venant avec Fanny jusqu'à la tribune du perron, ménage les chevaux, ils auront douze lieues à faire.

Calyste partit après avoir échangé le plus pénétrant regard avec sa mère.

— Cher trésor, dit-elle en lui voyant courber la tête sous le cintre de la porte d'entrée.

— Que Dieu le conduise! répondit le baron, nous ne le referions pas!

Ce mot assez dans le ton grivois des gentilshommes de province fit frissonner la baronne.

— Mon neveu n'aime pas assez Charlotte pour aller au-devant d'elle, dit la vieille fille à Mariotte, qui ôtait le couvert.

— Il est arrivé une grande dame, une marquise aux Touches; il court après, c'est de son âge, dit Mariotte.

— Elles nous le tueront, dit mademoiselle du Guénic.

— Ça ne le tuera pas, mademoiselle, au contraire,

BÉATRIX

OU

LES AMOURS FORCÉS.

PAR

H. de Balzac.



Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1839

TROISIÈME PARTIE.

LA RIVALITÉ.

TROIS FEMMES POUR UNE.

rait emporté par un bonheur étourdi, comme un oiseau fond sur un champ de blé. Elle fut arrêtée dans son vol sans pouvoir imaginer l'obstacle.

— Qu'as-tu, Calyste, lui demanda-t-elle en lui prenant là main.

— Rien, répondit le jeune homme en se dégageant avec un horrible empressement, en pensant aux projets de sa tante et de mademoiselle de Pen-Hoël.

Des larmes mouillèrent les yeux de Charlotte, elle regarda sans haine le beau Calyste ; mais elle allait éprouver son premier mouvement de jalousie à l'aspect des deux belles Parisiennes, en soupçonnant la cause des froideurs de Calyste, et sentir les effroyables rages de la rivalité.

Charlotte de Kergarouët était d'une taille ordinaire; elle avait une vulgaire fraîcheur, une petite figure ronde, éveillée par deux yeux noirs qui jouaient l'esprit, des cheveux bruns abondants, une taille ronde, un dos plat, des bras maigres, le parler bref et décidé des filles de province qui ne veulent pas avoir l'air de petites niaises. Elle était l'enfant gâté de la famille à cause de la prédilection de sa tante pour elle. Elle gardait en ce moment sur elle le manteau de mérinos écossais à grands carreaux, doublé de soie verte, qu'elle avait sur le bateau à vapeur. Sa robe de voyage en stoff assez commun, à corsage fait chastement en guimpe,

orné d'une collerette à mille plis, allait lui paraître horrible à l'aspect des fraîches toilettes de Béatrix et de Camille. Elle devait souffrir d'avoir des bas blancs, salis dans les roches, dans les barques où elle avait sauté, et de méchants souliers en peau, choisis exprès pour ne rien gâter de beau en voyage, selon les us et coutumes des gens de province.

Quant à la vicomtesse de Kergarouët, elle était le type de la provinciale. Grande, sèche, flétrie, pleine de prétentions cachées qui se montraient après avoir été blessées; parlant beaucoup et attrapant à force de parler quelques idées, comme on carambole au billard, qui lui donnaient une réputation d'esprit; essayant d'humilier les Parisiens par la prétendue bonhomie de la sagesse départementale et par un faux bonheur incessamment mis en avant; s'abaissant pour se faire relever et furieuse d'être laissée à genoux; pêchant, selon l'expression anglaise, les compliments à la ligne et n'en prenant pas toujours; ayant une toilette à la fois exagérée et peu soignée; prenant le manque d'affabilité pour de l'impertinence, et croyant embarrasser beaucoup les gens en ne leur accordant aucune attention; refusant ce qu'elle désirait pour se le faire offrir deux fois et avoir l'air d'être priée au delà des bornes, occupée de ce dont on ne parle plus et fort étonnée de ne pas être au courant de la mode; enfin se tenant difficilement une heure sans

faire arriver Nantes et les tigres de Nantes, et les affaires de la haute société de Nantes, et se plaignant de Nantes, et critiquant Nantes, et prenant pour des personnalités les phrases arrachées par la complaisance à ceux qui, distraits, abondaient dans son sens. Ses manières, son langage, ses idées avaient plus ou moins déteint sur ses quatre filles. Connaître Camille Maupin et madame de Rochegude, il y avait là pour elle un avenir et le fonds de cent conversations; aussi marchait-elle vers l'église comme si elle eût voulu l'emporter d'assaut, agitant son mouchoir qu'elle déplia pour en montrer les coins lourds de broderie domestique et garnis d'une dentelle invalide. Elle avait une démarche passablement cavalière, qui, pour une femme de quarante-sept ans, était sans conséquence.

— Monsieur le chevalier, dit-elle à Camille et à Béatrix en montrant Calyste qui venait piteusement avec Charlotte, nous a fait part de votre aimable proposition, mais nous craignons, ma sœur, ma fille et moi, de vous gêner.

— Oui, nous gênerions ces dames, dit la vieille fille avec aigreur.

Camille et Béatrix échangèrent un regard oblique, surpris par Calyste, et ce regard suffit pour anéantir tous ses souvenirs d'enfance, ses croyances aux Kergarouët et pour briser à jamais les projets conçus par les deux familles.



— Nous pouvons très-bien tenir cinq dans la voiture, répondit mademoiselle des Touches, et quand nous serions horriblement gênées, ce qui n'est pas possible à cause de la finesse de vos tailles, je serais bien dédommagée par le plaisir de rendre service aux amis de Calyste. Votre femme de chambre, madame, trouvera place, et vos paquets, si vous en avez, peuvent tenir derrière la calèche, car je n'ai pas amené de domestique.

La vicomtesse se confondit en remerciments et gronda sa sœur Pen-Hoël d'avoir voulu si promptement sa nièce auprès d'elle qu'elle ne lui avait pas permis de venir dans sa voiture par le chemin de terre; mais il est vrai que la route de poste était non-seulement longue, mais coûteuse; elle devait revenir promptement à Nantes où elle laissait trois autres petites chattes qui l'attendaient avec impatience, dit-elle en caressant le cou de sa fille. Charlotte eut alors un petit air de victime en levant les yeux vers sa mère, qui fit supposer que la vicomtesse ennuyait prodigieusement ses quatre filles.

— Vous êtes une heureuse mère, et vous devez... dit Camille qui s'arrêta pensant que la marquise avait dû se priver de son fils en suivant Conti.

— Oh! reprit la vicomtesse, si je passe ma vie à la campagne et à Nantes, j'ai la consolation d'être adorée par mes enfants. Avez-vous des enfants? demanda-t-elle à Camille.

— Je me nomme mademoiselle des Touches, répondit Camille. Madame est la marquise de Rochegude.

— Il faut vous plaindre alors de ne pas connaître le plus grand bonheur qu'il y ait pour nous autres pauvres femmes, n'est-ce pas, madame? dit la vicomtesse pour réparer sa faute. Mais vous avez tant de dédommagements!

Il vint une larme chaude dans les yeux de Béatrix qui se tourna brusquement, et alla jusqu'au grossier parapet du rocher où Calyste la suivit.

— Madame, dit Camille à l'oreille de la vicomtesse, ignorez-vous que la marquise est séparée de son mari, qu'elle n'a pas vu son fils depuis dix-huit mois, et qu'elle ne sait pas quand elle le verra.

— Bah! dit madame de Kergarouët, cette pauvre dame! Est-ce judiciairement?

— Non, par goût, dit Camille.

— Hé bien! je comprends cela! répondit intrépidement la vicomtesse.

La vieille Pen-Hoël, au désespoir d'être dans le camp ennemi, s'était retranchée à quatre pas avec sa chère Charlotte.

Calyste se baissa, saisit la main de la marquise et la baisa en y laissant une larme; il prit le moment où personne ne pouvait les voir. Béatrix se retourna, les yeux séchés par la colère; elle ne put

rien dire en retrouvant ses pleurs sur la belle figure de cet ange aussi douloureusement atteint qu'elle pouvait l'être.

— Mon Dieu, Calyste, lui dit Camille à l'oreille en le voyant revenir avec madame de Rochegude, vous auriez *cela* pour belle-mère, et cette petite bécasse pour femme!

— Parce que sa tante a six cent mille francs, dit ironiquement Calyste.

Le groupe entier se mit en marche vers l'auberge, et la vicomtesse se crut obligée de faire à Camille une satire sur les sauvages de Saint-Nazaire.

— J'aime la Bretagne, madame, répondit gravement Félicité, je suis née à Guérande.

Calyste ne pouvait s'empêcher d'admirer mademoiselle des Touches, qui, par le son de sa voix, la tranquillité de ses regards et le calme de ses manières, le mettait à l'aise, malgré les terribles déclarations de la scène qui avait eu lieu pendant la nuit. Elle paraissait néanmoins un peu fatiguée, ses traits annonçaient une insomnie; ils étaient comme grossis, mais le front dominait l'orage intérieur par une placidité cruelle.

— Quelles reines, dit-il à Charlotte en lui montrant la marquise et Camille, et donnant le bras à la jeune fille au grand contentement de mademoiselle de Pen-Hoël.

— Quelle idée a eue ta mère, dit la vieille fille

en donnant aussi son bras sec à sa nièce, de se mettre de la compagnie de cette réprouvée.

— Oh! ma tante! une femme qui est la gloire de la Bretagne!

— La honte! petite. Ne vas-tu pas la cajoler aussi?

— Mademoiselle Charlotte a raison, vous n'êtes pas juste, dit Calyste.

— Oh! vous, répondit mademoiselle de Pen-Hoël, elle vous a ensorcelé.

— Je lui porte, dit Calyste, la même amitié que j'ai pour vous.

— Depuis quand les du Guénic mentent-ils? dit la vieille fille.

— Depuis que les Pen-Hoël sont sourdes, répliqua Calyste.

— Tu n'en es pas amoureux? demanda la vieille fille enchantée.

— Je l'ai été, je ne le suis plus, répondit-il.

— Méchant enfant, pourquoi nous as-tu donné tant de souci? Je savais bien que l'amour est une sottise : il n'y a de solide que le mariage, lui dit-elle en regardant Charlotte.

Charlotte, un peu rassurée, espéra pouvoir reconquérir ses avantages en s'appuyant sur tous les souvenirs de l'enfance, et serra le bras de Calyste, qui se promit alors de s'expliquer nettement avec la petite héritière.

— Ah ! les belles parties de mouche que nous ferons, Calyste, dit-elle, et comme nous rirons !

Les chevaux étaient mis ; Camille fit passer au fond de la voiture la vicomtesse, sa sœur et Charlotte, puis elle se plaça sur le devant avec la marquise. Calyste, obligé de renoncer au plaisir qu'il se promettait, accompagna la voiture à cheval, et les chevaux fatigués allèrent assez lentement pour qu'il pût regarder Béatrix. L'histoire a perdu les conversations étranges des cinq personnes que le hasard avait si singulièrement réunies dans cette voiture ; car il est impossible d'admettre les cent et quelques versions qui courent à Nantes sur les récits, les répliques, les mots que la vicomtesse tient de la célèbre Camille Maupin *lui-même*. Elle s'est bien gardée de répéter ni de comprendre les réponses de mademoiselle des Touches à toutes les demandes saugrenues que les auteurs entendent si souvent, et par lesquelles on leur fait cruellement expier leurs rares plaisirs.

— Comment avez-vous fait vos ouvrages ?

— Comme vous faites du filet.

— Où prenez-vous ces observations si profondes et ces tableaux si séduisants ?

— Où vous prenez les choses spirituelles que vous dites, madame. Il n'y a rien de si facile que d'écrire, et si vous vouliez...

— Ah ! le tout est de vouloir ; je ne l'aurais cru !

Quelle est celle de vos compositions que vous préférez ?

— Il est bien difficile d'avoir des prédilections pour ces petites chattes.

— Vous êtes blasée sur les compliments, et l'on ne sait que vous dire de nouveau.

— Croyez, madame, que je suis sensible à la forme que vous donnez aux vôtres.

La vicomtesse ne voulut pas avoir l'air de négliger la marquise, et dit en la regardant d'un air fin :

— Je n'oublierai jamais ce voyage fait entre l'Esprit et la Beauté.

— Vous me flattez, madame, dit la marquise en riant. Il n'est pas naturel de remarquer l'esprit auprès du génie, et je n'ai pas encore dit grand'chose.

Charlotte, qui sentait vivement les ridicules de sa mère, la regarda comme pour l'arrêter, mais la vicomtesse continua bravement à lutter avec les deux rieuses parisiennes.

Le jeune homme trottait d'un trot lent et abandonné le long de la calèche ; il ne pouvait voir que les deux femmes assises sur le devant, et son regard les embrassait tour à tour en trahissant des pensées assez douloureuses. Forcée de se laisser voir, Béatrix évita constamment de jeter les yeux sur le jeune homme, par une manœuvre désespérante pour les gens qui aiment. Elle tenait son châle

croisé sous ses mains croisées et paraissait en proie à une méditation profonde. A un endroit où la route est ombragée, humide et verte comme un délicieux sentier de forêt, où le bruit de la calèche s'entendait à peine, où les feuilles effleuraient les capotes, où le vent apportait des odeurs balsamiques, Camille fit remarquer ce lieu plein d'harmonies, et appuya sa main sur le genou de Béatrix en lui montrant Calyste :

— Comme il monte bien à cheval ? lui dit-elle.

— Calyste ? reprit la vicomtesse. C'est un charmant cavalier.

— Oh ! Calyste est bien gentil, dit Charlotte.

— Calyste, dit la vieille fille, c'est l'honneur de Guérande !

— Il y a tant d'Anglais qui lui ressemblent, répondit indolemment la marquise sans achever sa phrase.

— Sa mère est Irlandaise, une O'Brien, dit la vieille Pen-Hoël, qui se crut attaqué personnellement dans son enfant chéri.

Camille et la marquise entrèrent dans Guérande avec mademoiselle de Pen-Hoël, avec la vicomtesse de Kergarouët et sa fille, au grand étonnement de toute la ville ébahie. Elles laissèrent leurs compagnes de voyage à l'entrée de la ruelle du Guénic, où peu s'en fallut qu'il ne se formât un attroupement. Calyste avait pressé le pas de son cheval pour aller pré-

venir sa tante et sa mère de l'arrivée de cette compagnie attendue à dîner. Le repas avait été retardé conventionnellement jusqu'à quatre heures. Le chevalier revint pour donner le bras aux dames, puis il baisa la main de Camille en espérant pouvoir prendre celle de la marquise, qui tint résolûment ses bras croisées et à laquelle il jeta les plus vives prières dans un regard inutilement mouillé.

— Petit niais! lui dit Camille en lui effleurant l'oreille par un modeste baiser plein d'amitié.

— C'est vrai, se dit en lui-même Calyste, pendant que la calèche tournait; j'oublie les recommandations de ma mère, et je les oublierai, je crois, toujours.

DIPLOMATIE FÉMININE.

II

Diplomatie féminine.

Mademoiselle de Pen-Hoël, la vicomtesse de Kergarouët et Charlotte trouvèrent la table mise et furent traitées avec cordialité, sinon avec luxe par les du Guénic. La vieille Zéphyrine avait indiqué dans les profondeurs de la cave des vins fins, et Mariotte s'était surpassée en ses plats bretons. La vicomtesse, enchantée d'avoir fait le voyage avec l'illustre Camille Maupin, essaya d'expliquer la littérature moderne et la place qu'y tenait Camille; mais il en fut du monde littéraire comme du whist : ni les

du Guénic, ni le curé qui survint, ni le chevalier du Halga n'y comprirent rien. L'abbé Grimont et le vieux marin prirent part aux liqueurs du dessert. Dès que Mariotte, aidée par Gasselin et par la femme de chambre de la vicomtesse, eut ôté le couvert, il y eut un cri d'enthousiasme pour se livrer à la mouche. La joie régnait dans la maison. Tous croyaient Calyste libre et le voyaient marié dans peu de temps à la petite Charlotte. Calyste restait silencieux : pour la première fois de sa vie, il établissait des comparaisons entre la vicomtesse, sa fille et les deux femmes élégantes, spirituelles, pleines de goût, qui, pendant ce moment, devaient bien se moquer de deux provinciales, à s'en rapporter au premier regard qu'elles avaient échangé. Fanny, qui connaissait le secret de Calyste, observait la tristesse de son fils sur qui les coquetteries de Charlotte ou les attaques de la vicomtesse avaient peu de prise. Évidemment son cher enfant s'ennuyait; le corps était dans cette salle où jadis il se serait amusé des plaisanteries de la mouche, mais l'esprit se promenait aux Touches. Comment l'envoyer chez Camille? se demandait la mère qui sympathisait avec son fils, qui aimait et s'ennuyait avec lui. Sa tendresse émue lui donna de l'esprit.

— Tu meurs d'envie d'aller aux Touches la voir. dit Fanny à l'oreille de Calyste.

L'enfant répondit par un sourire et par une rou-

geur qui firent tressaillir cette adorable mère jusque dans les derniers replis de son cœur.

— Madame, dit-elle à la vicomtesse, vous serez bien mal demain dans la voiture du messager, et forcée de partir de bonne heure ; ne vaudrait-il pas mieux que vous prissiez la voiture de mademoiselle des Touches ? Va, Calyste, dit-elle en regardant son fils, arranger cette affaire aux Touches, mais reviens-nous promptement.

— Il ne me faut pas dix minutes, s'écria Calyste, qui embrassa follement sa mère sur le perron, où elle le suivit.

Calyste courut avec la légèreté d'un faon, et se trouva dans le péristyle des Touches quand Camille et Béatrix sortaient du grand salon après leur dîner. Il eut l'esprit d'offrir le bras à Félicité.

— Vous avez abandonné pour nous la vicomtesse et sa fille, dit-elle en lui pressant le bras, nous sommes à même de reconnaître l'étendue de ce sacrifice.

— Charlotte de Kergarouët est-elle parente du vieil amiral de Kergarouët dont la veuve a épousé Charles de Vandenesse? demanda madame de Rochegude à Camille.

— Sa petite-nièce, répondit Camille.

— C'est une charmante jeune personne, dit Béatrix en se posant dans un fauteuil gothique, ce sera bien l'affaire de monsieur du Guénic.

— Ce mariage ne se fera jamais, dit vivement Camille.

Abattu par l'air froid et calme de la marquise, qui montrait la petite Bretonne comme la seule créature qui pût s'appareiller avec lui, Calyste resta sans voix ni esprit.

— Et pourquoi, Camille? dit madame de Rochegude.

— Ma chère, reprit Camille en voyant le désespoir de Calyste, je n'ai pas conseillé à Conti de se marier, et je crois avoir été charmante pour lui, vous n'êtes pas généreuse.

Béatrix regarda son amie avec une surprise mêlée de soupçons indéfinissables. Calyste comprit à peu près le dévouement de Camille en voyant se mêler à ses joues cette faible rougeur qui chez elle annonce ses émotions les plus violentes, il vint assez gauchement auprès d'elle, lui prit la main et la baisa. Camille se mit négligemment au piano, comme une femme sûre de la loyauté de son amie et de l'amour de l'adorateur qu'elle s'attribuait, en leur tournant le dos et les laissant presque seuls. Elle improvisa des variations sur quelques thèmes choisis à son insu par son esprit, car ils furent d'une mélancolie excessive. La marquise paraissait écouter, mais elle observait Calyste, qui, trop jeune et trop naïf pour jouer le rôle que lui donnait Camille, était en extase devant la véritable idôle. Après une heure, pendant

laquelle mademoiselle des Touches se laissa naturellement aller à sa jalousie, Béatrix se retira chez elle.

Camille fit aussitôt passer Calyste dans sa chambre, afin de ne pas être écoutée, car les femmes ont un admirable instinct de défiance.

— Mon enfant, lui dit-elle, ayez l'air de m'aimer, ou vous êtes perdu. Vous êtes un enfant, vous ne connaissez rien aux femmes, vous ne savez qu'aimer. Aimer et se faire aimer sont deux choses bien différentes. Vous allez tomber en d'horribles souffrances! Je vous veux heureux. Si vous contrariez non pas l'orgueil, mais l'entêtement de Béatrix, elle est capable de s'envoler à quelques lieues de Paris, auprès de Conti. Que deviendrez-vous alors?

— Je l'aimerai, répondit Calyste.

— Vous ne la verrez plus?

— Oh si! dit-il.

— Et comment?

— Je la suivrai.

— Mais tu es aussi pauvre que Job, mon enfant.

— Mon père, Gasselin et moi, nous avons été en Vendée avec cent cinquante francs pendant trois mois, marchant jour et nuit.

— Calyste, dit mademoiselle des Touches, écoutez-moi bien. Je vois que vous avez trop de candeur pour feindre, je ne veux pas corrompre un aussi

beau naturel que le vôtre, je prendrai tout sur moi. Vous serez aimé de Béatrix.

— Est-ce possible! dit-il en joignant les mains.

— Oui, répondit Camille, mais il faut vaincre chez elle les engagements qu'elle a pris avec elle-même. Je mentirai pour vous, seulement ne dérangez rien dans l'œuvre assez ardue que je vais entreprendre. La marquise possède une finesse aristocratique, elle est spirituellement défiante, jamais chasseur ne rencontrera de proie plus difficile à prendre; ainsi, mon pauvre garçon, le chasseur doit écouter son chien. Me promettez-vous une obéissance aveugle? Je serai votre Fox, dit-elle en se donnant le nom du meilleur lévrier de Calyste.

— Oui, répondit le jeune homme, que dois-je faire?

— Très-peu de chose, reprit Camille. Vous viendrez ici tous les jours à midi. Je serai, comme une maîtresse impatiente, à celle des croisées du corridor d'où l'on aperçoit le chemin de Guérande, pour vous voir arriver. Je me sauverai dans ma chambre afin de n'être pas vue et de ne pas vous donner la mesure d'une passion qui vous est à charge; mais vous m'apercevrez quelquefois et me ferez un signe avec votre mouchoir. Vous aurez dans la cour et en montant l'escalier un petit air assez ennuyé. Ça ne te coûtera pas de dissimulation, mon enfant? dit-elle en se jetant la tête sur son sein, n'est-ce pas?

Tu n'iras pas vite, tu regarderas par la fenêtre de l'escalier qui donne sur le jardin en y cherchant Béatrix. Quand elle y sera, elle s'y promènera, sois tranquille; si elle t'aperçoit, tu te précipiteras très-lentement dans le petit salon et de là dans ma chambre. Si tu me vois à la croisée espionnant tes trahisons, tu te rejetteras vivement en arrière pour que je ne te surprenne pas mendiant un regard de Béatrix. Une fois dans ma chambre, tu seras mon prisonnier, nous y resterons ensemble jusqu'à quatre heures. Vous emploierez ce temps à lire, et moi à fumer; vous vous ennuierez bien de ne pas la voir, mais je vous trouverai des livres attachants. Vous n'avez rien lu de George Sand; j'enverrai cette nuit un de mes gens acheter ses œuvres à Nantes, et celles de quelques autres auteurs que vous ne connaissez pas. Je sortirai la première, et vous ne quitterez votre livre, vous ne viendrez dans mon petit salon qu'au moment où vous y entendrez Béatrix causant avec moi. Toutes les fois que vous verrez un livre de musique ouvert sur le piano, vous me demanderez à rester à dîner. Je vous permets d'être avec moi grossier si vous le pouvez; tout ira bien.

— Je sais, Camille, que vous avez pour moi la plus rare des affections, et qui me fait regretter d'avoir vu Béatrix, dit-il avec une charmante bonne foi; mais qu'espérez-vous?

— En huit jours Béatrix sera folle de vous.

— Mon Dieu, serait-ce possible ! dit-il en tombant à genoux et joignant les mains devant Camille attendrie, heureuse de lui donner une joie à ses propres dépens.

— Écoutez-moi bien, dit-elle. Si vous avez avec la marquise, non une conversation suivie, mais si vous échangez seulement quelques mots, enfin si vous la laissez vous interroger, si vous manquez au rôle muet que je vous donne, et qui certes est facile à jouer, sachez-le bien, dit-elle d'un ton grave, vous la perdrez à jamais.

— Je ne comprends rien à ce que vous me dites, Camille, s'écria Calyste en la regardant avec une adorable naïveté.

— Si tu comprenais, tu ne serais plus l'enfant sublime, le noble et beau Calyste, répondit-elle en lui prenant la main et en la lui baisant.

Calyste fit alors ce qu'il n'avait jamais fait, il prit Camille par la taille et la baisa au cou mignonnement, sans amour, mais avec tendresse et comme il embrassait sa mère. Mademoiselle des Touches ne put retenir un torrent de larmes.

— Allez-vous-en, mon enfant, et dites à votre vicomtesse que ma voiture est à ses ordres.

Calyste voulut rester, mais il fut contraint d'obéir au geste impératif et impérieux de Camille. Il revint tout joyeux : il était sûr d'être aimé sous huit

jours par la belle Rochegude. Les joueurs de mouche retrouvèrent en lui le Calyste perdu depuis deux mois. Charlotte s'attribua le mérite de ce changement, mademoiselle de Pen-Hoël fut charmante d'agaceries avec Calyste, l'abbé Grimont cherchait à lire dans les yeux de la baronne la raison du calme qu'il y voyait. Le chevalier du Halga se frottait les mains. Les deux vieilles filles avaient la vivacité de deux lézards. La vicomtesse devait cent sous de mouches accumulées. La cupidité de Zéphyrine était si vivement intéressée qu'elle regretta de ne pas voir les cartes, et décocha quelques paroles vives à sa belle-sœur, à qui le bonheur de Calyste causait des distractions, et qui par moments l'interrogeait sans pouvoir rien comprendre à ses réponses. La partie dura jusqu'à onze heures. Il y eut deux défections : le baron et le chevalier s'endormirent dans leurs fauteuils respectifs.

Mariotte avait fait des galettes de blé noir ; la baronne alla chercher sa boîte à thé. L'illustre maison du Guénic servit avant le départ des Kergarouët et de mademoiselle de Pen-Hoël une collation composée de beurre frais, de fruits, de crème, et pour laquelle apparut la théière d'argent et les porcelaines d'Angleterre envoyées à la baronne par une de ses tantes. Cette apparence de splendeur moderne dans cette vieille salle, la grâce exquise de la baronne, élevée, en bonne Irlandaise, à faire servir

le thé, cette grande affaire des Anglaises, avait je ne sais quoi de charmant. Le luxe le plus effréné n'aurait pas obtenu l'effet simple, modeste et noble que produisait ce sentiment d'hospitalité joyeuse.

Quand il n'y eut plus dans cette salle que la baronne et son fils, elle regarda Calyste d'un air curieux.

— Que t'est-il arrivé ce soir aux Touches? lui dit-elle.

Calyste raconta l'espoir que Camille lui avait mis au cœur et ses bizarres instructions.

— La pauvre femme! s'écria l'Irlandaise en joignant les mains et plaignant pour la première fois mademoiselle des Touches.

Quelques moments après le départ de Calyste, Béatrix, qui l'avait entendu partir des Touches, revint chez son amie, qu'elle trouva les yeux humides, à demi renversée sur un sofa.

— Qu'as-tu, Félicité? lui demanda la marquise.

— J'ai quarante ans et j'aime! ma chère, dit avec un horrible accent de rage mademoiselle des Touches, dont les yeux devinrent secs et brillants. Si tu savais, Béatrix, quelles larmes je verse sur les jours perdus de ma jeunesse! Être aimée par pitié! savoir qu'on ne doit son bonheur qu'à des travaux pénibles, à des finesses de chatte, à des piéges tendus à l'innocence et aux vertus d'un enfant,

n'est-ce pas infâme? Heureusement on trouve alors une espèce d'absolution dans l'infini de la passion, dans l'énergie du bonheur, dans la certitude d'être à jamais au-dessus de toutes les femmes en gravant son souvenir dans un jeune cœur par des plaisirs ineffaçables, par un dévouement insensé. Oui, s'il me le demandait, je me jetterais dans la mer sur un seul de ses signes. Par moments, je me surprends à souhaiter qu'il le veuille, ce serait une offrande et non un suicide. Ah! Béatrix, tu m'as donné une rude tâche en venant ici! Je sais qu'il est difficile de l'emporter sur toi; mais tu aimes Conti, tu es noble et généreuse, et tu ne me tromperas pas, tu m'aideras au contraire à conserver mon Calyste. Je m'attendais à l'impression que tu fais sur lui, mais je n'ai pas commis la faute de paraître jalouse, ce serait attiser le mal. Au contraire, je t'ai annoncée en te peignant avec de si vives couleurs que tu ne pusses jamais réaliser le portrait, et par malheur tu es embellie!

Cette violente élégie, où le vrai se mêlait à la tromperie, abusa complétement madame de Rochegude. Claude Vignon avait dit à Conti les motifs de son départ; Béatrix en fut naturellement instruite, elle déployait donc de la générosité en marquant de la froideur à Calyste; mais en ce moment il s'éleva dans son âme ce mouvement de joie qui frétille au fond du cœur de toutes les femmes quand

elles se savent aimées. L'amour qu'elles inspirent à un homme comporte des éloges sans hypocrisie, et qu'il est difficile de ne pas savourer. Elle s'assit auprès de son amie et lui fit de petites cajoleries.

— Tu n'as pas un cheveu blanc, lui dit-elle, tu n'as pas une ride, tes tempes sont encore fraîches, tandis que je connais plus d'une femme de trente ans chargée de cacher les siennes. Tiens, ma chère, dit-elle en soulevant ses boucles, vois ce que m'a coûté mon voyage d'Italie !

La marquise montra l'imperceptible flétrissure qui fatiguait là le grain de sa peau si tendre. Elle releva ses manchettes et fit voir une pareille flétrissure à ses poignets, où la transparence du tissu déjà froissé laissait voir le réseau de ses vaisseaux grossis.

— N'est-ce pas, comme l'a dit un écrivain à la piste de nos misères, les deux endroits qui ne mentent point chez nous? dit-elle. Il faut avoir bien souffert pour reconnaître la vérité de sa cruelle observation. Heureusement la plupart des hommes n'y connaissent rien et ne lisent pas.

— Ta lettre m'a tout dit, répondit Camille, le bonheur ignore la fatuité, tu t'y vantais trop d'être heureuse. La vérité, surtout en amour, est sourde, muette et aveugle, reprit Camille. Aussi, te sachant bien des raisons d'abandonner Conti, redoutai-je ton séjour ici. Ma chère, Calyste est un ange, il est

aussi bon qu'il est beau ; le pauvre innocent ne résisterait pas à un seul de tes regards, il t'admire trop pour ne pas t'aimer à un seul encouragement ; ton dédain me le conservera. Je te l'avoue avec la lâcheté de la passion vraie : me l'arracher, ce serait me tuer. ADOLPHE ne nous a dit que les douleurs d'Adolphe, mais celles de la femme?... il ne les a pas assez observées pour nous les peindre, et quelle femme oserait les révéler ! Elles déshonoreraient notre sexe, elles en humilieraient les vertus, elles en étendraient les vices ! Ah ! si je les mesure par mes craintes, ces souffrances ressemblent à celles de l'enfer. Moi, dans ce cas, mon thème est fait.

— Et qu'as-tu décidé? demanda Béatrix avec une vivacité qui fit tressaillir Camille.

Là les deux amies se regardèrent avec l'attention de deux inquisiteurs d'État vénitiens, par un coup d'œil rapide où leurs âmes se heurtèrent et firent feu comme deux cailloux. La marquise baissa les yeux.

— Après l'homme, il n'y a plus que Dieu, répondit gravement la femme célèbre. Dieu, c'est l'inconnu. Je m'y jetterai comme dans un abîme. Calyste vient de me jurer qu'il ne t'admirait que comme on admire un tableau ; mais tu es à vingt-huit ans dans toute la magnificence de la beauté ! La lutte vient donc de commencer entre lui et moi par un mensonge. Je sais heureusement comment m'y prendre pour me défendre.

— Comment feras-tu ?

— Là est mon secret, ma chère; laisse-moi les bénéfices de mon âge. Si Claude Vignon m'a brutalement jetée dans l'abîme, moi, qui m'étais élevée jusque dans un lieu que je croyais inaccessible, je cueillerai du moins toutes les fleurs pâles, étiolées, mais délicieuses qui croissent au fond des précipices.

La marquise fut pétrie comme une cire par mademoiselle des Touches, qui goûtait un sauvage plaisir à l'envelopper de ses ruses. Camille renvoya son amie piquée de curiosité, flottant entre la jalousie et sa générosité, mais certainement occupée du beau Calyste.

— Elle sera ravie de me tromper, se dit Camille en lui donnant le baiser du bonsoir.

Puis quand elle fut seule, l'auteur fit place à la femme, elle fondit en larmes ; elle chargea de tabac lessivé dans l'opium la cheminée de son houka et passa la plus grande partie de la nuit à fumer, engourdissant ainsi les douleurs de son amour et voyant à travers les nuages de fumée la délicieuse tête de Calyste.

— Quel beau livre à écrire que celui dans lequel je raconterais mes douleurs ! se dit-elle, mais il est fait ; Sapho vivait avant moi, Sapho était jeune. Belle et touchante héroïne, vraiment, qu'une femme de quarante ans ! Fume ton houka, ma pauvre Ca-

mille, tu n'as pas même la ressource de faire une poésie de ton malheur; il est au comble !

Elle ne se coucha qu'au jour, en entremêlant ainsi de larmes, d'accents de rage et de résolutions sublimes la longue méditation où parfois elle étudia les mystères de la religion catholique, ce à quoi, dans sa vie d'artiste insoucieuse et d'écrivain incrédule, elle n'avait jamais songé.

Le lendemain Calyste, à qui sa mère avait dit de suivre exactement les conseils de Camille, vint à midi, monta mystérieusement dans la chambre de mademoiselle des Touches, où il trouva des livres. Félicité resta dans un fauteuil à une fenêtre, occupée à fumer, en contemplant tour à tour le sauvage pays, les marais, la mer et Calyste, avec qui elle échangea quelques paroles sur Béatrix. Il y eut un moment où, voyant la marquise se promenant dans le jardin, elle alla détacher, en se faisant voir de son amie, les embrasses des rideaux et les étala pour intercepter le jour, en laissant passer néanmoins une bande de lumière qui rayonnait sur le livre de Calyste.

— Aujourd'hui, mon enfant, je te prierai de rester à dîner, dit-elle en lui mettant ses cheveux en désordre, et tu me refuseras en regardant la marquise : tu n'auras pas de peine à lui faire comprendre combien tu regrettes de ne pas rester.

Vers quatre heures, Camille sortit et alla jouer

l'atroce comédie de son faux bonheur auprès de la marquise, qu'elle amena dans son salon. Calyste sortit de la chambre, il comprit en ce moment la honte de sa position. Le regard qu'il jeta sur Béatrix et attendu par Félicité fut encore plus expressif qu'elle ne le croyait. Béatrix avait fait une charmante toilette.

— Comme vous vous êtes coquettement mise, ma mignonne! dit Camille quand Calyste fut parti.

Ce manége dura six jours, et il fut accompagné, sans que Calyste le sût, des conversations les plus habiles de Camille avec son amie. Il y eut entre ces deux femmes un duel sans trêve où elles firent assaut de ruses, de feintes, de fausses générosités, d'aveux mensongers, de confidences astucieuses; où l'une cachait, où l'autre mettait à nu son amour, et où cependant le fer aigu, rougi des traîtresses paroles de Camille, atteignait au fond du cœur de son amie et y piquait quelques-uns de ces mauvais sentiments que les femmes honnêtes répriment avec tant de peine. Béatrix avait fini par s'offenser des défiances que manifestait Camille, elle les trouvait peu honorables et pour l'une et pour l'autre, elle était enchantée de savoir à ce grand écrivain les petitesses de son sexe, elle voulut avoir le plaisir de lui montrer où cessait sa supériorité et comment elle pouvait être humiliée.

— Ma chère, que vas-tu lui dire aujourd'hui? demanda-t-elle en regardant méchamment son amie au moment où l'amant prétendu demandait à rester. Lundi nous avions à causer ensemble, mardi le dîner ne valait rien, mercredi tu ne voulais pas t'attirer la colère de la baronne, jeudi tu t'allais promener avec moi, hier tu lui as dit adieu quand il ouvrait la bouche, eh bien! je veux qu'il reste aujourd'hui, ce pauvre garçon.

— Déjà! ma petite, dit avec une mordante ironie Camille à Béatrix.

La marquise rougit.

Restez, monsieur du Guénic, dit mademoiselle des Touches à Calyste en prenant des airs de reine et de femme piquée.

Béatrix devint froide et dure; elle fut cassante, épigrammatique, et maltraita Calyste, que sa prétendue maîtresse envoya jouer la mouche avec mademoiselle de Kergarouët.

— Elle n'est pas dangereuse, dit en souriant Béatrix.

Les jeunes gens amoureux sont comme les affamés, les préparatifs du cuisinier ne les rassasient pas, et ils pensent trop au dénoûment pour comprendre les moyens. Calyste, en revenant des Touches à Guérande, avait l'âme pleine de Béatrix, il ignorait la profonde habileté féminine que déployait Félicité pour, en termes consacrés, avancer ses af-

faires. Pendant cette semaine, la marquise n'avait écrit qu'une lettre à Conti. Toute la vie de Calyste était concentrée dans l'instant si court pendant lequel il voyait la marquise. Cette goutte d'eau, loin d'étancher sa soif, ne faisait que la redoubler. Ce mot magique : — Tu seras aimé! dit par Camille et approuvé par sa mère, était le talisman à l'aide duquel il contenait la fougue de sa passion. Il dévorait le temps, il ne dormait plus, il trompait l'insomnie en lisant, et il apportait chaque soir des charretées de livres, selon l'expression de Mariotte. Sa tante maudissait mademoiselle des Touches; mais la baronne, qui plusieurs fois était montée chez son fils en y apercevant de la lumière, avait le secret de ces veillées. Quoiqu'elle fût restée aux timidités de la jeune fille ignorante, et que pour elle l'amour eût tenu ses livres fermés, Fanny s'élevait par sa tendresse maternelle jusqu'à certaines idées, mais la plupart des abîmes de ce sentiment étaient obscurs et couverts de nuages; elle s'effrayait donc beaucoup de l'état dans lequel elle voyait son fils, elle s'épouvantait du désir unique, incompris qui le dévorait. Calyste n'avait plus qu'une pensée, il semblait toujours voir Béatrix devant lui. Le soir, pendant la partie, ses distractions ressemblaient au sommeil de son père. En le trouvant si différent de ce qu'il était quand il croyait aimer Camille, la baronne reconnaissait avec une sorte de terreur les

symptômes qui signalent le véritable amour, inconnu dans ce vieux manoir. Une irritabilité fébrile, une absorption constante rendaient Calyste hébété. Souvent il restait des heures entières à regarder une figure de la tapisserie. Elle lui avait conseillé le matin de ne plus aller aux Touches et de laisser ces deux femmes.

—Ne plus aller aux Touches! s'était écrié Calyste.

— Vas-y; ne te fâche pas, mon bien-aimé, répondit-elle en l'embrassant sur ces yeux qui lui avaient lancé des flammes.

Dans ces circonstances, Calyste faillit perdre le fruit des savantes manœuvres de Camille par la furie bretonne de son amour, dont il ne fut plus le maître. Il se jura, malgré ses promesses à Félicité, de voir Béatrix et de lui parler. Il voulait lire dans ses yeux, y noyer son regard, examiner les légers détails de sa toilette, en aspirer les parfums, écouter la musique de sa voix, suivre l'élégante décomposition de ses mouvements, embrasser par un coup d'œil cette taille, enfin la contempler, comme un grand général étudie le champ où se livrera quelque bataille décisive; il le voulait comme veulent les amants; il était en proie à un désir qui lui fermait les oreilles, qui lui obscurcissait l'intelligence, qui le jetait dans un état maladif où il ne reconnaissait plus ni obstacles ni distances, où il ne sentait même plus son corps. Il imagina alors d'aller

aux Touches avant l'heure convenue, espérant y rencontrer Béatrix dans le jardin. Il avait su qu'elle s'y promenait le matin en attendant le déjeuner.

Mademoiselle des Touches et la marquise avaient été voir pendant la matinée les marais salants et le bassin bordé de sable fin où la mer pénètre et qui ressemble à un lac au milieu des dunes; elles étaient revenues au logis et devisaient en tournant dans les petites allées jaunes du boulingrin.

— Si ce paysage vous intéresse, lui dit Camille, il faut aller avec Calyste faire le tour du Croisic. Il y a là des roches admirables, des cascades de granit, de petites baies ornées de cuves naturelles, des choses surprenantes de caprices, et puis la mer avec ses milliers de fragments de marbre, un monde d'amusements. Vous verrez des femmes faisant du bois, c'est-à-dire collant des bouses de vaches le long des murs pour les dessécher et les entasser comme les mottes à Paris. Puis l'hiver on se chauffe de ce bois-là.

— Vous risquez donc Calyste! dit en riant la marquise et d'un ton qui prouvait que, la veille, Camille en boudant Béatrix l'avait contrainte à s'occuper de Calyste.

— Ah! ma chère, quand vous connaîtrez l'âme angélique d'un pareil enfant, vous me comprendrez. Chez lui, la beauté n'est rien, il faut pénétrer dans ce cœur pur, dans cette naïveté surprise à cha-

que pas fait dans le royaume de l'amour. Quelle foi! quelle candeur! quelle grâce! Les anciens avaient raison dans le culte qu'ils rendaient à la sainte beauté. Je ne sais quel voyageur nous a dit que les chevaux en liberté prennent le plus beau d'entre eux pour chef. La beauté, ma chère, est le génie des choses, elle est l'enseigne que la nature a mise à ses créations les plus parfaites, elle est le plus vrai des symboles, comme elle est le plus grand des hasards. A-t-on jamais figuré les anges difformes? ne réunissent-ils pas la grâce à la force? Qui nous a fait rester des heures entières devant certains tableaux en Italie, où le génie a cherché pendant des années à réaliser un de ces hasards de la nature? Allons, la main sur la conscience, n'était-ce pas l'idéal de la beauté que nous unissions aux grandeurs morales? Eh bien! Calyste est un de ces rêves réalisés, il a le courage du lion qui demeure tranquille sans soupçonner sa royauté. Quand il se sent à l'aise, il est spirituel, et j'aime sa timidité de jeune fille. Mon âme se repose dans son cœur de toutes les corruptions, de toutes les idées de la science, de la littérature, du monde, de la politique, de tous ces inutiles accessoires sous lesquels nous étouffons de bonne heure. Je suis ce que je n'ai jamais été, enfant! Je suis sûre de lui, mais j'aime à faire la jalouse, il en est heureux. D'ailleurs cela fait partie de mon secret.

Béatrix marchait pensive et silencieuse. Camille endurait un martyre inexprimable et lançait sur elle des regards obliques qui ressemblaient à des flammes.

— Ah! ma chère, tu es heureuse, toi! dit Béatrix en appuyant sa main sur le bras de Camille en femme fatiguée de quelque résistance secrète.

— Oui, bien heureuse! répondit avec une sauvage amertume la pauvre Félicité.

Les deux femmes tombèrent sur un banc épuisées toutes deux. Jamais aucune créature de son sexe ne fut soumise à de plus véritables séductions et à un plus pénétrant machiavélisme que ne l'était la marquise depuis une semaine.

— Mais moi! moi, voir les infidélités de Conti, les dévorer...

— Toi! Et pourquoi ne le quittes-tu pas? dit Camille en apercevant l'heure favorable où elle pouvait frapper un coup décisif.

— Le puis-je?

— Oh! pauvre enfant!

Toutes deux regardèrent un groupe d'arbres d'un air hébété.

— Je vais aller hâter le déjeuner, dit Camille, cette course m'a donné de l'appétit.

— Notre conversation m'a ôté le mien, dit Béatrix.

Béatrix, en toilette du matin, se dessinait comme

une forme blanche sur les masses vertes du feuillage. Calyste, qui s'était coulé par le salon dans le jardin, prit une allée où il chemina lentement, sûr de rencontrer Béatrix, qu'il avait vue. La marquise tressaillit en l'apercevant.

— Eh quoi, madame, vous ai-je déplu hier? dit Calyste après quelques phrases banales échangées.

— Mais vous ne me plaisez ni ne me déplaisez, dit-elle d'un ton doux.

Le ton, l'air, la grâce admirable de la marquise encourageaient Calyste.

— Je vous suis indifférent, dit-il avec une voix troublée par les larmes qui lui vinrent aux yeux.

— Ne devons-nous pas être indifférents l'un à l'autre? répondit la marquise. Nous avons l'un et l'autre un attachement vrai...

— Hé! dit vivement Calyste, j'aimais Camille, mais je ne l'aime plus.

— Et que faites-vous donc tous les jours pendant la matinée? dit-elle avec un sourire assez perfide. Je ne suppose pas que, malgré sa passion pour le tabac, Camille vous préfère un cigare, et que, malgré votre admiration pour les femmes auteurs, vous passiez quatre heures à lire des romans.

— Vous le savez, dit ingénûment le naïf Breton, dont la figure était illuminée par le bonheur de voir son idole.

Calyste! cria violemment Camille en apparaissant, le prenant par le bras et l'entraînant à quelques pas. Est-ce là ce que vous m'aviez promis?...

La marquise put entendre ce reproche de mademoiselle des Touches, qui disparut en grondant et emmenant Calyste. Elle demeura stupéfaite de l'aveu de Calyste, sans y rien comprendre. Madame de Rochegude n'était pas aussi forte que Claude Vignon. La vérité du rôle horrible et sublime joué par Camille est une de ces infâmes grandeurs que les femmes n'admettent qu'à la dernière extrémité. Là se brisent leurs cœurs, là cessent leurs sentiments de femmes, là commence pour elles une abnégation qui les plonge dans l'enfer et les mène au ciel.

CORRESPONDANCE.

III

Correspondance.

Pendant le déjeuner, auquel Calyste fut convié, la marquise, dont les sentiments étaient nobles et fiers, avait déjà fait un retour sur elle-même, en étouffant les germes d'amour qui croissaient dans son cœur. Elle fut non pas froide et dure pour Calyste, mais d'une douceur indifférente qui le navra. Félicité mit sur le tapis la proposition d'aller le surlendemain faire une excursion dans le paysage original compris entre les Touches, le Croisic et le bourg de Batz. Elle pria Calyste d'employer la jour-

née du lendemain à se procurer une barque et des matelots en cas de promenade sur mer. Elle se chargeait des vivres, des chevaux et de tout ce qu'il fallait avoir à sa disposition pour ôter toute fatigue à cette partie de plaisir. Béatrix brisa net en disant qu'elle ne s'exposerait pas à courir ainsi le pays. La figure de Calyste, qui peignait une vive joie, se couvrit soudain d'un voile.

— Et que craignez-vous, ma chère? dit Camille.

— Ma position est trop délicate pour que je compromette, non pas ma réputation, mais mon bonheur, dit-elle avec emphase en regardant le jeune Breton. Vous connaissez la jalousie de Conti; s'il savait...

— Et qui le lui dira?

— Ne reviendra-t-il pas me chercher?

Ce mot fit pâlir Calyste. Malgré les instances de Félicité, malgré celles du jeune Breton, madame de Rochegude fut inflexible, et montra ce que Camille appelait son entêtement. Calyste, malgré les espérances que lui donna Félicité, quitta les Touches en proie à un de ces chagrins d'amoureux dont la violence arrive à la folie. Revenu à l'hôtel du Guénic, il ne sortit de sa chambre que pour dîner, et y remonta quelque temps après. A dix heures, sa mère inquiète vint le voir, et le trouva griffonnant, au milieu d'une grande quantité de papiers biffés et déchirés. Il écrivait à Béatrix, il se défiait de Ca-

mille. L'air qu'avait eu la marquise pendant leur entrevue au jardin, l'avait singulièrement encouragé. Jamais première lettre d'amour n'a été, comme on pourrait le croire, un jet brûlant de l'âme. Chez tous les jeunes gens que n'a pas atteints la corruption, une pareille lettre est accompagnée de bouillonnements trop abondants, trop multipliés, pour ne pas être l'élixir de plusieurs lettres essayées, rejetées, recomposées. Voici celle à laquelle s'arrêta Calyste et qu'il lut à sa pauvre mère étonnée. Pour elle, cette vieille maison était comme en feu, l'amour de son fils y flambait comme la lumière d'un incendie.

CALYSTE A BÉATRIX.

« Madame, je vous aimais quand vous n'étiez pour moi qu'un rêve; jugez quelle force a prise mon amour en vous apercevant. Le rêve a été surpassé par la réalité. Mon chagrin est de n'avoir rien à vous dire que vous ne sachiez en vous disant combien vous êtes belle; mais peut-être vos beautés n'ont-elles jamais éveillé chez personne autant de sentiments qu'elles en excitent en moi. Vous êtes belle de plus d'une façon, et je vous ai tant étudiée en pensant à vous jour et nuit, que j'ai pénétré les mystères de votre personne, les secrets de votre cœur et vos délicatesses méconnues. Avez-vous jamais été com-

prise, adorée comme vous méritez de l'être? Sachez-le donc! Il n'y a pas un de vos traits qui ne soit interprété dans mon cœur : votre fierté répond à la mienne, la noblesse de vos regards, la grâce de votre maintien, la distinction de vos mouvements, tout en vous est en harmonie avec des pensées, avec des vœux cachés au fond de votre âme, et c'est en les devinant que je me suis cru digne de vous. Si je n'étais pas devenu depuis quelques jours un autre vous-même, vous parlerai-je de moi? Me lire, ce sera de l'égoïsme, il s'agit ici bien plus de vous que de Calyste. Pour vous écrire, Béatrix, j'ai fait taire mes vingt ans, j'ai entrepris sur moi, j'ai vieilli ma pensée, ou peut-être l'avez-vous vieillie par une semaine des plus horribles souffrances, d'ailleurs innocemment causées par vous. Ne me croyez pas un de ces amants vulgaires desquels vous vous êtes moquée avec tant de raison. Le beau mérite d'aimer une jeune, une belle, une spirituelle, une noble femme! Hélas! je ne pense même pas à vous mériter. Que suis-je pour vous? Un enfant attiré par l'éclat de la beauté, par les grandeurs morales comme un insecte par la lumière. Vous ne pouvez pas faire autrement que de marcher sur les fleurs de mon âme, tout mon bonheur sera de vous les voir fouler aux pieds. Un dévouement absolu, la foi sans bornes, un amour insensé, toutes ces richesses d'un cœur aimant et vrai, ne sont rien; elles servent

à aimer et ne font pas qu'on soit aimé. Par moments, je ne comprends pas qu'un fanatisme aussi ardent n'échauffe pas l'idole, et quand je rencontre votre œil sévère et froid je me sens glacé. C'est votre dédain qui agit et non mon adoration. Pourquoi? Vous ne sauriez me haïr autant que je vous aime, et le sentiment le plus faible ne peut l'emporter sur le plus fort. J'aimais Félicité de toutes les puissances de mon cœur; je l'ai oubliée en un jour, en un moment, en vous voyant. Elle était l'erreur, vous êtes la vérité. Vous avez, sans le savoir, détruit mon bonheur, et vous ne me devez rien en échange. J'aimais Camille sans espoir et vous ne me donnez aucune espérance, rien n'est changé que la divinité. J'étais idolâtre; je suis chrétien, voilà tout; seulement vous m'avez appris qu'aimer est le premier de tous les bonheurs; être aimé ne vient qu'après. Selon Camille, ce n'était pas aimer que d'aimer pour quelques jours : l'amour qui ne s'accroît pas de jour en jour est une passion misérable; pour s'accroître, il doit ne pas voir sa fin; elle apercevait le coucher de notre soleil. A votre aspect, j'ai compris ces discours que je combattais de toute ma jeunesse, de toute la fougue de mes désirs, avec l'austérité despotique de mes vingt ans. Cette grande et sublime Camille mêlait alors ses larmes aux miennes. Je puis donc vous aimer sur la terre et dans les cieux, comme on aime Dieu. Si vous m'aimiez, vous n'au-

riez pas à m'opposer les raisons par lesquelles Camille terrassait mes efforts. Nous sommes jeunes tous deux, nous pouvons voler des mêmes ailes, sous le même ciel, sans craindre l'orage que redoutait cet aigle. Mais que vous dis-je là? Je suis emporté bien loin au delà de la modestie de mes vœux! Vous ne croirez plus à la soumission, à la patience, à la muette adoration que je viens vous prier de ne pas blesser inutilement. Je sais, Béatrix, que vous ne pouvez m'aimer sans perdre de votre propre estime; aussi ne vous demandé-je aucun retour. Camille disait naguère qu'il y avait une fatalité innée dans les noms, à propos du sien. Cette fatalité, je l'ai pressentie pour moi dans le vôtre quand, sur la jetée de Guérande, il a frappé mes yeux au bord de l'Océan. Vous passerez dans ma vie comme Béatrix a passé dans la vie de Dante. Mon cœur servira de piédestal à quelque statue blanche, vindicative, jalouse et oppressive. Il vous est défendu de m'aimer; vous souffririez mille morts, vous seriez trahie, humiliée, malheureuse : il est en vous un orgueil de démon qui vous lie à la colonne que vous avez embrassée; vous y péririez en secouant le temple, comme fit Samson.

« Ces choses, je ne le sai pas devinées, mon amour est trop aveugle; mais Camille me les a dites. Ici, ce n'est pas mon esprit qui vous parle, c'est le sien; moi je n'ai plus d'esprit dès qu'il s'agit de vous, il

s'élève de mon cœur des bouillons de sang qui obscurcissent de leurs vagues mon intelligence, qui m'ôtent mes forces, qui paralysent ma langue, qui brisent mes genoux et les font plier. Je ne puis que vous adorer, quoi que vous fassiez. Camille appelle votre résolution de l'entêtement, moi, je vous défends, et je la crois dictée par la vertu. Vous n'en êtes que plus belle à mes yeux. Je connais ma destinée : l'orgueil de la Bretagne est à la hauteur de la femme qui s'est fait une vertu du sien. Ainsi, chère Béatrix, soyez bonne et consolante pour moi. Quand les victimes étaient désignées, on les couronnait de fleurs; vous me devez les bouquets de la pitié, les mélodies du sacrifice. Ne suis-je pas la preuve de votre grandeur? et ne vous élèverez-vous pas de la hauteur de mon amour dédaigné, malgré sa sincérité, malgré son ardeur immortelle. Demandez à Camille comment je me suis conduit depuis le jour où elle m'a dit qu'elle aimait Claude Vignon? Je suis resté muet, j'ai souffert en silence. Eh bien! pour vous, je trouverai plus de force encore, si vous ne me désespérez pas, si vous appréciez mon héroïsme. Une seule louange de vous me ferait supporter les douleurs du martyre. Si vous persistez dans ce froid silence, dans ce mortel dédain, vous donneriez à penser que je suis à craindre. Ah! soyez avec moi tout ce que vous êtes, charmante, gaie, spirituelle, aimante. Parlez de Gennaro comme Ca-

mille me parlait de Claude. Je n'ai pas d'autre génie que celui de l'amour, je n'ai rien qui me rende redoutable, et je serai devant vous comme si je ne vous aimais pas. Rejetterez-vous la prière d'un amour si humble? d'un pauvre enfant qui demande pour toute grâce à sa lumière de l'éclairer, à son soleil de le réchauffer? Celui que vous aimez vous verra toujours; le pauvre Calyste a peu de jours pour lui, vous en serez bientôt quitte. Ainsi, je viendrai demain aux Touches, n'est-ce pas? vous ne refuserez pas mon bras pour aller visiter les bords du Croisic et le bourg de Batz. Si vous ne veniez pas, ce serait une réponse, et Calyste l'entendrait.»

Il y avait encore quatre autres pages d'une écriture fine et serrée où Calyste expliquait la terrible menace que ce dernier mot contenait, en racontant sa jeunesse et sa vie; mais il y procédait par phrases exclamatives; il y avait beaucoup de ces points prodigués par la littérature moderne dans les passages dangereux, comme des planches offertes à l'imagination du lecteur pour lui faire franchir les abîmes. Cette peinture naïve serait une répétition dans le récit; si elle ne toucha pas madame de Rochegude, elle intéresserait médiocrement les amateurs d'émotions fortes, elle fit pleurer la mère qui dit à son fils :

— Tu n'as donc pas été heureux?

Ce terrible poëme de sentiments tombés comme

un orage dans le cœur de Calyste et qui devait aller en tourbillonnant dans une autre âme, effraya la baronne : elle lisait une lettre d'amour pour la première fois de sa vie. Calyste était debout dans un terrible embarras, il ne savait comment remettre sa lettre. Le chevalier du Halga se trouvait encore dans la salle où se jouaient les dernières *remises* d'une mouche animée. Charlotte de Kergarouët, au désespoir de l'indifférence de Calyste, essayait de plaire aux grands parents pour assurer par eux son mariage. Calyste suivit sa mère et reparut dans la salle en gardant dans sa poche sa lettre qui lui brûlait le cœur : il s'agitait, il allait et venait comme un papillon entré par mégarde dans une chambre. Enfin la mère et le fils attirèrent le chevalier du Halga dans la grande salle, d'où ils renvoyèrent le petit domestique de mademoiselle de Pen-Hoël et Mariotte.

— Qu'ont-ils à demander au chevalier? dit la vieille Zéphyrine à la vieille Pen-Hoël.

— Calyste me fait l'effet d'être fou! répondit-elle. Il n'a pas plus d'égards pour Charlotte que si c'était une paludière.

La baronne avait très-bien imaginé que, vers l'an 1780, le chevalier du Halga devait avoir navigué dans les parages de la galanterie, et elle avait dit à Calyste de le consulter.

— Quel est le meilleur moyen de faire parvenir

secrètement une lettre à sa maîtresse? dit Calyste à l'oreille du chevalier.

— On met la lettre dans la main de sa femme de chambre en l'accompagnant de quelques louis, car tôt ou tard une femme de chambre est dans le secret, et il vaut mieux l'y mettre tout d'abord, répondit le chevalier, dont la figure laissa échapper un sourire; mais il vaut mieux la remettre soi-même.

— Des louis! s'était écriée la baronne.

Calyste rentra, prit son chapeau, puis il courut aux Touches, et y produisit comme une apparition dans le petit salon où il entendait les voix de Béatrix et de Camille. Toutes les deux étaient sur le divan et paraissaient être en parfaite intelligence. Calyste, avec cette soudaineté d'esprit que donne l'amour, se jeta très-étourdiment sur le divan à côté de la marquise en lui prenant la main et y mettant sa lettre, sans que Félicité, quelque attentive qu'elle fût, pût s'en apercevoir. Le cœur de Calyste fut chatouillé par une émotion aiguë et douce tout à la fois en se sentant la main pressée par celle de Béatrix, qui, sans interrompre sa phrase ni paraître décontenancée, prenait la lettre en la roulant.

— Vous vous jetez sur les femmes comme si c'étaient des divans, dit-elle en riant.

— Il n'en est cependant pas à la doctrine des Turcs, répliqua Félicité. Calyste se leva, prit la main de Camille et la lui baisa, puis il alla au piano, en

fit résonner follement toutes les notes d'un coup en passant le doigt dessus. Cette vivacité de joie occupa Camille qui lui dit de venir lui parler.

— Qu'avez-vous? lui demanda-t-elle à l'oreille.

— Rien, répondit-il.

— Il y a quelque chose entre eux, se dit mademoiselle des Touches.

La marquise fut impénétrable, et Camille essaya de faire causer Calyste en espérant qu'il se trahirait, mais l'enfant prétexta l'inquiétude où serait sa mère, et quitta les Touches à onze heures, non sans avoir essuyé le feu d'un regard perçant de Camille, à qui cette phrase était dite pour la première fois.

Après les agitations d'une nuit pleine de Béatrix et avoir pendant la matinée été vingt fois dans Guérande au-devant de la réponse qui ne venait pas, la femme de chambre de la marquise entra dans l'hôtel du Guénic et remit à Calyste cette réponse qu'il alla lire au fond du jardin sous la tonnelle.

BÉATRIX A CALYSTE.

« Vous êtes un noble enfant, mais vous êtes un enfant. Vous vous devez à Camille, qui vous adore. Vous ne trouveriez en moi ni les perfections qui la distinguent ni le bonheur qu'elle vous prodigue. Quoi que vous puissiez penser, elle est jeune et je suis vieille ; elle a le cœur plein de trésors et le mien

est vide ; elle a pour vous un dévouement que vous n'appréciez pas assez ; elle est sans égoïsme, elle ne vit qu'en vous, et moi je serais remplie de doute, je vous entraînerais dans une vie ennuyée, sans noblesse, une vie gâtée par ma faute. Camille est libre, elle va et vient comme elle veut ; moi je suis esclave de bien des manières. Enfin vous oubliez que j'aime et que je suis aimée. La situation où je suis devrait me défendre de tout hommage. M'aimer ou me dire qu'on m'aime est, chez un homme, une insulte, car une nouvelle faute me mettrait au niveau des plus mauvaises créatures de mon sexe. Vous qui êtes jeune et plein de délicatesse, comment m'obligez-vous à vous dire ces choses, qui ne sortent du cœur qu'en le déchirant? J'ai préféré l'éclat d'un malheur irréparable à la honte d'une constante tromperie, ma propre perte à celle de la probité ; mais aux yeux de beaucoup de personnes à l'estime desquelles je tiens, je suis encore grande : en changeant, je tomberais de quelques degrés de plus ; le monde est encore indulgent pour celles dont la constance couvre de son manteau l'irrégularité du bonheur. Je n'ai ni dédain ni colère, je vous réponds avec franchise et simplicité. Vous êtes jeune, vous ignorez le monde, vous êtes emporté par la fantaisie, et vous êtes incapable, comme tous les gens dont la vie est pure, de faire les réflexions que suggère le malheur. J'irai plus loin. Je serais la femme du monde la plus

humiliée, et je cacherais d'épouvantables misères, je serais trahie, enfin je serais abandonnée, et, Dieu merci, rien de tout cela n'est possible, mais, par une vengeance du ciel, il en serait ainsi, personne au monde ne me verrait plus. Oui, je me sentirais le courage de tuer un homme qui me parlerait d'amour, si, dans la situation où je serais, un homme pouvait encore arriver à moi !

« Vous avez là le fond de ma pensée. Aussi peut-être ai-je à vous remercier de m'avoir écrit. Après votre lettre et ma réponse, je puis être à mon aise auprès de vous, aux Touches, comme je suis dans mon caractère et comme vous le demandez. Je ne vous parle pas du ridicule amer qui me poursuivrait dans le cas où mes yeux cesseraient d'exprimer les sentiments dont vous vous plaignez. Un second vol fait à Camille serait une preuve d'impuissance à laquelle une femme ne se résout pas deux fois. Quand je vous aimerais follement, fussé-je aveugle, si j'oubliais tout, je verrais toujours Camille! Son amour pour vous est une de ces barrières trop hautes pour être franchies par aucune puissance, même par les ailes d'un ange, il n'y a qu'un démon qui ne recule pas devant ces infâmes trahisons. Il y a là, mon enfant, un monde de raisons que les femmes nobles et délicates se réservent et auxquelles vous n'entendez rien, vous autres hommes. Enfin vous avez une mère qui vous a montré ce que doit être une femme

dans la vie, elle est pure et sans tache, elle remplit sa destinée noblement; ce que je sais d'elle a mouillé mes yeux de larmes, et du fond de mon cœur, il s'est élevé des mouvements d'envie. J'aurais pu être ainsi! Calyste, ainsi doit être votre femme, et telle doit être sa vie. Je ne vous renverrai plus méchamment, comme j'ai fait, à cette petite Charlotte qui vous ennuierait promptement; mais à quelque divine jeune fille digne de vous. Si j'étais à vous, je vous ferais manquer votre vie. Il y aurait chez vous manque de foi, de constance, ou vous auriez alors l'intention de me vouer toute votre existence : je suis franche, je la prendrais, je vous emmènerais je ne sais où, loin du monde, je vous rendrais fort malheureux; je suis jalouse, je vois des monstres dans une goutte d'eau, je suis au désespoir de misères dont beaucoup de femmes s'arrangent; il est même des pensées inexorables qui viendraient de moi, non de vous, et qui me blesseraient à mort. Un homme qui n'est pas à la dixième année de bonheur aussi respectueux et aussi délicat que la veille du jour où il mendiait une faveur me semble un infâme et m'avilit à mes propres yeux; je ne crois pas aux Amadis et aux Cyrus de mes rêves, un amant est une fable, et je ne vois en vous que la fatuité d'un désir à qui sa fin est inconnue.

« Je n'ai pas quarante ans, je n'ai point l'expérience qui domine la fierté, je n'ai pas cet amour qui rend

humble, enfin je suis une femme dont le caractère est encore trop jeune pour ne pas être détestable. Je ne puis répondre de mon humeur, et je sais que chez moi la grâce est tout extérieure. Peut-être n'ai-je pas assez souffert encore pour avoir les indulgentes manières et la tendresse acquise que nous devons à de cruelles tromperies. Le bonheur a son impertinence, et je suis très-impertinente. Camille sera toujours pour vous une esclave dévouée, et moi je serais un tyran déraisonnable. D'ailleurs, Camille n'a-t-elle pas été mise auprès de vous par votre bon ange pour vous permettre d'atteindre au moment où vous commencerez la vie que vous êtes destiné à mener, et à laquelle vous ne devez pas faillir? Je la connais, Félicité! sa tendresse est inépuisable; elle n'a peut-être pas toutes les grâces de notre sexe, mais elle a cette force féconde, ce génie de la constance et cette intrépidité noble qui fait tout accepter. Elle vous mariera, tout en souffrant d'horribles douleurs; elle saura vous choisir une Béatrix libre, si c'est Béatrix qui répond à vos idées sur la femme et à vos rêves; elle vous aplanira toutes les difficultés de votre avenir. La vente d'un demi-arpent de terre à Paris dégagera vos propriétés en Bretagne; elle fera de vous son héritier; elle a déjà fait de vous un fils d'adoption. Ne trahissez donc pas un amour infini. L'admiration que vous inspire la pauvre Béatrix est une de ces peccadilles

pour lesquelles les femmes de l'âge de Camille sont pleines d'indulgence. Quand elles sont sûres d'être aimées, elles pardonnent à la constance une infidélité, c'est même chez elles un de leurs plus vifs plaisirs que de triompher de la jeunesse de leurs rivales. Camille est au-dessus des autres femmes, ceci ne s'adresse point à elle, je ne le dis que pour rassurer votre conscience. Camille, que j'ai bien étudiée, est à mes yeux une des plus grandes figures de notre temps. Elle est spirituelle et noble, elle est généreuse et simple. J'ai vu le fond de son cœur, il y a de sûrs trésors, c'est pour elle que Dante a fait sa belle strophe qui finit par *Senza brama sicura richezza*. Je lui disais tout à l'heure qu'elle me paraissait démontrer l'une des vérités les moins observées dans le monde, c'est la difficulté d'appareiller les choses sublimes et qui explique bien des malheurs. Ce malheur, mon cher enfant, elle vous l'évitera; Camille vous trouvera, dût-elle en mourir, une créature avec laquelle vous puissiez être heureux en ménage. Je vous tends une main amie, et compte non pas sur votre cœur, mais sur votre esprit pour nous trouver maintenant ensemble comme un frère et une sœur, et terminer là notre correspondance qui, des Touches à Guérande, est chose au moins bizarre.

« Béatrix de Castéran. »

Emue au dernier point par les détails et par la marche des amours de son fils avec la belle Rochegude, la baronne ne put rester dans la salle où elle faisait sa tapisserie en regardant Calyste à chaque point; elle quitta son fauteuil et vint auprès de lui d'une manière à la fois humble et hardie; la mère eut en ce moment la grâce d'une courtisane qui veut obtenir une concession.

— Eh bien? dit-elle en tremblant, mais sans positivement demander la lettre.

Calyste lui montra le papier et le lui lut. Ces deux belles âmes, si simples, si naïves, ne virent dans cette astucieuse et perfide réponse aucune des malices et des piéges qu'y avait mis la marquise.

— C'est une noble et grande femme! dit la baronne dont les yeux étaient humides. Je prierai Dieu pour elle. Je ne croyais pas qu'une mère pût abandonner son mari, son enfant, et conserver tant de vertus! Elle est digne de pardon.

— N'ai-je pas raison de l'adorer? dit Calyste.

— Mais où cet amour te mènera-t-il? s'écria la baronne. Ah! mon enfant! combien les femmes sont dangereuses, les mauvaises sont moins à craindre. Épouse Charlotte de Kergarouët, dégage les deux tiers des terres de ta famille. En vendant quelques fermes, mademoiselle de Pen-Hoël obtiendra ce grand résultat, et cette bonne fille s'occupera de faire valoir tes biens, tu peux laisser

à tes enfants un beau nom, une belle fortune...

— Oublier Béatrix, dit Calyste d'une voix sourde et les yeux fixés en terre.

Il laissa la baronne et remonta chez lui pour répondre à la marquise.

Madame du Guénic avait la lettre de madame de Rochegude gravée dans le cœur; elle voulut savoir à quoi s'en tenir sur les espérances de Calyste. Vers cette heure, le chevalier du Halga promenait sa chienne sur le mail : la baronne, sûre de l'y trouver, mit un chapeau, son châle et sortit. Voir la baronne du Guénic dans Guérande ailleurs qu'à l'église ou dans les deux jolis chemins affectionnés pour la promenade les jours de fête, quand elle y accompagnait son mari et mademoiselle de Pen-Hoël, était un événement si remarquable, que dans toute la ville, deux heures après, chacun s'abordait en se disant : — Madame du Guénic est sortie aujourd'hui, l'avez-vous vue? Aussi bientôt cette nouvelle arriva-t-elle aux oreilles de mademoiselle de Pen-Hoël, qui dit à sa nièce : — Il se passe quelque chose de bien extraordinaire chez les du Guénic.

— Calyste est amoureux fou de la belle marquise de Rochegude, dit Charlotte, je devrais quitter Guérande et retourner à Nantes.

En ce moment le chevalier du Halga, surpris d'être abordé par la baronne, avait détaché la laisse

de Thisbé, reconnaissant l'impossibilité de se partager.

— Chevalier, dit la baronne, vous avez pratiqué la galanterie?

Le capitaine du Halga se redressa par un mouvement passablement fat. Madame du Guénic, sans rien dire de son fils ni de la marquise, expliqua la lettre d'amour en demandant quel pouvait être le sens d'une pareille réponse. Le chevalier tenait le nez au vent et se caressait le menton, il écoutait, il faisait de petites grimaces, enfin il regarda fixement la baronne et lui dit : Quand les chevaux de race doivent franchir des barrières, ils viennent les reconnaître et les flairer. Calyste sera le plus heureux coquin du monde.

— Chut! dit la baronne.

— Je suis muet. Autrefois, je n'avais que cela pour moi, dit le vieux chevalier. Le temps est beau, le vent est nord-est. Tudieu! comme *la Belle-Poule* vous pinçait ce vent-là, le jour... Mais, dit-il en s'interrompant, mes oreilles sonnent, et je sens des douleurs dans les fausses côtes, le temps changera. Vous savez que le combat de *la Belle-Poule* a été si célèbre que les femmes ont porté des bonnets à la Belle-Poule. Madame de Kergarouët est venue la première à l'Opéra avec cette coiffure. Vous êtes coiffée en conquête, lui ai-je dit, et le mot fut répété dans toutes les loges.

La baronne écouta complaisamment le vieillard, qui, fidèle aux lois de la galanterie, reconduisit la baronne jusqu'à sa ruelle en négligeant Thisbé. Le secret de la naissance de Thisbé échappa au chevalier. Thisbé était petite-fille de la délicieuse Thisbé, chienne de madame l'amirale de Kergarouët. première femme du comte de Kergarouët. Thisbé avait dix-huit ans.

La baronne monta lestement chez Calyste, légère de joie comme si elle aimait pour son compte. Calyste n'était pas chez lui, mais Fanny aperçut une lettre pliée sur la table, adressée à madame de Rochegude et non cachetée. Une invincible curiosité poussa cette mère inquiète à lire la réponse de son fils. Cette indiscrétion fut cruellement punie. Elle ressentit une horrible douleur en entrevoyant le précipice où l'amour faisait tomber Calyste.

CALYSTE A BÉATRIX.

«Et que m'importe la race des du Guénic par le temps où nous vivons, chère Béatrix? Mon nom est Béatrix, mon bonheur son bonheur, sa vie ma vie, et toute ma fortune est dans son cœur. Nos terres sont engagées depuis deux siècles, elles peuvent rester ainsi pendant deux autres siècles; nos fermiers les gardent, personne ne peut les prendre. Vous voir, vous aimer, voilà ma religion. Me marier! Cette idée m'a bouleversé le cœur. Y a-t-il

deux Béatrix ? Je ne me marierai qu'avec vous, j'attendrai, je suis jeune, vous serez toujours belle. Ma mère est une sainte, je ne dois pas la juger. Elle n'a pas aimé! Je sais maintenant combien elle a perdu, quels sacrifices elle a faits. Vous m'avez appris, Béatrix, à mieux aimer ma mère; elle est avec vous dans mon cœur; il n'y aura jamais qu'elle : voilà votre seule rivale. N'est-ce pas vous dire que vous y régnez sans partage? Ainsi vos raisons n'ont aucune force sur mon esprit. Quant à Camille, elle vous dira, vous n'avez qu'un signe à me faire, elle-même que je ne l'aime pas; elle est la mère de mon intelligence, rien de moins, rien de plus. Dès que je vous ai vue, elle est devenue ma sœur, mon amie où mon ami, tout ce qu'il vous plaira, mais nous n'avons pas d'autres droits que ceux de l'amitié l'un sur l'autre. Je l'ai prise pour une femme jusqu'à ce que je vous aie vue. Mais vous m'avez démontré que Camille est un garçon : elle nage, elle chasse, elle monte à cheval, elle fume, elle boit, elle écrit, elle analyse un cœur et un livre, elle n'a pas la moindre faiblesse, elle marche dans sa force, elle n'a ni vos mouvements déliés, ni votre pas qui ressemble au vol d'un oiseau, ni votre voix d'amour, ni vos regards fins, ni votre allure gracieuse, elle est Camille Maupin et pas autre chose ; elle n'a rien de la femme et vous en avez toutes les choses que j'en aime; il m'a semblé dès

le premier jour que je vous ai vue, que vous étiez à moi. Vous rirez de ce sentiment, mais il n'a fait que s'accroître, il me semblerait monstrueux que nous fussions séparés ; vous êtes mon âme, ma vie, et je ne saurais vivre où vous ne seriez pas. Laissez-vous aimer ! nous fuirons, nous nous en irons bien loin du monde, dans un pays où vous ne rencontrerez personne, et où vous pourrez n'avoir que moi et Dieu dans le cœur. Ma mère, qui vous aime, viendra quelque jour vivre auprès de nous. L'Irlande a des châteaux, et la famille de ma mère m'en prêtera bien un. Mon Dieu, partons ! Une barque, des matelots, et nous y serions cependant sans que personne sache où nous aurions fui. Vous n'avez pas aimé, je le sens en relisant votre lettre, et j'y crois deviner que, s'il n'existait aucune des raisons dont vous parlez, vous m'aimeriez d'amour. Béatrix, le saint amour efface le passé. Peut-on penser à autre chose qu'à vous en vous voyant ? Ah ! je vous aime tant que je vous voudrais mille fois infâme afin de vous montrer la puissance de mon amour en vous adorant comme la plus sainte des créatures. Vous appelez mon amour une injure pour vous. Oh ! Béatrix, tu ne le crois pas ; l'amour d'un noble enfant, ne m'appelez-vous pas ainsi ? honorerait une reine. Ainsi demain nous irons en amants le long des roches et de la mer, et vous marcherez sur les sables d'or de la vieille Bretagne

pour me les consacrer de nouveau! Donnez-moi ce jour de bonheur, et cette aumône sera pour Calyste une éternelle richesse. »

La baronne laissa tomber la lettre sans l'achever, elle s'agenouilla sur une chaise et fit à Dieu une oraison mentale en lui demandant de conserver à son fils l'entendement; d'écarter de lui toute folie, toute erreur, et de le retirer de la voie où elle le voyait.

— Que fais-tu là, ma mère? dit Calyste.

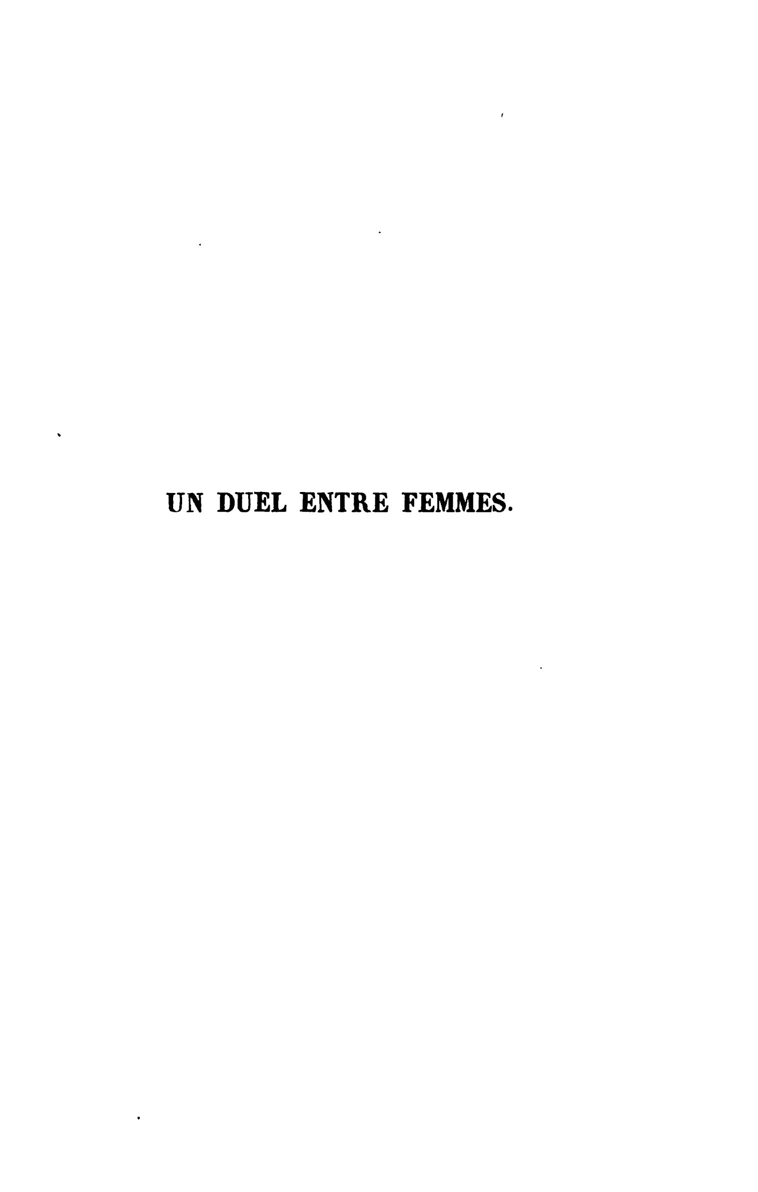
— Je prie Dieu pour toi, dit-elle en lui montrant ses yeux pleins de larmes. Je viens de commettre la faute de lire cette lettre. Mon Calyste est fou!

— De la plus douce des folies, dit le jeune homme en embrassant sa mère.

— Je voudrais voir cette femme, mon enfant.

— Eh bien, maman, dit Calyste, nous nous embarquerons demain pour aller au Croisic: sois sur la jetée.

Il cacha sa lettre et partit pour les Touches. Ce qui, par-dessus toute chose, épouvantait la baronne, était de voir le sentiment arriver, par la force de son instinct, à la seconde vue d'une expérience consommée. Calyste venait d'écrire à Béatrix comme si le chevalier du Halga l'avait conseillé.



UN DUEL ENTRE FEMMES.

IV

Un Duel entre Femmes.

Peut-être une des plus grandes jouissances que puissent éprouver les petits esprits ou les êtres inférieurs est-elle de jouer les grandes âmes et de les prendre à quelque piége. Béatrix savait être bien au-dessous de Camille Maupin. Cette infériorité n'existait pas seulement dans cet ensemble de choses morales appelé talent, mais encore dans les choses du cœur nommées passions. Au moment où Calyste arrivait aux Touches avec l'impétuosité d'un premier amour, porté sur les ailes de l'espé-

rance, la marquise éprouvait une joie vive de se savoir aimée par cet adorable jeune homme. Elle n'allait pas jusqu'à vouloir être complice de ce sentiment; elle mettait son héroïsme à comprimer ce *capriccio*, disent les Italiens, et croyait alors égaler son amie; elle était heureuse d'avoir à lui faire un sacrifice; enfin, les vanités particulières à la femme française et qui constituent cette célèbre coquetterie d'où elle tire sa supériorité se trouvaient caressées et pleinement satisfaites chez elle : livrée à d'immenses séductions, elle y résistait. Ainsi sa noblesse et ses vertus lui chantaient à l'oreille un doux concert de louanges.

Ces deux femmes, en apparence indolentes, étaient à demi couchées sur le divan de ce petit salon plein d'harmonies, au milieu d'un monde de fleurs et la fenêtre ouverte, car le vent du nord avait cessé. Une dissolvante brise du sud pailletait le lac d'eau salée que leurs yeux pouvaient voir, et le soleil faisait briller les sables. Leurs âmes étaient aussi profondément agitées que la nature était calme, mais non moins ardentes. Broyée dans les rouages de la machine qu'elle mettait en mouvement, Camille était forcée de veiller sur elle-même, à cause de la prodigieuse finesse de l'amicale ennemie qu'elle avait mise dans sa cage; mais pour ne pas donner son secret, elle se livrait à des contemplations intimes de la nature, elle trompait ses souf-

frances en cherchant un sens au mouvement des mondes, et trouvait Dieu dans le sublime désert du ciel. Une fois Dieu reconnu par l'incrédule, il se jette dans le catholicisme absolu qui, vu comme système, est complet. Camille avait montré le matin à la marquise un front encore baigné par les lueurs de ses recherches pendant une nuit passée à gémir. Calyste était toujours debout devant elle, comme une image céleste.

Ce beau jeune homme à qui elle se dévouait, elle le regardait comme un ange gardien. N'était-ce pas lui qui la guidait vers les hautes régions où cessent les souffrances? Cependant l'air triomphant de Béatrix inquiétait Camille. Une femme n'a pas sur une autre un pareil avantage sans le laisser deviner, tout en se défendant. Rien n'était plus bizarre que le combat moral et sourd de ces deux amies, se cachant l'une à l'autre un secret, et se croyant réciproquement créancières de tous les sacrifices faits par une grandeur inconnue. Calyste arriva tenant sa lettre entre sa main et son gant, prêt à la glisser dans la main de Béatrix. Camille, à qui le changement des manières de son amie n'avait pas échappé, parut ne pas l'examiner et l'examina dans une glace au moment où Calyste allait faire son entrée. Là se trouve un écueil pour toutes les femmes. Les plus spirituelles comme les plus sottes, les plus franches comme les plus astucieuses, ne sont plus maîtresses

de leur secret; en ce moment il éclate aux yeux d'une autre femme. Trop de réserve ou trop d'abandon, un regard libre et lumineux, ou l'abaissement mystérieux des paupières, tout trahit alors le sentiment le plus difficile à cacher; car l'indifférence a quelque chose de si complétement froid qu'elle ne peut jamais être simulée. Les femmes ont le génie des nuances, elles en usent trop pour ne pas les connaître toutes, et dans ces occasions leurs yeux embrassent une rivale des pieds à la tête; elles devinent le plus léger mouvement d'un pied sous la robe, la plus imperceptible convulsion dans la taille, et savent la signification de ce qui, pour un homme, paraît insignifiant. Deux femmes en observation jouent une des plus admirables scènes de comédie qui se puissent voir.

— Calyste a commis quelque sottise! pensa Camille, remarquant chez l'un et l'autre l'air indéfinissable des gens qui s'entendent.

Il n'y avait plus ni roideur ni fausse indifférence chez la marquise; elle regardait Calyste comme une chose à elle. Calyste fut alors explicite; il rougit en vrai coupable, en homme heureux. Il venait arrêter les arrangements à prendre pour le lendemain.

— Vous venez donc décidément, ma chère? dit Camille.

— Oui, dit Béatrix.

— Comment le savez-vous? demanda mademoiselle des Touches à Calyste.

— Je venais le savoir, répondit-il à un regard que lui lança madame de Rochegude, qui ne voulait pas que son amie eût la moindre lumière sur la correspondance.

— Ils s'entendent déjà, dit Camille qui vit ce regard par la puissance circulaire de son œil. Tout est fini, je n'ai plus qu'à disparaître.

Sous le poids de cette pensée, elle eut un espèce de décomposition de visage qui fit frémir Béatrix.

— Qu'as-tu, ma chère? dit-elle.

— Rien. Vous dites donc, Calyste, que vous enverrez mes chevaux et les vôtres pour que nous puissions les trouver au delà du Croisic, et revenir à cheval par le bourg de Batz. Nous déjeunerons au Croisic, et dînerons aux Touches. Vous vous chargez des bateliers. Nous partirons à huit heures et demie du matin. Quels beaux spectacles! dit-elle. Vous verrez Cambremer, un homme qui fait pénitence sur un roc pour avoir tué volontairement son fils. Oh! vous êtes dans un pays primitif où les hommes n'éprouvent pas des sentiments ordinaires. Calyste vous dira cette histoire.

Elle alla dans sa chambre, elle étouffait. Calyste donna sa lettre et suivit Camille.

— Calyste, vous êtes aimé, je le crois, mais vous me cachez quelque chose.

— Aimé ! dit-il en tombant sur un fauteuil.

Camille mit la tête à la porte : Béatrix avait disparu. Ce fait était bizarre. Une femme ne quitte pas une chambre où est celui qu'elle aime en ayant la certitude de le revoir, sans avoir à faire mieux. Mademoiselle des Touches dit : — Aurait-elle une lettre de Calyste? Mais elle le crut incapable de cette hardiesse.

— Si tu m'as désobéi, tout sera perdu par ta faute, lui dit-elle d'un air grave. Va-t'en préparer tes joies de demain.

Elle fit un geste auquel Calyste ne résista pas ; il y a des douleurs muettes d'une éloquence despotique. En allant au Croisic voir les bateliers, en traversant les sables et les marais, Calyste eut des craintes : la phrase de Camille était augurale et empreinte de quelque chose de fatal qui trahissait la seconde vue de la maternité. Quand il revint quatre heures après, fatigué, comptant dîner aux Touches, il trouva la femme de chambre de Camille en sentinelle sur la porte, l'attendant pour lui dire que sa maîtresse et la marquise ne pourraient pas le recevoir ce soir. Quand Calyste surpris voulut questionner la femme de chambre, elle ferma la porte et se sauva. Six heures sonnaient au clocher de Guérande. Calyste rentra chez lui, se fit faire à dîner et joua la mouche en proie à une sombre méditation. Ces alternatives de bonheur et

de malheur, l'anéantissement de ses espérances succédant à la presque certitude d'être aimé, brisaient cette jeune âme qui s'envolait à pleines ailes vers le ciel et arrivait si haut que la chute devait être horrible.

— Qu'as-tu, mon Calyste? lui dit sa mère à l'oreille.

— Rien, répondit-il en montrant des yeux d'où la lumière de l'âme et le feu de l'amour s'étaient retirés.

Ce n'est pas l'espérance, mais le désespoir qui donne la mesure de nos ambitions. On se livre en secret aux beaux poëmes de l'espérance, tandis que la douleur se montre sans voile.

— Calyste, vous n'êtes pas gentil, dit Charlotte après avoir essayé vainement sur lui ces petites agaceries de provinciale qui dégénèrent toujours en taquinages.

— Je suis fatigué, dit-il en se levant et souhaitant le bonsoir à la compagnie.

— Calyste est bien changé, dit mademoiselle de Pen-Hoël.

— Nous n'avons pas de belles robes garnies de dentelles, nous n'agitons pas nos manches comme ça, nous ne nous posons pas ainsi, nous ne savons pas regarder de côté, tourner la tête, dit Charlotte en imitant et chargeant les airs, la pose et les regards de la marquise. Nous n'avons pas une voix

qui part de la tête, ni cette petite toux intéressante *heu! heu!* qui semble être le soupir d'une ombre, nous avons le malheur d'avoir une santé robuste et d'aimer nos amis sans coquetterie ; quand nous les regardons, nous n'avons pas l'air de les piquer d'un dard ou de les examiner par un coup d'œil hypocrite. Nous ne savons pas pencher la tête en saule pleureur et paraître aimable en la relevant ainsi!

Mademoiselle de Pen-Hoël ne put s'empêcher de rire en voyant les gestes de sa nièce; mais ni le chevalier ni le baron ne comprenaient cette satire de la province contre Paris.

— La marquise de Rochegude est cependant belle, dit la vieille fille.

— Mon ami, dit la baronne à son mari, je sais qu'elle va demain au Croisic; nous irons nous y promener; je voudrais bien la rencontrer.

Pendant que Calyste se creusait la tête afin de deviner ce qui pouvait lui avoir fait fermer la porte des Touches, il se passait entre les deux amies une petite scène qui devait influer sur les événements du lendemain.

La lettre de Calyste avait apporté dans le cœur de madame de Rochegude des émotions inconnues. Les femmes ne sont pas toujours l'objet d'un amour aussi jeune, aussi naïf, aussi sincère et absolu que l'était celui de cet enfant. Béatrix avait plus aimé qu'elle n'avait été aimée ; elle avait été l'esclave,

elle éprouvait un désir inexplicable d'être à son tour le tyran. Au milieu de sa joie, en lisant et relisant la lettre de Calyste, elle fut traversée par la pointe d'une idée cruelle. Que faisaient donc ensemble Calyste et Camille depuis le lendemain du départ de Claude Vignon? Si Calyste n'aimait pas Camille et que Camille le sût, à quoi donc employaient-ils leurs matinées? La mémoire de l'esprit rapprocha malicieusement de cette remarque les discours de Camille; il semblait qu'un diable souriant fît apparaître dans un miroir magique le portrait de cette héroïque fille avec certains gestes et certains regards qui achevèrent d'éclairer Béatrix. Au lieu de lui être égale, elle était écrasée par Félicité; loin de la jouer, elle était jouée par elle; elle n'était qu'un plaisir que Camille voulait donner à son enfant aimé d'un amour extraordinaire et sans vulgarité. Pour une femme comme Béatrix, cette découverte fut un coup de foudre. Elle repassa minutieusement l'histoire de cette semaine.

En un moment, le rôle de Camille et le sien se déroulèrent dans toute leur étendue; elle se trouva singulièrement ravalée. Dans son accès de haine jalouse, elle crut apercevoir chez Camille une intention de vengeance contre Conti. Tout le passé de ces deux ans agissait peut-être sur ces deux semaines. Une fois sur la pente des défiances, des suppositions et de la colère, Béatrix ne s'arrêta point :

elle se promenait dans son appartement, poussée par d'impétueux mouvements d'âme, et s'asseyait tour à tour en essayant de prendre un parti; mais elle resta jusqu'à l'heure du dîner en proie à l'indécision et ne descendit que pour se mettre à table, sans s'être habillée. En voyant entrer sa rivale, Camille devina tout. Béatrix, sans toilette, avait un air froid et une taciturnité de physionomie qui, pour une observatrice de la force de Maupin, expliquaient l'hostilité d'un cœur aigri. Camille sortit et donna sur-le-champ l'ordre qui devait si fort étonner Calyste; elle pensa que si le naïf Breton arrivait avec son amour insensé au milieu de la querelle, il ne reverrait peut-être jamais Béatrix en compromettant l'avenir par quelque sotte franchise, elle voulut être sans témoin pour ce duel. Camille connaissait la sécheresse de cette âme, les petitesses de ce grand orgueil, auquel elle avait si justement appliqué le mot d'entêtement. Le dîner fut sombre. Chacune de ces deux femmes avait trop d'esprit et de bon goût pour s'expliquer devant les domestiques ou se faire écouter par eux aux portes. Camille fut douce et bonne, elle se sentait si supérieure; la marquise fut dure et mordante, elle se savait jouée comme un enfant; mais il y eut pendant le dîner un combat de regards, de gestes, de demi-mots, auquel les gens ne devaient rien comprendre et qui annonçait un orage.

Quand il fallut remonter, Camille offrit malicieusement son bras à Béatrix qui le refusa, feignit de ne pas voir le mouvement et s'élança seule dans l'escalier.

Quand le café fut servi, mademoiselle des Touches dit à son valet de chambre un : Laissez-nous ! qui fut le signal du combat.

— Les romans que vous faites, ma chère, sont un peu plus dangereux que ceux que vous écrivez, dit la marquise.

— Ils ont cependant un grand avantage.

— Lequel ?

— Ils sont inédits, mon ange.

— Celui dans lequel vous me mettez fera-t-il un livre ?

— Je n'ai pas de vocation pour le langage des sphinx : vous en avez l'esprit et la beauté, mais ne me proposez pas d'énigmes ; parlez clairement, ma chère Béatrix.

— Quand pour rendre les hommes heureux, les amuser, leur plaire et dissiper leurs ennuis, nous demandons au diable de nous aider...

— Les hommes nous le reprochent plus tard, dit Camille en quittant sa cigarette.

— Ils oublient l'amour qui nous emportait et qui justifiait tout, en attribuant nos excès à un esprit de licence ; mais ils font leur métier d'hommes, ils sont ingrats et injustes, reprit Béatrix. Les

femmes entre elles ont vis-à-vis d'eux une attitude fière, noble et, disons-le, vertueuse ; on voit bien que vous avez quelque chose de l'homme, ma chère, vous vous conduisez comme eux, rien ne vous arrête, et si vous n'avez pas toute leur force vous avez leurs mœurs. Je n'ai pas lieu, ma chère, d'être contente de vous, et je suis trop franche pour le cacher. Personne ne me fera peut-être au cœur une blessure aussi profonde que celle dont je souffre. Si vous n'êtes pas toujours femme en amour, vous la redevenez en vengeance. Il fallait une femme de génie pour trouver l'endroit le plus sensible de nos délicatesses : je veux parler de Calyste et des *roueries,* ma chère (voilà le vrai mot), que vous avez employées contre moi. Jusqu'où, vous, Camille Maupin, êtes-vous descendue, et dans quelle intention ?

— Toujours de plus en plus sphinx ! dit Camille en souriant.

— Vous avez voulu que je me jetasse à la tête de Calyste ; je suis encore trop jeune pour avoir de telles façons. Pour moi l'amour est l'amour avec ses atroces jalousies et ses volontés absolues. Je ne suis pas auteur, il m'est impossible de voir des idées dans des sentiments...

— Vous aimez sottement ? dit Camille. Vous vous calomniez, ma chère, vous êtes assez froide pour rendre votre tête juge de votre cœur.

Cette épigramme fit rougir la marquise; elle lança sur Camille un regard plein de haine, un regard venimeux, et trouva sans les chercher les flèches les plus acérées de son carquois. Camille écouta froidement et en fumant des cigarettes cette tirade furieuse qui petillait d'injures si mordantes qu'il est impossible de la rapporter. Béatrix, irritée par le calme de son adversaire, chercha d'horribles personnalités dans l'âge auquel atteignait mademoiselle des Touches.

— Est-ce tout? dit Camille en poussant un nuage de fumée. Aimez-vous Calyste?

— Non, certes.

— Tant mieux, répondit Camille. Moi je l'aime, et beaucoup trop pour mon repos; peut-être a-t-il pour vous un caprice, vous êtes la plus délicieuse blonde du monde, et moi je suis noire comme une taupe; vous êtes svelte, élancée, et moi j'ai trop de dignité dans la taille; enfin vous êtes jeune! voilà le grand mot, et vous ne me l'avez pas épargné. Vous avez abusé de vos avantages de femme contre moi, ni plus ni moins qu'un petit journal abuse de la plaisanterie. J'ai tout fait pour empêcher ce qui arrive, dit-elle en levant les yeux au plafond. Quelque peu femme que je sois, je le suis encore assez, ma chère, pour qu'une rivale ait besoin de moi pour l'emporter sur moi...

La marquise fut atteinte au cœur par ce mot cruel, dit de la façon la plus innocente.

— Vous me prenez pour une femme bien niaise en croyant de moi ce que Calyste veut vous en faire croire. Je ne suis ni si grande ni si petite; je suis femme et très femme. Quittez vos grands airs et donnez-moi la main, dit Camille en s'emparant de la main de Béatrix. Vous n'aimez pas Calyste; eh bien! soyez dure, froide et sévère avec lui demain. et il finira par se soumettre; mais il est Breton, s'il persiste à vous faire la cour, vous irez dans une petite maison de campagne que je possède à six lieues de Paris, où vous trouverez toutes les aises de la vie. Que Calyste me calomnie, eh mon Dieu! l'amour le plus pur ment dix fois par jour, ces impostures accusent sa force.

Il y eut dans la physionomie de Camille un air de superbe froideur qui rendit la marquise inquiète et craintive. Elle ne savait que répondre. Camille lui porta le dernier coup.

« Je suis plus confiante et moins aigre que vous, je ne vous suppose pas l'intention de couvrir par une récrimination une attaque qui compromettrait ma vie; vous me connaissez, je ne survivrai pas à la perte de Calyste, et je dois le perdre tôt ou tard. Je ne comprends rien à ce que vous me dites de moi. car je me suis assez franchement expliquée avec vous dès le début. Calyste m'aime, d'ailleurs, je le sais.

— Voilà ce qu'il répondait à une lettre où je ne lui parlais que de vous, dit Béatrix en tendant la lettre de Calyste.

Camille la prit et la lut, mais en la lisant ses yeux s'emplirent de larmes, elle pleura comme pleurent toutes les femmes dans leurs vives douleurs.

— Mon Dieu, dit-elle, il l'aime! Je mourrai donc sans avoir été ni comprise, ni aimée.

Elle resta quelques moments la tête appuyée sur l'épaule de Béatrix, car sa douleur était véritable, elle éprouvait dans ses entrailles le coup terrible qu'y avait reçu la baronne du Guénic à la lecture de cette lettre.

— L'aimes-tu? dit-elle en se dressant et regardant Béatrix. As-tu pour lui cette adoration infinie qui triomphe de toutes les douleurs et qui survit au mépris, à la trahison, à la certitude de n'être plus jamais aimée? L'aimes-tu pour lui-même et pour le plaisir de l'aimer?

— Chère amie, dit la marquise attendrie, eh bien, sois tranquille, je partirai demain.

— Ne pars pas, il t'aime, je le vois! Et je l'aime tant que je serais au désespoir de le voir souffrant, malheureux. J'avais formé bien des projets pour lui; mais s'il t'aime, tout est fini.

— Je l'aime, Camille, dit alors la marquise avec une adorable naïveté, mais en rougissant.

— Tu l'aimes, et tu peux lui résister ! s'écria Camille. Ah ! tu ne l'aimes pas.

—Je ne saurais dire ce qu'il a éveillé en moi, mais certes il m'a rendue vertueuse, dit Béatrix. Je rougis d'être ce que je suis. Pour lui, je voudrais être pure, belle, libre; et ne pouvant être à lui qu'à demi, je ne veux pas d'une destinée incomplète.

— Tête froide ! dit Camille avec une sorte d'horreur, aimer et calculer !

— Tout ce que vous voudrez, mais je ne veux pas flétrir sa vie, être à son cou comme une pierre, et devenir un regret éternel. Si je ne puis être sa femme, je ne serai pas sa maîtresse. Il m'a, vous ne vous moquerez pas de moi ? non ! Eh bien son adorable amour m'a purifiée.

Camille jeta sur Béatrix le plus fauve, le plus farouche regard que jamais femme jalouse ait jeté sur sa rivale.

— Sur ce terrain, dit-elle, je croyais être seule. Béatrix, ce mot nous sépare à jamais, nous ne sommes plus amies. Nous commençons un combat horrible. Maintenant, je te le dis : tu succomberas ou tu fuiras...

Félicité se précipita dans sa chambre après avoir montré le visage d'une lionne en fureur à Béatrix stupéfaite.

— Viendrez-vous au Croisic demain ? dit Camille en soulevant la portière.

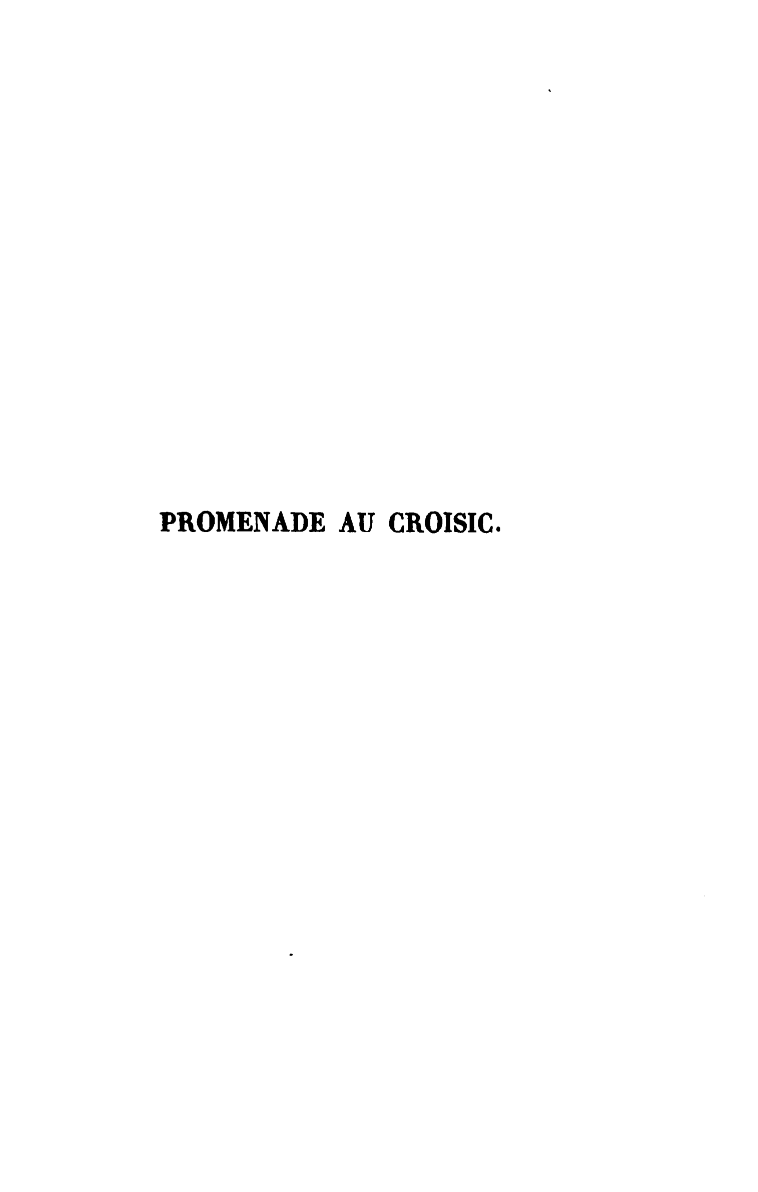
— Certes ! répondit orgueilleusement la marquise ; je ne fuirai pas et je ne succomberai pas.

— Je joue cartes sur table, j'écrirai à Conti, répondit Camille.

Béatrix devint aussi blanche que la gaze de son écharpe.

— Chacune de nous joue sa vie, répondit Béatrix qui ne savait plus que résoudre.

Les violentes passions que cette scène avait soulevées entre ces deux femmes, se calmèrent pendant la nuit. Toutes deux se raisonnèrent et revinrent au sentiment des perfides temporisations qui séduisent la plupart des femmes, système excellent d'elles aux hommes, mauvais entre elles. Ce fut au milieu de cette dernière tempête que mademoiselle des Touches entendit la grande voix qui triomphe des plus intrépides. Béatrix, elle, écouta les conseils de la jurisprudence mondaine, elle eut peur du mépris de la société. La tromperie de Félicité, mêlée des accents de la plus atroce jalousie, eut donc un plein succès. La faute de Calyste fut réparée, mais une nouvelle indiscrétion pouvait le perdre à jamais.



PROMENADE AU CROISIC.

V

Promenade au Croisic.

On arrivait à la fin du mois d'août, le ciel était d'une pureté magnifique. A l'horizon, l'Océan avait, comme dans les mers méridionales, une teinte d'argent en fusion, et près du rivage papillotaient de petites vagues. Il y avait une espèce de fumée brillante produite par l'excès de la chaleur. Les rayons du soleil tombaient d'aplomb sur les sables et y produisaient une atmosphère au moins égale à celle des tropiques. Aussi le sel fleurissait-il en petits œillets

blancs à la surface des mares. Les courageux paludiers, vêtus de blanc précisément pour résister à l'action du soleil, étaient dès le matin tous à leur poste, armés de leurs longs râteaux, appuyés sur les petits murs de boue qui séparent chaque propriété, regardant le travail de cette chimie naturelle à eux connue dès leur enfance. Quelques-uns avaient avec eux leurs petits gars et leurs femmes. Les dragons verts appelés douaniers fumaient leurs pipes tranquillement. Le baron et la baronne avaient pris le prétexte de venir voir comment allait la récolte de sel, et ils étaient sur la jetée admirant ce silencieux paysage où la mer faisait seul entendre le mugissement de ses vagues en temps égaux. La ceinture verte de la terre cultivée produisait un effet magique.

— Hé bien, mes amis, j'aurai vu l'Océan et les marais de Guérande encore une fois avant de mourir, dit le baron à des paludiers qui se groupèrent à l'entrée des marais pour le saluer.

— Est-ce que les du Guénic meurent! dit un paludier.

En ce moment, la caravane partie des Touches arriva dans le petit chemin. La marquise allait seule en avant, Calyste et Camille suivaient en se donnant le bras. A vingt pas en arrière venait Gasselin.

— Voilà ma mère et mon père, dit le jeune homme à Camille.

La marquise s'arrêta ; madame du Guénic éprouva la plus violente répulsion en voyant Béatrix, qui cependant était merveilleusement mise : un chapeau d'Italie orné de bluets et à grands bords, ses cheveux crêpés dessous, une robe d'une étoffe écrue de couleur grisâtre, une ceinture bleue à longs bouts flottants, enfin un air de princesse déguisée en bergère.

— Elle n'a pas de cœur, se dit la baronne.

— Mademoiselle, dit Calyste à Camille, voici madame du Guénic et mon père. Puis il dit au baron et à la baronne : — Mademoiselle des Touches et madame la marquise de Rochegude, née de Castéran, mon père.

Le baron salua mademoiselle des Touches, qui fit un salut humble et plein de reconnaissance à la baronne.

— Celle-là, pensa Fanny, aime vraiment mon fils, elle semble me remercier d'avoir mis Calyste au monde.

— Vous venez voir, comme je le fais, si la récolte sera bonne, mais vous avez de meilleures raisons que moi d'être curieuse, dit le baron à Camille, car vous avez là du bien, mademoiselle.

— Mademoiselle est la plus riche de tous les propriétaires, dit un de ses paludiers, et que Dieu la conserve, elle est *bonne dame.*

Les deux compagnies se saluèrent et se quittèrent.

— On ne donnerait pas plus de trente ans à mademoiselle des Touches, dit le bonhomme à sa femme. Elle est bien belle. Et Calyste préfère cette haridelle de marquise parisienne à cette excellente fille de Bretagne?

— Hélas! oui, dit la baronne.

Une barque attendait au pied de la jetée, où l'embarquement se fit sans gaieté. La marquise était froide et digne. Camille avait grondé Calyste sur son manque de foi, en lui expliquant l'état dans lequel étaient ses affaires de cœur. Calyste, en proie à un désespoir morne, jetait sur Béatrix des regards où l'amour et la haine se combattaient. Il ne fut pas dit une parole pendant le court trajet de la jetée de Guérande à l'extrémité du port du Croisic, endroit où se charge le sel que des femmes apportent dans de grandes terrines placées sur leurs têtes, et qu'elles tiennent de façon à ressembler à des cariatides. Ces femmes vont pieds-nus, n'ont qu'une jupe assez courte, et beaucoup d'entre elles laissent insoucieusement voltiger les mouchoirs qui couvrent leurs bustes; plusieurs n'ont que leurs chemises. Le petit navire danois achevait sa cargaison. Le débarquement de ces deux belles personnes excita la curiosité; mais Camille s'élança vivement vers les rochers, en laissant Calyste et Béatrix ensemble. Gasselin mit entre son maître et lui une distance d'au moins deux cents pas.

Du côté de la mer, la presqu'île du Croisic est bordée de roches granitiques dont les formes sont si singulièrement capricieuses qu'elles ne peuvent être appréciées que par les voyageurs qui ont été mis à même d'établir des comparaisons entre ces grands spectacles de la nature sauvage. Peut-être les roches du Croisic ont-elles sur les choses de ce genre la supériorité accordée au chemin de la grande Chartreuse sur les autres vallées étroites. Ni les côtes de la Corse où le granit offre des récifs bien bizarres, ni celles de la Sardaigne où la nature s'est livrée à des effets grandioses et terribles, ni les roches basaltiques des mers du Nord n'ont un caractère aussi complet. La fantaisie s'est amusée à composer là d'interminables arabesques où les figures les plus bizarres s'enroulent et se déroulent. Toutes les formes y sont. L'imagination est peut-être fatiguée de cette immense galerie de monstruosités où, par les temps de fureur, la mer se glisse et a fini par polir toutes les aspérités. Vous rencontrez sous une voûte naturelle et d'une hardiesse imitée de loin par Brunelleschi une cuve polie comme une baignoire de marbre et sablée par un sable uni, fin, blanc, où l'on peut se baigner sans crainte dans quatre pieds d'eau tiède. Vous allez admirant de petites anses, fraîches, abritées par des portiques grossièrement taillés mais majestueux. Les accidents sont innombrables, rien de ce que

l'imagination la plus dévergondée pourrait inventer ou vouloir n'y manque. Il existe même, chose si rare sur les bords de l'Océan que peut-être est-ce la seule exception, un endroit où il est venu un gros *buisson* de la plante qui a fait créer ce mot. Ce buis, la plus grande curiosité du Croisic où les arbres ne peuvent pas venir, se trouve à une lieue environ du port, à la pointe la plus avancée de la côte. Sur un des promontoires, formés par le granit, qui s'élèvent au-dessus de la mer à une hauteur où les vagues n'arrivent jamais, même dans les temps les plus furieux, et à l'exposition du midi, les caprices déluviens ont pratiqué une marge creuse d'environ quatre pieds de saillie. Dans cette fente, le hasard, peut-être l'homme, a mis assez de terre végétale pour qu'un buis ras et fourni, semé par les oiseaux, y ait poussé. La forme des racines indique au moins trois cents ans d'existence. Au-dessous la roche est cassée net. La commotion dont les traces sont écrites en caractères ineffaçables sur notre globe, a emporté les morceaux du granit je ne sais où. La mer arrive au pied de cette lame sans rencontrer de récifs ou d'écueils, elle a plus de cinq cents pieds de profondeur; mais à l'entour, des roches à fleur d'eau que les bouillonnements de l'écume indiquent fortement, décrivent comme un grand cirque. Il faut un peu de courage et de résolution pour aller jusqu'à la cime de ce petit Gibral-

tar dont la tête est presque ronde et d'où quelque coup de vent peut précipiter les curieux. Cette sentinelle gigantesque ressemble à ces lanternes de vieux châteaux d'où l'on pouvait prévoir les attaques en embrassant tout le pays : de là, se voient le clocher et les arides cultures du Croisic, les sables et les dunes qui menacent la terre cultivée et qui ont envahi le territoire du bourg de Batz. Quelques vieillards prétendent que, dans un temps fort reculé, il se trouvait un château fort en cet endroit. Les pêcheurs de sardines ont donné un nom à ce rocher qui se voit de loin en mer, mais il faut pardonner l'oubli de ce mot breton, aussi difficile à prononcer qu'à retenir.

Calyste menait Béatrix vers ce point d'où le coup d'œil est superbe et où les décorations du granit surpassent tous les étonnements qu'il a pu causer le long de la route sablonneuse qui côtoie la mer. Il est inutile d'expliquer pourquoi Camille s'était sauvée en avant. Comme une bête sauvage blessée, elle aimait la solitude; elle se perdrait dans les grottes, reparaissait sur les pics, chassait les crabes de leurs trous ou surprennait en flagrant délit leurs mœurs originales. Pour ne pas être gênée par ses habits de femme, elle avait mis des pantalons à manchettes brodées, une blouse courte et un chapeau de castor, et pour soutien elle avait une cravache. Elle était ainsi cent fois plus belle que Béa-

trix. Elle avait un petit châle de soie rouge de Chine croisé sur son buste comme on le met aux enfants. Pendant quelque temps, Béatrix et Calyste la virent voltigeant sur les cimes ou sur les abîmes comme un feu follet, essayant de donner le change à ses souffrances; mais elle arriva la première à la roche au buis et s'assit dans une des anfractuosités à l'ombre, occupée à méditer. Que pouvait faire une femme comme elle de sa vieillesse, après avoir bu la coupe de la gloire que tous les grands talents, trop avides pour détailler les stupides jouissances de l'amour-propre, vident d'une gorgée? Elle a depuis avoué que là l'une de ces réflexions suggérées par un rien, par un de ces accidents qui sont une sottise peut-être pour des gens vulgaires et qui présentent un abîme de réflexions aux grandes âmes, l'avait décidée à l'acte singulier par lequel elle devait en finir avec la vie sociale.

Elle tira de sa poche une petite boîte où elle avait mis, en cas de soif, des pastilles à la fraise; elle en prit plusieurs, les savoura, mais tout en les savourant, elle ne put s'empêcher de remarquer que les fraises elles-mêmes n'existaient plus, et revivaient cependant dans leurs qualités. Elle conclut de là qu'il en pouvait être ainsi de nous. La mer lui offrait alors une image de l'infini. Nul grand esprit ne peut se tirer de l'infini, en admettant l'immortalité de l'âme, sans conclure à quelque avenir religieux.

Cette idée la poursuivit quand elle respira son flacon d'eau de Portugal. Son manége pour faire tomber Béatrix en partage à Calyste lui parut alors bien mesquin : elle sentit mourir la femme en elle, et se dégager la noble et angélique créature voilée jusqu'alors par la chair. Son immense esprit, son savoir, ses connaissances, ses fausses amours l'avaient conduite face à face, avec quoi? qui le lui eût dit! avec la mère féconde, la consolatrice des affligés, l'Église romaine, si douce aux repentirs, si poétique avec les poëtes, si naïve avec les enfants, si profonde et si mystérieuse pour les esprits inquiets et sauvages, qu'ils peuvent toujours y creuser en satisfaisant leurs insatiables curiosités. Elle jeta les yeux sur les détours que Calyste lui avait fait faire, et les comparait aux chemins tortueux des rochers. Calyste était toujours à ses yeux le beau messager du ciel, un divin conducteur! Elle étouffa l'amour par l'amour.

Après avoir marché pendant quelque temps en silence, Calyste ne put s'empêcher, sur une exclamation de Béatrix relative à la beauté de l'Océan qui diffère beaucoup de la Méditerranée, de comparer, comme pureté, comme étendue, comme agitation, comme profondeur, comme éternité, cette mer à son amour.

— Elle est bornée par un rocher, dit en riant Béatrix.

— Quand vous me parlez ainsi, répondit-il en lui lançant un regard divin, je vous vois, je vous entends et puis avoir la patience des anges; mais quand je suis seul, vous auriez pitié de moi si vous pouviez me voir, et ma mère pleure de mon chagrin.

— Écoutez, Calyste, il faut en finir, dit la marquise en regagnant le chemin sablé. Peut-être avons-nous atteint le seul lieu propice à dire ces choses, car jamais de ma vie je n'ai vu la nature plus en harmonie avec mes pensées. J'ai vu l'Italie, où tout parle d'émotions amoureuses, j'ai vu la Suisse, où tout est frais et exprime un vrai bonheur, un bonheur laborieux, où la verdure, les eaux tranquilles, les lignes les plus riantes sont opprimées par les Alpes couronnées de neige, mais je n'ai rien vu qui peigne mieux l'ardente aridité de ma vie que cette petite plaine desséchée par les vents de mer, corrodée par les vapeurs marines, où lutte une triste agriculture en face de l'immense Océan, en face des bouquets de la Bretagne d'où s'élèvent les tours de votre Guérande. Eh bien ! Calyste, voilà Béatrix. Je vous aime, mais je ne serai jamais à vous d'aucune manière; vous ne savez pas à quel point je suis dure pour moi-même. Non, vous ne verrez pas votre idole, si je suis une idole amoindrie, elle ne tombera pas de la hauteur où vous la mettez. J'ai maintenant en horreur une passion que désavouent le monde et la religion, je ne veux plus être humiliée

ni cacher mon bonheur : je reste attachée où je suis, et j'y mourrai...

— Et si vous étiez abandonnée? dit Calyste.

— Eh bien ! j'irai mendier ma grâce, je m'humilierai devant l'homme que j'ai offensé, mais je ne courrai jamais le risque de me jeter dans un bonheur que je sais devoir finir.

— Finir ! s'écria Calyste.

La marquise interrompit le dithyrambe auquel allait se livrer son amant en répétant : — Fini ! d'un ton qui lui imposa silence.

Cette contradiction émut chez le jeune homme une de ces muettes fureurs internes que connaissent seuls ceux qui ont aimé sans espoir. Béatrix et lui firent environ trois cents pas dans un profond silence, ne regardant plus ni la mer, ni les roches, ni les champs désolés du Croisic.

— Je vous rendrais si heureuse ! dit Calyste.

— Tous les hommes commencent par nous promettre le bonheur, et ils nous lèguent l'infamie, l'abandon, le dégoût. Je n'ai rien à reprocher à celui à qui je dois être fidèle ; il ne m'a rien promis, je suis allée à lui, mais le seul moyen qui me reste d'amoindrir ma faute est de la rendre éternelle.

— Dites, madame, que vous ne m'aimez pas; car moi qui vous aime, je sais moi-même que l'amour ne discute pas, il ne voit que lui-même, il n'est pas un sacrifice que je ne fasse. Ordonnez ? je ferai l'im-

possible. Celui qui jadis a méprisé sa maîtresse pour avoir jeté son gant entre les lions en lui recommandant d'aller le reprendre, il n'aimait pas! il méconnaissait votre droit de nous éprouver pour être sûres de notre amour et ne rendre les armes qu'à des grandeurs surhumaines. Je vous sacrifierais ma famille, mon nom, mes fiertés.

— Assez ; je le crois, dit-elle d'une voix émue ; mais j'ai fait assez de fautes, ne me tentez pas.

Ils étaient en ce moment au pied de la roche au buis, et Calyste éprouva les plus enivrantes félicités à soutenir la marquise en gravissant ce rocher où elle voulut aller jusqu'à la cime. Ce fut pour ce pauvre enfant comme une extrême faveur de serrer cette taille, de sentir cette femme un peu tremblante : elle avait besoin de lui ! Ce plaisir inespéré lui tourna la tête : il ne vit plus rien, et il saisit Béatrix par la ceinture.

— Eh bien ! dit-elle d'un air imposant.

— Ne serez-vous jamais à moi ? lui demanda-t-il d'une voix étouffée par un orage de sang.

— Jamais, mon ami, répondit-elle. Je ne puis être pour vous que Béatrix, un rêve! N'est-ce pas une douce chose ? nous n'aurons ni amertume, ni chagrin, ni repentir !

— Et vous retournerez à Conti?

— Il le faut bien.

— Tu ne seras donc jamais à personne? dit Ca-

lyste en poussant la marquise avec une violence frénétique et la jetant dans la mer. Il resta là pour écouter sa chute et se précipiter après elle; mais il n'entendit qu'une clameur sourde, l'éclat d'une déchirure d'étoffe et le bruit grave d'un corps tombant sur la terre au-dessous de lui.

Au lieu de tomber la tête en bas, Béatrix avait chaviré; elle était renversée dans le buis; mais elle aurait roulé néanmoins au fond de la mer si sa robe ne s'était accrochée à une pointe, et n'avait en se déchirant amorti le poids du corps sur le buisson.

Mademoiselle des Touches, qui vit cette scène, ne put crier, son saisissement fut tel qu'elle ne put que faire signe à Gasselin d'accourir. Calyste se pencha par une sorte de curiosité féroce, il vit la situation de Béatrix et frémit: elle paraissait prier, elle croyait mourir, elle sentait le buis céder. Avec l'habileté soudaine que donne l'amour et l'agilité surnaturelle que la jeunesse trouve dans le danger, il se laissa couler de neuf pieds de hauteur, en se tenant à quelques aspérités, et put atteindre la marge du rocher et relever à temps la marquise en la prenant dans ses bras, au risque de tomber tous les deux à la mer. Quand il tint Béatrix, elle était sans connaissance.

— Ouvrez les yeux, pardonnez-moi, disait Calyste, ou nous mourrons ensemble.

— Mourir ! dit-elle en ouvrant les yeux et dénouant ses lèvres pâles.

Calyste salua ce mot par un baiser. En ce moment, les souliers ferrés de Gasselin se firent entendre au-dessus de leurs têtes : il était suivi de Camille, avec laquelle il examinait les moyens de sauver les deux amants.

— Il n'en est qu'un seul, mademoiselle, dit Gasselin ; je vais m'y couler, ils remonteront sur mes épaules et vous leur donnerez la main.

— Et toi ? dit Camille.

Le domestique parut surpris d'être compté pour quelque chose.

— Il vaut mieux aller chercher une échelle au Croisic, dit Camille.

— Elle est malicieuse tout de même, dit Gasselin en descendant.

Béatrix demanda d'une voix faible à être couchée : elle se sentait défaillir. Calyste la coucha entre le granit et le buis, sur le terreau frais.

— Je vous ai vu, Calyste ! dit Camille. Que Béatrix meure ou soit sauvée, ceci ne doit être jamais qu'un accident.

— Elle me haïra, dit-il les yeux mouillés.

— Elle t'adorera, répondit Camille. Nous voilà revenus de notre promenade ; il faut la transporter aux Touches. Que serais-tu donc devenu si elle était morte ? lui dit-elle.

— Je l'aurais suivie.

— Et ta mère?... Puis après une pause : Et moi? dit-elle faiblement.

Calyste resta pâle, le dos appuyé au granit, immobile, silencieux. Gasselin revint promptement d'une des petites fermes éparses dans les champs, et courait avec une échelle qu'il y avait trouvée. Béatrix avait repris quelques forces. Quand Gasselin eut placé l'échelle, la marquise put, aidée par Gasselin qui pria Calyste de passer le châle rouge de Camille sous les bras de Béatrix et de lui en apporter le bout, arriver sur la plate-forme ronde où Gasselin la prit dans ses bras comme un enfant, et la descendit sur la plage.

— Je n'aurais pas dit non à la mort, mais les souffrances! dit-elle à mademoiselle des Touches d'une voix faible.

La faiblesse et le brisement dont se plaignait Béatrix engagèrent Camille à la faire porter à la ferme où Gasselin avait emprunté l'échelle. Calyste, Gasselin et Camille se dépouillèrent des vêtements qu'ils pouvaient quitter, firent un matelas sur l'échelle, y placèrent Béatrix et la portèrent comme sur une civière. Les fermiers offrirent leur lit, Gasselin courut à l'endroit où attendaient les chevaux, en prit un, alla chercher le chirurgien du Croisic, et recommanda aux bateliers de venir à l'anse la plus voisine de la ferme. Calyste, assis sur une escabelle,

répondait par des mouvements de tête et par de rares monosyllabes à Camille dont l'inquiétude était excitée et par l'état de Béatrix, et par celui de Calyste. Après une saignée, Béatrix se trouva mieux. Elle put parler, consentit à s'embarquer, et vers cinq heures du soir, elle fut transportée de la jetée de Guérande aux Touches, où le médecin de la ville l'attendait. Le bruit de cet événement s'était répandu dans ce pays solitaire et presque sans habitants visibles avec une rapidité visible.

Calyste passa la nuit aux Touches, au pied du lit de Béatrix et en compagnie de Camille. Le médecin avait promis que le lendemain la marquise n'aurait plus qu'une courbature. A travers le désespoir de Calyste éclatait une joie profonde : il était au pied du lit de Béatrix, il la regardait sommeillant ou s'éveillant; il pouvait étudier son visage pâle et ses moindres mouvements. Camille souriait avec amertume en reconnaissant chez Calyste les symptômes d'une de ces passions qui teignent à jamais l'âme et les facultés d'un homme en se mêlant à sa vie, dans une époque où nulle pensée, nul soin ne contrarient ce cruel travail intérieur. Jamais Calyste ne devait voir la femme vraie qui était en Béatrix. Avec quelle naïveté le jeune Breton laissait lire ses plus secrètes pensées ! Il s'imaginait que cette femme était sienne en se trouvant ainsi dans sa chambre, et en l'admirant. Il épiait avec une attention extati-

que les plus légers mouvements de Béatrix, il éclatait dans sa contenance une si jolie curiosité, son bonheur se révélait si naïvement, qu'il y eut un moment où les deux femmes se regardèrent en souriant. Quand Calyste vit les beaux yeux verts de mer de la malade exprimer un mélange de confusion, d'amour et de raillerie, il rougit et détourna la tête.

— Ne vous ai-je pas dit, Calyste, que, vous autres hommes, vous nous promettiez le bonheur et finissiez par nous jeter dans un précipice?

En entendant cette plaisanterie, dite d'un ton charmant et qui annonçait quelque changement dans le cœur de Béatrix, Calyste se mit à genoux; il prit une de ses mains moites et la baisa d'une façon très-soumise.

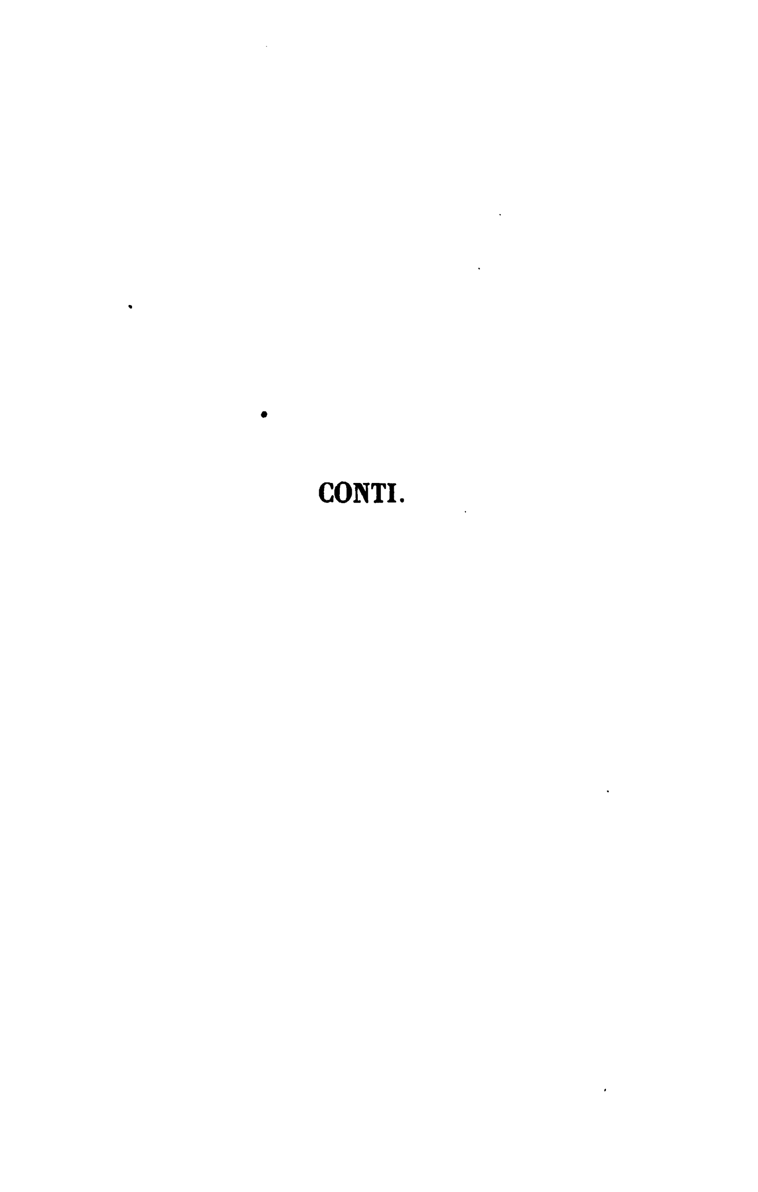
— Vous avez le droit de repousser à jamais mon amour, et moi je n'ai plus le droit de vous dire un seul mot.

— Ah! s'écria Camille en voyant l'expression peinte sur le visage de Béatrix, et la comparant à celle qu'avaient obtenue les efforts de sa diplomatie, l'amour aura toujours plus d'esprit à lui seul que tout le monde! Prenez votre calmant, ma chère amie, et dormez.

Cette nuit, passée par Calyste auprès de mademoiselle des Touches, qui lut d'un côté des livres de mythologie mystique pendant que Calyste lisait

Indiana, le premier ouvrage de la célèbre rivale de Camille, et où se trouvait l'image captivante pour lui d'un jeune homme aimant avec idolâtrie et dévouement, avec une tranquillité mystérieuse et pour toute sa vie, une femme placée dans la situation fausse où était Béatrix, livre qui fut d'un fatal exemple pour lui ! Cette nuit laissa des traces ineffaçables dans le cœur de ce pauvre jeune homme, à qui Félicité fit comprendre qu'à moins d'être un monstre une femme ne pouvait être qu'heureuse et flattée dans toutes ses vanités d'avoir été l'objet d'un culte.

— Vous ne m'auriez pas jetée à l'eau, moi ! dit la pauvre Camille en essuyant une larme.



CONTI.

VI

Conti.

Vers le matin, Calyste accablé s'était endormi dans son fauteuil. Ce fut au tour de la marquise à contempler ce charmant enfant, pâli par ses émotions et par sa première veille d'amour ; elle l'entendit murmurant son nom dans son sommeil.

— Il aime en dormant ! dit-elle à Camille.

— Il faut l'envoyer se coucher chez lui, dit Félicité qui le réveilla.

Personne n'était inquiet à l'hôtel du Guénic, ma-

demoiselle des Touches avait écrit un mot à la baronne. Calyste revint dîner aux Touches, il trouva Béatrix levée, pâle, faible et lasse ; mais il n'y avait plus la moindre dureté dans sa parole, ni la moindre dureté dans ses regards. Dès cette soirée douce et remplie de musique par Camille, qui se mit au piano pour laisser Calyste prendre et serrer les mains de Béatrix sans que ni l'un ni l'autre pussent parler, il n'y eut plus le moindre orage aux Touches. Félicité s'effaça complétement.

Les femmes froides, frêles, dures et minces comme est madame de Rochegude, ces femmes dont le col offre une attache osseuse qui leur donne une vague ressemblance avec la race féline, ont l'âme de la couleur pâle de leurs yeux clairs, gris ou verts ; aussi, pour fondre, pour vitrifier ces cailloux, faut-il des coups de foudre. Pour Béatrix, la rage d'amour et l'attentat de Calyste avaient été ce coup de tonnerre auquel rien ne résiste et qui change les natures les plus rebelles. Béatrix se sentait intérieurement mortifiée ; l'amour pur et vrai lui baignait le cœur de ses molles et fluides ardeurs. Elle vivait dans une douce et tiède atmosphère de sentiments inconnus où elle se trouvait agrandie, élevée ; elle entrait dans les cieux où la Bretagne met la femme. Elle savourait les adorations respectueuses de cet enfant, dont le bonheur lui coûtait peu de chose : un geste, un regard, une parole satisfaisaient Ca-

lyste, et ce haut prix donné par le cœur à ces riens la touchait excessivement. Son gant effleuré pouvait devenir pour cet ange, plus que toute sa personne n'était pour celui par qui elle aurait dû être adorée ! Quel contraste ! Quelle femme aurait pu résister à cette constante déification ? Elle était sûre d'être obéie et comprise ; elle eût dit à Calyste de risquer sa vie pour le moindre de ses caprices, il n'eût même pas réfléchi. Aussi Béatrix prit-elle je ne sais quoi de noble et d'imposant, elle vit l'amour du côté de ses grandeurs, elle y chercha comme un point d'appui pour demeurer la plus magnifique de toutes les femmes aux yeux de Calyste, sur qui elle voulut avoir un empire absolu, éternel. Ses coquetteries furent alors d'autant plus tenaces, qu'elle se sentait plus faible. Elle joua la malade pendant toute une semaine avec une charmante hypocrisie. Combien de fois ne fit-elle pas le tour du tapis vert qui s'étendait devant la façade des Touches sur le jardin, appuyée sur le bras de Calyste, et rendant alors à Camille toutes les souffrances qu'elle lui avait données pendant la première semaine de son séjour.

— Ah ! ma chère, tu lui fais faire le grand tour ! dit-elle à la marquise, confuse du mot de Félicité.

Avant la promenade au Croisic, un soir, ces deux femmes devisaient sur l'amour et riaient des différentes manières dont les hommes s'y prenaient pour

faire leurs déclarations, en s'avouant à elles-mêmes que les plus habiles et naturellement les moins aimants ne s'amusaient pas à se promener dans le labyrinthe de la sensiblerie, et avaient raison, en sorte que les gens qui aiment le mieux étaient pendant un certain temps les plus maltraités. Ils s'y prennent comme la Fontaine pour aller à l'Académie, dit alors Camille. Son mot rappelait cette conversation à la marquise en lui reprochant son machiavélisme.

Madame de Rochegude avait une puissance absolue pour contenir Calyste dans les bornes où elle voulait qu'il se tînt ; elle savait lui rappeler d'un geste ou d'un regard son horrible violence au bord de la mer. Les yeux de ce pauvre martyr se remplissaient alors de larmes, il se taisait et dévorait ses raisonnements, ses vœux, ses souffrances, avec un héroïsme qui certes eût touché toute autre femme. Elle l'amena par son infernale coquetterie à un si grand désespoir qu'il vînt un jour se jeter dans les bras de Camille en lui demandant conseil.

Béatrix, armée de la lettre de Calyste, en avait extrait le passage où il disait qu'aimer était le premier bonheur, qu'être aimé venait après, et le lui rappelait pour restreindre sa passion à cette idolâtrie respectueuse qui lui plaisait : elle aimait tant à se laisser caresser l'âme par ces doux concerts de

louanges et d'adorations que la nature suggère aux jeunes gens ; il y a tant d'art sans recherches, tant de séductions innocentes dans leurs cris, dans leurs prières, dans leurs exclamations, dans leurs appels à eux-mêmes, dans les hypothèques qu'ils donnent sur l'avenir, que Béatrix se gardait bien de répondre. Elle l'avait dit, elle doutait ! Il ne s'agissait pas encore du bonheur, mais de la permission d'aimer que demandait toujours cet enfant, qui s'obstinait à vouloir prendre la place du côté le plus fort.

— J'ai voulu te guérir en te la faisant promptement connaître, répondit mademoiselle des Touches, et tu as tout brisé dans ton impatience. Il y a dix jours, tu étais son maître, aujourd'hui tu es l'esclave, mon pauvre garçon. Ainsi, tu n'auras jamais la force d'exécuter mes ordres !

— Que faut-il faire ?

— Lui chercher querelle à propos de sa rigueur. Une femme est toujours emportée par le discours. Fais qu'elle te maltraite, et ne reviens plus aux Touches qu'elle ne t'y rappelle.

Il est un moment, dans toutes les maladies violentes, où le patient accepte les plus cruels remèdes et se soumet aux opérations les plus horribles. Calyste en était arrivé là, et il écouta le conseil de Camille : il resta deux jours au logis, mais le troisième il grattait à la porte de Béatrix en l'avertissant que Camille et lui l'attendaient pour déjeuner.

— Encore un moyen de perdu, lui dit Camille en le voyant arriver.

Béatrix s'était souvent arrêtée pendant ces deux jours à la fenêtre d'où se voyait le chemin de Guérande. Quand Camille l'y surprenait, elle se disait occupée de l'effet produit par les ajoncs du chemin dont les fleurs d'or étaient illuminées par le soleil de septembre. Camille eut ainsi le secret de Béatrix, et n'avait plus qu'un mot à dire pour que Calyste fût heureux, mais elle ne le disait pas; elle était encore trop femme pour cela. Béatrix fit attendre assez longtemps Camille et Calyste. Avec tout autre que lui, ce retard eût été significatif, car la toilette de la marquise accusait le désir de fasciner Calyste et d'empêcher une nouvelle absence. Après le déjeuner, elle alla se promener dans le jardin, et ravit de joie cet enfant qu'elle ravissait d'amour en lui exprimant le désir de revoir avec lui cette roche où elle avait failli périr.

— Allons-y seuls? demanda Calyste d'une voix troublée.

— Si je refusais, répondit-elle, ce serait vous donner à penser que vous êtes dangereux. Hélas! je vous l'ai dit mille fois; je suis à un autre et ne puis être qu'à lui; je l'ai choisi sans savoir ce qu'était l'amour. La faute est double; double est la punition!

Quand elle parlait ainsi, les yeux à demi mouil-

lés par le peu de larmes que ces sortes de femmes répandent. Calyste éprouvait une compassion qui adoucissait son ardente fureur; il l'adorait alors comme une madone. Il ne faut pas plus demander aux différents caractères de se ressembler dans l'expression des sentiments, qu'il ne faut exiger les mêmes fruits d'arbres différents. Béatrix était en ce moment violemment combattue; elle hésitait entre elle-même et Calyste, entre le monde où elle espérait rentrer un jour, et le bonheur complet; entre se perdre à jamais par une seconde passion impardonnable et le pardon social. Elle commençait à écouter, sans aucune fâcherie, même jouée, les discours d'un amour aveugle; elle se laissait caresser par les douces mains de la Pitié. Déjà plusieurs fois elle avait été émue aux larmes en écoutant Calyste lui promettant de l'amour pour tout ce qu'elle perdrait aux yeux du monde et la plaignant d'être attachée à un aussi mauvais génie, à un homme aussi faux que Conti. Plus d'une fois elle n'avait pas fermé la bouche à Calyste quand il lui contait les misères et les souffrances qui l'avaient accablée en Italie, en ne se voyant pas seule dans le cœur de Conti. Camille avait, à ce sujet, fait plus d'une leçon à Calyste, et Calyste en profitait.

— Moi, lui disait-il, je vous aimerai absolument, vous ne trouverez pas chez moi les triomphes de l'art, les jouissances que donne une foule émue par

les merveilles du talent; mon seul talent sera de vous aimer, mes seules jouissances seront les vôtres, l'admiration d'aucune femme ne me paraîtra mériter de récompense; vous n'aurez pas à redouter d'odieuses rivalités; vous êtes méconnue, et là où on vous accepte, moi je voudrais me faire accepter tous les jours.

Elle écoutait ces paroles la tête baissée, en le laissant baiser ses mains, en avouant silencieusement, mais de bonne grâce, qu'elle était peut-être un ange méconnu.

— Je suis trop humiliée, répondait-elle, mon passé dépouille l'avenir de toute sécurité.

Ce fut une belle matinée pour Calyste que celle où, en venant aux Touches à sept heures du matin, il aperçut entre deux ajoncs, une fenêtre aux Touches, et à cette fenêtre Béatrix avec le même chapeau de paille qu'elle avait le jour de la première excursion. Il eut comme un éblouissement. Ces petites choses de la passion agrandissent le monde. Peut-être n'y a-t-il que les Françaises qui possèdent les secrets de ces coups de théâtre, elles les doivent aux grâces de leur esprit, elles savent en mettre dans le sentiment autant qu'il peut en accepter, sans perdre de sa force. Ah! combien elle pesait peu sur le bras de Calyste! Tous deux sortirent par la porte du jardin qui donne sur les sables. Béatrix trouva les sables jolis, elle aperçut alors ces petites

plantes dures à fleurs roses, qui y croissent, elle en cueillit plusieurs, et les partagea d'une façon significative avec Calyste, pour qui ces deux fleurs et ce feuillage devaient être une éternelle, une sinistre image.

« Nous y joindrons du buis, dit-elle en souriant. »

Elle resta quelque temps sur la jetée où Calyste, en attendant la barque, lui raconta son enfantillage le jour de son arrivée.

— Là, disait-il, votre nom a brillé comme une lumière !

— J'ai su votre escapade, dit-elle, et voilà ce qui m'a rendue sévère le premier jour.

Pendant cette promenade, elle eut ce ton légèrement plaisant de la femme qui aime, elle en eut la tendresse et le laisser aller. Calyste pouvait se croire aimé ; mais quand, en allant le long des rochers sur le sable, ils descendirent dans une de ces charmantes criques où les vagues ont apporté les plus extraordinaires mosaïques, composées des marbres les plus étrangers, et qu'ils y eurent joué comme des enfants en cherchant les plus beaux échantillons, Calyste, au comble de l'ivresse, lui proposa nettement de s'enfuir en Irlande ; elle reprit un air digne et mystérieux, lui demanda son bras et ils continuèrent leur chemin vers la roche qu'elle avait surnommée sa roche Tarpéienne.

— Mon ami, lui dit-elle en gravissant à pas lents ce magnifique bloc de granit dont elle devait se faire un piédestal, je n'ai pas le courage de vous cacher tout ce que vous êtes pour moi. Depuis dix ans, je n'ai pas eu de bonheur comparable à celui que nous venons de goûter en faisant la chasse aux coquillages dans ces roches à fleur d'eau, en échangeant ces cailloux dont je me ferai faire un collier qui sera plus précieux pour moi que s'il était composé des plus beaux diamants. Je viens d'être petite fille, enfant, telle que j'étais à quatorze ou seize ans, et alors digne de vous. L'amour que j'ai eu le bonheur de vous inspirer m'a relevée à mes propres yeux. Entendez ce mot dans toute sa magie. Vous avez fait de moi la femme la plus orgueilleuse, la plus heureuse de son sexe, et vous vivrez peut-être plus longtemps dans mon souvenir que moi dans le vôtre. Ainsi le veut la nature. Vous avez compris mon cœur.

En ce moment, elle était arrivé au faîte du rocher d'où se voyait l'immense Océan d'un côté, la Bretagne de l'autre avec ses îles d'or, ses tours féodales et ses bouquets d'ajonc. Jamais une femme ne fut sur un plus beau théâtre pour faire un aussi grand aveu.

— Mais, dit-elle, je ne m'appartiens pas, je suis plus liée par ma volonté que je ne l'étais par la loi. Soyez donc puni de mon malheur, et contentez-

vous de savoir que nous en souffrirons ensemble. Dante n'a jamais revu Béatrix, Pétrarque n'a jamais possédé sa Laure, ces désastres n'atteignent que de grandes âmes. Ah! si je suis abandonnée, si je tombe de mille degrés de plus dans la honte et dans l'infamie, si ta Béatrix est cruellement méconnue par le monde qui lui sera horrible, si elle est la dernière des femmes!... alors, enfant adoré, dit-elle en lui prenant la main, tu sauras qu'elle est la première de toutes, qu'elle pourra s'élever jusqu'aux cieux appuyée sur toi; mais alors, ami, dit-elle en lui jetant un regard sublime, quand tu voudras la précipiter, ne manque pas ton coup: après ton amour, la mort.

Calyste tenait Béatrix par la taille, il la serra sur son cœur. Pour confirmer ses douces paroles elle déposa sur le front de Calyste le plus chaste et le plus timide de tous les baisers. Puis ils redescendirent et revinrent lentement, causant comme des gens qui se sont parfaitement entendus et compris, elle croyant avoir la paix, lui ne doutant plus de son bonheur, et se trompant l'un et l'autre. Calyste, d'après les observations de Camille, espérait que Conti serait enchanté de cette occasion de quitter Béatrix. La marquise, elle, s'abandonnait au vague de sa position, attendant un hasard; Calyste était trop ingénu, trop aimant pour inventer le hasard. Ils arrivèrent tous deux dans la situation d'âme la

plus douce, la plus délicieuse, et rentrèrent aux Touches par la porte du jardin dont Calyste avait pris la clef. Il était environ six heures du soir. Les enivrantes senteurs, la tiède atmosphère, les couleurs jaunâtres des rayons du soir, tout s'accordait avec leurs dispositions et leurs discours attendris. Leur pas était égal et harmonieux comme est la démarche des amants, leur mouvement accusait l'union de leur pensée. Il régnait aux Touches un si grand silence que le bruit de la porte en s'ouvrant et se fermant y retentit et dut se faire entendre dans tout le jardin. Comme Calyste et Béatrix s'étaient tout dit et que leur promenade pleine d'émotions les avait lassés, ils venaient doucement et sans rien se dire. Tout à coup, au tournant d'une allée, Béatrix éprouva le plus horrible saisissement, l'effroi communicatif que cause la vue d'un reptile, et qui glaça Calyste avant qu'il en vit la cause. Sur un banc, sous un frêne à rameaux pleureurs, Conti causait avec Camille Maupin. Le tremblement intérieur et convulsif de la marquise était plus franc qu'elle ne le voulait : Calyste apprit alors combien il était cher à cette femme, qui venait d'élever une barrière entre elle et lui. En un moment, un drame tragique se déroula dans toute son étendue au fond des cœurs.

— Vous ne m'attendiez peut-être pas sitôt, dit l'artiste à Béatrix en lui offrant le bras.

La marquise ne put s'empêcher de quitter le bras de Calyste et de prendre celui de Conti. Cette ignoble transition impérieusement commandée accabla Calyste qui s'alla jeter sur le banc à côté de Camille après avoir échangé le plus froid salut avec son rival. Il éprouvait une foule de sensations contraires : en apprenant combien il était aimé de Béatrix, il avait voulu par un mouvement se jeter sur l'artiste en lui disant que Béatrix était à lui; mais la convulsion intérieure de cette pauvre femme en trahissant tout ce qu'elle souffrait, car elle avait payé là le prix de toutes ses fautes en un moment, l'avait si profondément ému qu'il en était resté stupide, frappé comme elle par une implacable nécessité. Ces deux mouvements contraires produisirent en lui le plus violent des orages auxquels il avait été soumis depuis qu'il aimait Béatrix. Madame de Rochegude et Conti se promenèrent autour du tapis vert en causant. Chaque fois qu'elle et Conti passaient devant le banc où gisait Calyste auprès de Camille, la marquise regardait sa rivale et lui jetait un de ces regards terribles par lesquels les femmes savent tout dire; elle évitait les yeux de Calyste et paraissait écouter Conti, qui semblait badiner.

— Que peuvent-ils se dire? dit Calyste à Camille.

— Cher enfant! tu ne connais pas encore les

épouvantables droits que laisse à un homme sur une femme un amour quand il est éteint! Béatrix n'a pas pu lui refuser sa main. Il la raille sans doute sur ses amours, il a dû les deviner à votre attitude et à la manière dont vous vous êtes présentés à ses regards.

— Il la raille! dit l'impétueux jeune homme.

— Calme-toi, dit Camille, ou tu perdrais les chances favorables qui te restent. S'il froisse un peu trop l'amour-propre de Béatrix, elle le foulera comme un ver à ses pieds! Mais il est astucieux et il saura s'y prendre avec talent. Il ne supposera pas que la fière madame de Rochegude ait pu le trahir, il y aurait trop de dépravation à aimer un homme à cause de sa beauté! Il te peindra sans doute à elle-même comme un enfant saisi par la vanité d'avoir une marquise, et de se rendre l'arbitre des destinées de deux femmes. Enfin, il fera tonner l'artillerie piquante des suppositions les plus injurieuses; Béatrix est forcée d'opposer de menteuses dénégations dont il va profiter pour rester le maître.

— Ah! dit Calyste, il ne l'aime pas. Moi, je la laisserais libre! l'amour comporte un choix fait à tout moment, confirmé de jour en jour. Le lendemain approuve la veille et grossit le trésor de nos plaisirs. Quelques jours plus tard, il ne nous trouvait plus. Qui donc l'a ramené? — Une plaisanterie

de journaliste, dit Camille. L'opéra sur le succès duquel il comptait est tombé, mais à plat. Ce mot : « Il est dur de perdre à la fois sa réputation et sa maîtresse ! » dit au foyer par Claude Vignon, peut-être, l'a sans doute atteint dans toutes ses vanités. L'amour basé sur des sentiments petits est impitoyable. Je l'ai questionné, mais qui peut connaître une nature si fausse et si trompeuse? Il a paru fatigué de sa misère et de son amour, dégoûté de la vie. Il a regretté d'être lié si publiquement avec la marquise et m'a fait un poëme de mélancolie en me parlant de son ancien bonheur, un peu trop spirituel pour être vrai. Sans doute il espérait me surprendre.

— Eh bien? dit Calyste en regardant Béatrix et Conti qui venaient, et n'écoutant plus.

Camille, par prudence, s'était tenue sur la défensive, elle n'avait trahi ni le secret de Calyste ni celui de Béatrix. L'artiste était homme à jouer tout le monde, et mademoiselle des Touches engageait Calyste à se défier de lui.

— Cher enfant, lui dit-elle, voici pour toi le moment le plus critique; il faut une prudence, une habileté qui te manquent, et tu vas te laisser jouer par l'homme le plus rusé du monde, car ici je ne puis rien pour toi.

La cloche annonça le dîner. Conti vint offrir son bras à Camille, Béatrix prit celui de Calyste. Camille

laissa passer la première la marquise, qui put en regardant Calyste lui recommander une discrétion absolue par un regard et en mettant un doigt sur ses lèvres. Conti fut d'une excessive gaieté pendant le dîner. Peut-être était-ce une manière de sonder madame de Rochegude, qui joua mal son rôle. Coquette, elle eût pu tromper Conti; mais aimante, elle fut devinée. Le rusé musicien, loin de la gêner, ne parut pas s'apercevoir de son embarras. Il mit au dessert la conversation sur les femmes et vanta la noblesse de leurs sentiments. Telle femme prête à nous abandonner dans la prospérité nous sacrifie tout dans le malheur. Les femmes ont sur les hommes l'avantage de la constance, il faut les avoir bien blessées pour les détacher d'un premier amant, elles y tiennent comme à leur honneur, un second amour est honteux, etc. Il fut d'une moralité parfaite, il encensait l'autel où saignait un cœur percé de mille coups. Camille et Béatrix comprenaient seules l'âpreté des épigrammes acérées qu'il décochait d'éloge en éloge. Par moments toutes deux rougissaient, mais elles étaient forcées de se contenir.

Avec ce tact prodigieux qu'ont les femmes, elles se donnèrent le bras pour remonter chez Camille. Elles passèrent d'un commun accord et mues par le même motif par le grand salon, où il n'y avait pas de lumière et où elles pouvaient être seules un moment.

— Il m'est impossible de me laisser marcher sur le corps par Conti, de lui donner raison sur moi, dit Béatrix à voix basse. Le forçat est toujours sous la domination de son compagnon de chaîne. Je suis perdue, il faudra retourner au bagne de l'amour. Et c'est vous qui m'y avez rejetée! Ah! vous l'avez fait venir un jour trop tard ou un jour trop tôt! je reconnais là votre infernal talent d'auteur, la vengeance est complète!

— J'ai pu vous dire que j'écrirais à Conti, mais le faire! j'en suis incapable, s'écria Camille. Tu souffres, je te pardonne.

— Que deviendra Calyste! dit la marquise avec une admirable naïveté d'amour-propre.

— Conti vous emmène? demanda Camille.

— Ah! vous croyez triompher? s'écria Béatrix.

Ce fut avec rage et sa belle figure décomposée, que la marquise dit ces affreuses paroles à Camille, qui essaya de cacher son bonheur par une fausse expression de tristesse; mais l'éclat de ses yeux démentait la contraction de son masque, et Béatrix se connaissait en grimaces! Aussi quand elles se virent aux lumières en s'asseyant sur ce divan où, depuis trois semaines, il s'était joué tant de comédies, et où la tragédie intime de tant de passions contrariées avait commencé, ces deux femmes s'observèrent-elles pour la dernière fois : elles se virent séparées par une haine profonde.

— Calyste te reste, dit Béatrix en voyant les yeux de son amie, mais je suis établie dans son cœur, et nulle femme ne m'en chassera.

Camille répondit avec un inimitable accent d'ironie et qui atteignit la marquise au cœur par les célèbres paroles de la nièce de Mazarin, à Louis XIV :

— Tu règnes, tu l'aimes et tu pars !

Ni l'une ni l'autre, durant cette scène, qui fut très-vive, ne s'apercevait de l'absence de Calyste et de Conti. L'artiste était resté à table avec son rival en le sommant de lui tenir compagnie et d'achever une bouteille de vin de Champagne.

— Nous avons à causer, dit l'artiste pour prévenir tout refus de la part de Calyste.

Dans leur situation respective, le jeune Breton était forcé d'obéir à cette sommation.

— Mon cher, dit le musicien d'une voix câline au moment où le pauvre enfant eut bu deux verres de vin, nous sommes deux bons garçons, nous pouvons parler à cœur ouvert. Je ne suis pas venu par défiance. Béatrix m'aime, dit-il en faisant un geste plein de fatuité. Moi je ne l'aime plus, je n'accours pas pour l'emmener, mais pour rompre avec elle et lui laisser les honneurs de cette rupture. Vous êtes jeune, vous ne savez pas combien il est utile de paraître victime quand on se sent le bourreau. Les jeunes gens jettent feu et flamme, ils quittent une femme avec éclat, ils la méprisent souvent et s'en

font haïr ; mais les hommes sages se font renvoyer et prennent un petit air humilié qui laisse aux femmes des regrets et le doux sentiment de leur supériorité. La défaveur de la divinité n'est pas irréparable, tandis qu'une abjuration est sans remède. Vous ne savez pas encore, heureusement pour vous, combien nous sommes gênés dans notre existence par les promesses insensées que les femmes ont la sottise d'accepter quand la politesse nous oblige à en faire. On se jure d'être éternellement l'un à l'autre. Si l'on a quelque aventure avec une femme, on ne manque pas de lui dire poliment qu'on voudrait passer sa vie avec elle, on a l'air d'attendre la mort d'un mari très-impatiemment, en désirant qu'il jouisse de la plus parfaite santé. Que le mari meure, il y a des provinciales ou des entêtées assez niaises ou assez goguenardes pour accourir en vous disant : Me voici, je suis libre! Personne de nous n'est libre. Ce boulet mort se réveille et tombe au milieu du plus beau de vos triomphes ou de vos bonheurs. J'ai vu que vous aimeriez Béatrix, je la laissais d'ailleurs dans une situation où, sans rien perdre de sa majesté sacrée, elle devait coqueter avec vous, ne fût-ce que pour taquiner cette ange de Camille Maupin. Eh bien ! mon très-cher, aimez-la, vous me rendrez service, je la voudrais atroce pour moi. J'ai peur de son orgueil et de sa vertu. Peut-être malgré ma bonne volonté nous faudra-t-il du

temps ! Dans ces sortes d'occasions, c'est à qui ne commencera pas. Là, tout à l'heure, en tournant autour du gazon, j'ai voulu lui dire que je savais tout et la féliciter sur son bonheur. Ah ! bien, elle s'est fâchée. Je suis en ce moment amoureux fou de la plus belle, de la plus jeune de nos cantatrices, de mademoiselle Falcon de l'Opéra, et je veux l'épouser ! Oui, j'en suis là.

Le bonheur répandait son auréole sur le visage du candide Calyste, il avoua son amour, et c'était tout ce que Conti voulait savoir. Il n'est pas d'homme au monde, quelque blasé, quelque déplacé qu'il puisse être, dont l'amour ne se rallume au moment où il le voit menacé par un rival. On veut bien quitter une femme, mais on ne veut pas être quitté par elle, et quand les amants en arrivent à cette extrémité, femmes et hommes s'efforcent de conserver la priorité, tant la blessure faite à l'amour-propre est profonde. Peut-être s'agit-il de tout ce qu'a créé la société dans ce sentiment qui tient bien moins à l'amour-propre qu'à la vie elle-même, attaquée dans son avenir. C'est en quelque sorte le capital et non la rente qui se trouve menacé. Questionné par l'artiste, Calyste raconta tout ce qui s'était passé pendant ces trois semaines aux Touches, et il fut enchanté de Conti, qui dissimulait sa rage sous une charmante bonhomie.

— Remontons, dit-il. Les femmes sont défiantes,

elles ne s'expliqueraient pas comment nous restons ensemble sans nous prendre aux cheveux. Je vous servirai sur les deux toits, mon cher enfant. Je vais être insupportable, grossier, jaloux avec la marquise, je la soupçonnerai perpétuellement de me trahir, il n'y a rien de mieux pour déterminer une femme à la trahison ; vous serez heureux et je serai libre. Jouez ce soir le rôle d'un amoureux contrarié, moi je ferai l'homme soupçonneux et jaloux, plaignez cet ange d'appartenir à un homme sans délicatesse, pleurez, vous pouvez pleurer, vous êtes jeune ; moi, je ne puis plus pleurer, c'est un grand avantage de moins !

Calyste et Conti remontèrent. Le musicien, sollicité par son jeune rival de chanter un morceau, chanta le plus grand chef-d'œuvre musical qui existe pour les exécutants, le fameux *Pria che spunti l'aurora,* que Rubini lui-même n'entame jamais sans trembler, et qui fut souvent le triomphe de Conti. Jamais il ne fut plus extraordinaire qu'en ce moment. Calyste était en extase ; mais au premier mot de cette cavatine, l'artiste lança sur la marquise un regard qui donnait aux paroles une signification cruelle et qui fut entendue. Ce commandement, Camille, qui accompagnait, le devina, elle regarda Calyste et pensa que l'enfant était tombé dans quelque piége malgré ses avis. Elle en eut la certitude quand il vint dire adieu à Béatrix

en lui baisant la main et en la lui serrant avec un petit air confiant et rusé.

Quand Calyste atteignit Guérande, la femme de chambre et les gens chargeaient la voiture de voyage de Conti, qui, *dès l'aurore*, comme il l'avait dit, emmenait jusqu'à la poste de Savenay Béatrix avec les chevaux de Camille. Les ténèbres permirent à madame de Rochegude de regarder Guérande, dont les tours, blanchies par le jour, brillaient au milieu du crépuscule, et de se livrer à sa profonde tristesse. Le respect humain brisait le seul amour véritable que cette femme pouvait et devait concevoir dans toute sa vie. La femme du monde obéissait aux lois du monde, elle immolait l'amour aux convenances, comme certaines femmes l'immolent à la Religion ou au Devoir. Souvent l'orgueil s'élève jusqu'à la vertu. Vue ainsi, cette horrible histoire est celle de bien des femmes.

Le lendemain, Calyste vint aux Touches vers midi. Quand il arriva sur le chemin au point d'où l'on voyait la fenêtre où la veille il avait aperçu Béatrix, il y distingua Camille, qui accourut à sa rencontre. Elle lui dit au bas de l'escalier ce mot cruel : Partie !

— Béatrix ? répondit Calyste foudroyé.

— Vous avez été la dupe de Conti, vous ne m'avez rien dit, je n'ai pu rien faire.

Elle emmena le pauvre enfant dans son petit

salon, il se jeta sur le divan à la place où il avait si souvent vu la marquise, et y fondit en larmes. Félicité ne lui dit rien, elle fuma son houka, sachant qu'il n'y a rien à opposer aux premiers accès de ces douleurs, toujours sourdes et muettes. Calyste, ne sachant prendre aucun parti, resta pendant toute la journée dans un engourdissement profond. Un instant avant le dîner, Camille essaya de lui dire quelques paroles après l'avoir prié de l'écouter.

Mon ami, tu m'as causé de plus violentes souffrances, et je n'avais pas comme toi pour me guérir une belle vie devant moi. Pour moi, la terre n'a plus de printemps, l'âme n'a plus d'amour. Aussi pour trouver des consolations dois-je aller plus haut! Ici, la veille du jour où vint Béatrix, je t'ai fait son portrait, je n'ai pas voulu te la flétrir, tu m'aurais crue jalouse. Écoute aujourd'hui la vérité. Madame de Rochegude n'est rien moins que digne de toi. L'éclat de sa chute n'était pas nécessaire, elle n'eût rien été sans ce tapage, elle l'a fait froidement pour se donner un rôle, elle est de ces femmes qui préfèrent l'éclat d'une faute à la tranquillité du bonheur, elles insultent la société pour en obtenir la fatale aumône d'une médisance, elles veulent faire parler d'elles à tout prix. Elle était rongée de vanité. Sa fortune, son esprit n'avaient pu lui donner la royauté féminine qu'elle cherchait

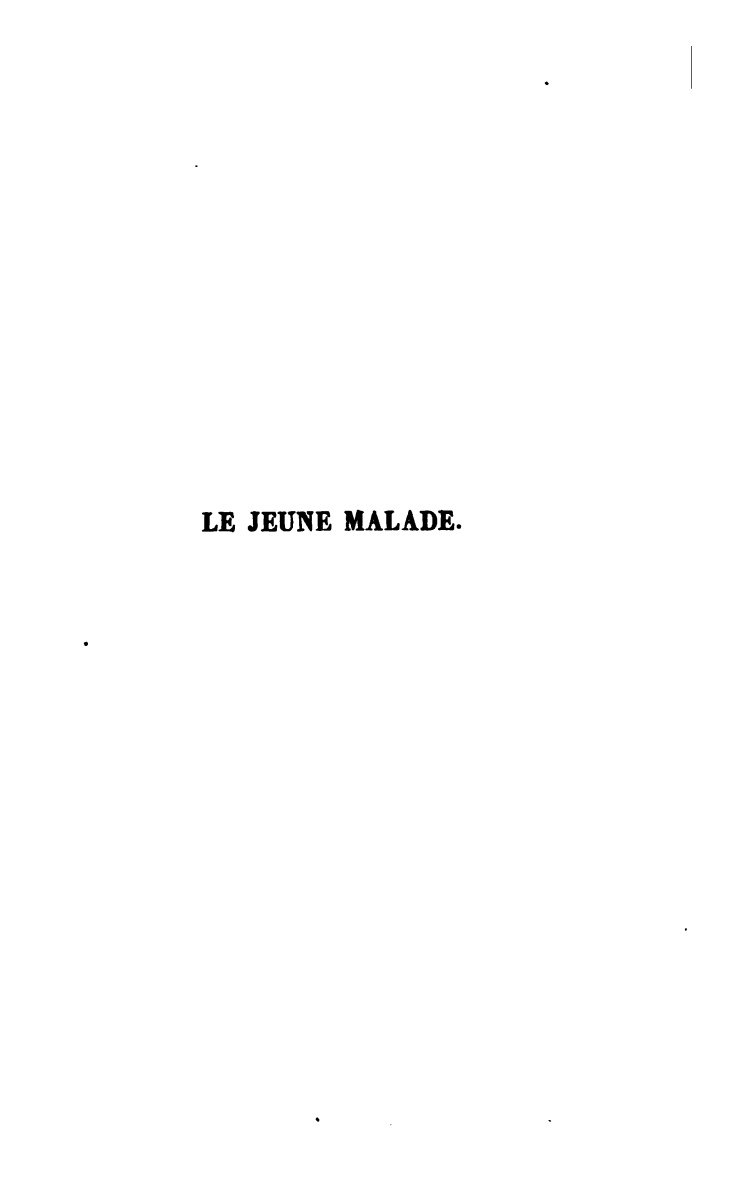
à conquérir en trônant dans un salon ; elle a cru pouvoir obtenir la célébrité de la duchesse de Langeais et de la vicomtesse de Beauséant ; mais le monde est juste, il n'accorde les honneurs de son intérêt qu'aux sentiments vrais, elle a joué la comédie, elle est jugée à sa juste valeur. Sa fuite n'était autorisée par aucune contrariété. L'épée de Damoclès ne brillait pas au milieu de ses fêtes, et d'ailleurs il est très-facile à Paris d'être heureuse à l'écart quand on aime bien et sincèrement ; aimante et tendre, elle n'eût pas suivi cette nuit Conti.

Camille parla longtemps et très-éloquemment, mais ce dernier effort fut inutile, elle se tut à un geste par lequel Calyste exprima son entière croyance en Béatrix. Elle le força de descendre et d'assister à son dîner, car il lui fut impossible de manger. Il n'y a que pendant l'extrême jeunesse que ces contractions intérieures ont lieu. Plus tard, les organes ont pris leurs habitudes et se sont comme endurcis. La réaction du moral sur le physique n'est assez forte pour déterminer une maladie mortelle que si le système a conservé sa primitive délicatesse. Un homme résiste à un chagrin violent qui tue un jeune homme, moins par la faiblesse de l'affection que par la force des organes. Aussi mademoiselle des Touches fut-elle tout d'abord effrayée de l'attitude calme et résignée que prit Calyste après sa première effusion de larmes. Avant de la quitter, il voulut

voir la chambre de Béatrix, et alla se plonger la tête sur l'oreiller où la sienne avait reposé.

— Je fais des folies, dit-il en donnant une poignée de main à Camille et la quittant avec une profonde mélancolie.

Il revint chez lui, trouva la compagnie ordinaire occupée à faire la mouche, et resta pendant toute la soirée auprès de sa mère. Le curé, le chevalier du Halga, mademoiselle de Pen-Hoël savaient le départ de madame de Rochegude, tous en étaient heureux ; Calyste allait leur revenir. Aussi tous l'observaient-ils presque sournoisement en le voyant un peu taciturne. Personne ne pouvait imaginer la fin de ce premier amour dans un cœur aussi naïf, aussi vrai que celui de Calyste.



LE JEUNE MALADE.

VII.

Le jeune malade.

Pendant quelques jours Calyste alla régulièrement aux Touches, il tournait autour du gazon où il s'était quelquefois promené donnant le bras à Béatrix. Souvent il poussait jusqu'au Croisic et gagnait la roche d'où il avait essayé de la précipiter dans la mer, il restait quelques heures couché sur le buis, car en étudiant les points d'appui qui se trouvaient à cette cassure, il s'était appris à y descendre et à remonter. Ses courses solitaires, son silence et sa sobriété finirent par inquiéter sa mère. Après une

quinzaine de jours pendant lesquels dura ce manége assez semblable à celui d'un animal dans une cage, la cage de cet amoureux au désespoir était, selon l'expression de la Fontaine, *les lieux honorés* par les pas de Béatrix, Calyste cessa de passer le petit bras de mer, il ne se sentit plus que la force de se traîner jusqu'au chemin de Guérande à l'endroit d'où il avait aperçu Béatrix à la croisée.

La famille, heureuse du départ des Parisiens, pour employer le mot de la province, n'apercevait rien de funeste ni de maladif chez Calyste. Les deux vieilles filles et le curé, poursuivant leur plan, avaient retenu Charlotte de Kergarouët, qui, le soir, faisait ses agaceries à Calyste; mais elle n'en obtenait que des conseils pour jouer la mouche. Pendant toute la soirée, Calyste restait entre sa mère et sa fiancée bretonne, observé par le curé, par la tante de Charlotte, qui devisaient sur son plus ou moins d'abattement en s'en retournant chez eux. Ils prenaient l'indifférence de ce malheureux enfant pour une soumission à leurs projets.

Par une soirée où Calyste fatigué s'était couché de bonne heure, chacun laissa ses cartes sur la table et tous se regardèrent au moment où le jeune homme ferma la porte de sa chambre. On avait écouté le bruit de ses pas avec anxiété.

— Calyste a quelque chose, dit la baronne en s'essuyant les yeux.

— Il n'a rien, répondit mademoiselle de Pen-Hoël, il faut le marier promptement.

— Vous croyez que cela le divertira? dit le chevalier.

Charlotte regarda surnoisement monsieur du Halga, qu'elle trouva le soir de très-mauvais ton, immoral, dépravé, sans religion, et ridicule avec sa chienne, malgré les observations de sa tante, qui défendit le vieux marin.

— Je lui parlerai demain matin, dit le baron, que l'on croyait endormi, je ne voudrais pas m'en aller de ce monde sans avoir vu mon petit-fils, un du Guénic blanc et rose.

— Il ne dit pas un mot, dit la vieille Zéphirine, on ne sait ce qu'il a, jamais il n'a moins mangé; de quoi vit-il? s'il se nourrit aux Touches, la cuisine du diable ne lui profite guère.

— Il est amoureux, dit le chevalier en risquant cette opinion avec une excessive timidité.

— Allons! vieux roquentin, vous n'avez pas mis au panier, dit mademoiselle de Pen-Hoël. Quand vous pensez à votre jeune temps, vous oubliez tout.

— Venez déjeuner avec nous demain matin, dit la vieille Zéphirine à Charlotte et à Jacqueline, mon frère raisonnera son fils, et nous conviendrons de tout. Un clou chasse l'autre!

— Pas chez les Bretons, dit le chevalier.

Le lendemain Calyste vit venir Charlotte, mise

dès le matin avec une recherche extraordinaire, au moment où le baron achevait, dans la salle à manger, un discours matrimonial auquel il ne savait que répondre : il connaissait l'ignorance de sa tante, de son père, de sa mère et de leurs amis ; il récoltait les fruits de l'arbre de science, il se trouvait dans l'isolement et ne parlait plus la langue domestique ; aussi demanda-t-il seulement quelques jours à son père qui se frotta les mains de joie et rendit la vie à la baronne en lui disant à l'oreille la bonne nouvelle. Le déjeuner fut gai. Charlotte, à qui le baron avait fait un signe, fut sémillante. Dans toute la ville filtra par Gasselin la nouvelle d'un accord entre les du Guénic et les Kergarouët.

Après le déjeuner, Calyste sortit par le perron de la grande salle et alla dans le jardin, où le suivit Charlotte ; il lui donna le bras et l'emmena sous la tonnelle au fond. Les grands parents étaient à la fenêtre et les regardaient avec une espèce d'attendrissement. Charlotte se retourna vers la jolie façade, assez inquiète du silence de son promis, et profita de cette circonstance pour entamer la conversation en disant à Calyste : — Ils nous examinent !

— Ils ne nous entendent pas, répondit-il.

— Oui, mais ils nous voient.

— Asseyons-nous, Charlotte, répliqua doucement Calyste en la prenant par la main.

— Est-il vrai qu'autrefois votre bannière flottait sur cette colonne tordue? demanda Charlotte en contemplant la maison comme la sienne. Comme on serait heureux là! Vous ferez quelques changements, n'est-ce pas, Calyste?

— Je n'en aurai pas le temps, ma chère Charlotte, dit le jeune homme en lui prenant les mains et les lui baisant. Je vais vous confier mon secret. J'aime trop une personne que vous avez vue et qui m'aime, pour pouvoir faire le bonheur d'une autre femme, et je sais que depuis notre enfance on nous avait destinés l'un à l'autre.

— Mais elle est mariée, Calyste! dit Charlotte.

— J'attendrai, répondit le jeune homme.

— Et moi aussi, dit Charlotte les yeux pleins de larmes. Vous ne sauriez aimer longtemps cette femme.

— Mariez-vous, ma chère Charlotte, reprit Calyste. Avec la fortune que vous destine votre tante et qui est énorme en Bretagne, vous pourrez choisir mieux que moi... Vous trouverez un homme titré. Je ne vous ai pas prise à part pour vous apprendre ce que vous savez, mais pour vous conjurer, au nom de notre amitié d'enfance, de prendre sur vous la rupture et de me refuser. Dites que vous ne voulez point d'un homme dont le cœur n'est pas libre. Vous ne savez pas combien la vie me pèse! Je ne puis supporter aucune lutte, je suis affaibli.

Sans le chagrin que ma mort causerait à ma mère et à ma tante, je me serais déjà jeté à la mer. Ne parlez pas de ceci. Adieu, Charlotte !

Il prit la jeune fille par le front, l'embrassa sur les cheveux, sortit par l'allée qui aboutissait au pignon, et se sauva chez Camille où il resta jusqu'au milieu de la nuit. En revenant à une heure du matin, il trouva sa mère occupée à sa tapisserie et l'attendant. Il entra doucement, lui serra la main et lui dit : — Charlotte est-elle partie?

— Elle part demain avec sa tante, au désespoir toutes deux. Viens en Irlande, mon Calyste, dit-elle.

— Combien de fois ai-je pensé à y aller ! dit-il.

— Ah ! s'écria la baronne.

— Avec Béatrix, ajouta-t-il.

Quelques jours après le départ de Charlotte, Calyste accompagnait le chevalier du Halga pendant sa promenade au mail, il s'y asseyait au soleil sur un banc d'où ses yeux embrassaient le paysage depuis les girouettes des Touches jusqu'aux récifs que lui indiquaient ces lames mousseuses qui se jouent au-dessus des écueils à la marée. Calyste en ce moment avait maigri, ses forces diminuaient, il commençait à ressentir quelques petits frissons réguliers qui dénotaiënt la fièvre. Il était pâle ; ses yeux cernés avaient l'éclat que communique une pensée fixe aux solitaires, ou l'ardeur du combat aux hardis lutteurs de notre civilisation actuelle.

Le chevalier était la seule personne avec laquelle il échangeait quelques idées, il avait deviné dans ce vieillard un apôtre de sa religion, et reconnu chez lui les vestiges de l'amour.

— Avez-vous aimé plusieurs femmes dans votre vie? lui demanda-t-il la seconde fois qu'il firent, selon l'expression du marin, *voile de conserve* au mail.

— Une seule, répondit monsieur du Halga.

— Était-elle libre ?

— Non, fit le chevalier. Ah ! j'ai bien souffert, elle était la femme de mon meilleur ami, de mon protecteur, de mon chef ; mais nous nous aimions tant !

— Elle vous aimait ? dit Calyste.

— Passionnément, répondit le chevalier avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire.

— Vous avez été heureux !

— Jusqu'à sa mort, elle est morte à quarante-neuf ans, en émigration à Saint-Pétersbourg; elle a été tuée par le climat ! Elle doit avoir bien froid dans son cercueil !

Le chevalier s'essuya les yeux. Calyste lui prit les mains, les lui serra.

— Je tiens plus à cette chienne, dit-il en montrant Thisbé, qu'à ma vie, elle est en tout point semblable à celle qu'elle caressait de ses belles mains, et qu'elle prenait sur ses genoux ! Je

ne regarde jamais Thisbé sans voir ses mains!

— Avez-vous vu madame de Rochegude? dit Calyste au chevalier.

— Non, répondit le chevalier. Il y a maintenant cinquante-huit ans que je n'ai fait attention à aucune femme, excepté votre mère, qui a quelque chose dans le teint de madame l'amirale.

Trois jours après, le chevalier dit sur le mail à Calyste :

— Mon enfant, j'ai pour tout bien cent quarante louis, et quand vous saurez où est madame de Rochegude, vous viendrez les prendre chez moi pour aller la voir.

Calyste remercia le vieillard, dont il enviait l'existence; mais de jour en jour il devint plus morose, il paraissait n'aimer personne, il semblait que tout le monde le blessait, il ne restait doux et bon que pour sa mère. La baronne suivait avec une inquiétude croissante les progrès de cette folie, elle seule obtenait à force de prières que Calyste prît quelque nourriture. Vers le commencement du mois d'octobre il cessa d'aller au mail en compagnie du chevalier, qui venait inutilement le chercher pour la promenade en lui faisant des agaceries de vieillard : — Nous parlerons de madame de Rochegude, disait-il, et je vous raconterai ma première aventure.

— Votre fils est bien malade, dit à la baronne le

chevalier du Halga le jour où ses instances furent inutiles.

Calyste répondait à toutes les questions qu'il allait bien, mais il ne sortait plus de la maison, il demeurait dans le jardin, se chauffait au pâle et tiède soleil de l'automne, sur le banc, seul avec sa pensée, et fuyait toute compagnie.

Depuis le jour où Calyste ne vint plus aux Touches, Félicité pria le curé de Guérande de passer chez elle. L'assiduité de l'abbé Grimont, que l'on vit aller aux Touches tous les jours et qui parfois y dîna, devint une grande nouvelle : il en fut question dans tout le pays, et même à Nantes. Néanmoins il ne manqua jamais une soirée à l'hôtel du Guénic, où régnait la désolation. Maîtres et gens, tous étaient affligés de l'obstination de Calyste, sans le croire en danger ; il ne venait dans l'esprit d'aucune de ces personnes que ce pauvre jeune homme pût mourir d'amour. Le chevalier n'avait aucune notion d'une pareille chose dans ses voyages ou dans ses souvenirs. Tous attribuaient la maigreur de Calyste au défaut de nourriture. Sa mère se mit à ses genoux en le suppliant de manger. Calyste s'efforça de vaincre sa répugnance pour plaire à samère. La nourriture prise à contre-cœur accéléra sa petite fièvre lente.

Dans les derniers jours d'octobre, l'enfant chéri ne remontait plus se coucher au second, il avait son

lit dans la salle basse, et il y restait la plupart du temps au milieu de sa famille, qui avait fait venir le médecin de Guérande. Le médecin essaya de couper la fièvre avec de la quinine. La fièvre céda pour quelques jours. Le médecin avait ordonné de faire faire de l'exercice à Calyste et de le distraire. Le baron retrouva quelque force et sortit de son apathie, il devint jeune quand son fils se faisait vieux. Il emmena Calyste, Gasselin et ses deux beaux chiens de chasse. Calyste obéit à son père, et pendant quelques jours tous trois chassèrent : ils allèrent en forêt, ils visitèrent leurs amis dans les châteaux voisins ; mais Calyste n'avait aucune gaieté, jamais il ne souriait, il était entièrement passif. Le baron, vaincu par la fatigue, retomba dans une horrible lassitude et fut obligé de revenir au logis, ramenant Calyste dans le même état. Quelques jours après leur retour, le père et le fils furent si dangereusement malades qu'on fut obligé d'envoyer chercher, sur la demande même du médecin de Guérande, les deux plus fameux docteurs de Nantes. Le baron avait été comme foudroyé par le changement visible de Calyste. Doué de cette effroyable lucidité que la nature donne aux moribonds, il tremblait comme un enfant de voir sa race s'éteindre ; il ne disait mot, il joignait les mains, priait Dieu sur son fauteuil, où le clouait sa faiblesse. Il était tourné vers le lit occupé par Calyste et le regardant

sans cesse. Au moindre mouvement que faisait son enfant, il éprouvait une vive commotion comme si le flambeau de sa vie en était agité. La baronne ne quittait plus cette salle, où la vieille Zéphirine tricotait au coin de la cheminée, avec une inquiétude horrible : on lui demandait du bois, car le père et le fils avaient également froid ; on attaquait ses provisions ; aussi avait-elle pris le parti de livrer ses clefs, n'étant plus assez agile pour suivre Mariotte ; mais elle voulait tout savoir, elle questionnait à voix basse Mariotte et sa belle-sœur à tout moment, elle les prenait à part afin de connaître l'état de son frère et de son neveu. Quand un soir, pendant un assoupissement de Calyste et de son père, la vieille demoiselle de Pen-Hoël lui eut dit que sans doute il fallait se résigner à voir mourir le baron dont la figure était devenue blanche et prenait des tons de cire, elle laissa tomber son tricot, fouilla dans sa poche, en sortit un vieux chapelet de bois noir, et se mit à le dire avec une ferveur qui rendit à sa figure antique et desséchée une splendeur si vigoureuse que l'autre vieille fille imita son amie, et tous, à un signe du curé, se joignirent à l'élévation mentale de mademoiselle du Guénic.

— J'ai prié Dieu la première, dit la baronne en se souvenant de la fatale lettre écrite par Calyste, il ne m'a pas exaucée.

— Peut-être ferions-nous bien, dit le curé Gri-

mont, de prier mademoiselle des Touches de venir voir Calyste.

— Elle ! s'écria la vieille Zéphirine, l'auteur de tous nos maux, elle qui l'a diverti de sa famille, qui nous l'a enlevé, qui lui a fait lire des livres impies, qui lui a appris un langage hérétique! Qu'elle soit maudite, et puisse Dieu ne lui pardonner jamais ! Elle a brisé les du Guénic.

—Elle les relèvera peut-être, dit le curé d'une voix douce. C'est une sainte et une vertueuse personne, je suis son garant ! Elle n'a que de bonnes intentions pour lui ! Puisse-t-elle être à même de les réaliser !

— Je vous supplie de m'avertir le jour où elle mettra les pieds ici, pour en sortir ! s'écria la vieille. Elle a tué le père et le fils. Croyez-vous que je n'entende pas la voix faible de Calyste ! à peine a-t-il la force de parler.

Ce fut en ce moment que les trois médecins entrèrent. Ils fatiguèrent Calyste de questions ; mais quant au père l'examen dura peu ; leur conviction fut complète en un moment : ils étaient surpris qu'il vécût encore. Le médecin de Guérande annonça tranquillement à la baronne que, relativement à Calyste, il fallait probablement aller à Paris consulter les hommes les plus expérimentés de la science, car il en coûterait plus de cent louis pour leur déplacement.

— On meurt de quelque chose, mais l'amour, ce n'est rien, dit mademoiselle de Pen-Hoël.

— Hélas ! quelle que soit la cause, Calyste meurt, dit la baronne; je reconnais les symptômes de la consomption, la plus fatale des maladies.

—Calyste meurt, dit le baron en ouvrant les yeux, d'où sortirent deux grosses larmes qui cheminèrent lentement, retardées par les plis nombreux de son visage, et restèrent au bas de ses joues, les deux seules larmes qu'il eût sans doute versées de toute sa vie. Il se dressa sur ses jambes, il fit quelques pas vers le lit de son fils, lui prit les mains, le regarda.

— Que voulez-vous, mon père ? lui dit-il. — Que tu vives.

— Je ne saurais vivre sans Béatrix, répondit il au vieillard, qui tomba sur son fauteuil. — Où trouver cent louis pour faire venir les médecins de Paris ? il est encore temps, dit le baron.

—Cent louis ! s'écria Zéphirine. Le sauverait-on ? Sans attendre la réponse de sa belle-sœur, la vieille fille passa ses mains par l'ouverture de ses poches et défit son jupon de dessous, qui rendit un son lourd en tombant. Elle connaissait si bien les places où elle avait cousu ses louis, qu'elle les décousait avec une promptitude qui tenait de la magie, et les pièces d'or tombaient une à une sur sa jupe en sonnant. La vieille Pen-Hoël la regar-

dait faire en manifestant un étonnement stupide.

— Mais ils vous voient! dit-elle à l'oreille de son amie.

—Trente-sept ! répondit Zéphirine en continuant son compte.

— Tout le monde saura votre compte! — Quarante-deux !

— Des doubles louis, tout neufs, où les avez-vous eus, vous qui n'y voyez pas clair?

— Je les tâtais? Voici cent quatre louis! cria Zéphirine. Sera-ce assez?

— Que vous arrive-t-il? demanda le chevalier du Halga, qui survint et ne put s'expliquer l'attitude de sa vieille amie tendant sa jupe pleine de louis.

En deux mots mademoiselle de Pen-Hoël lui expliqua l'affaire.

— Je l'ai su, dit-il, et je venais vous apporter cent quarante louis que je tenais à la disposition de Calyste, il le sait bien.

Le chevalier tira de sa poche deux rouleaux et les montra. Mariotte, en voyant ces richesses, dit à Gasselin de fermer la porte.

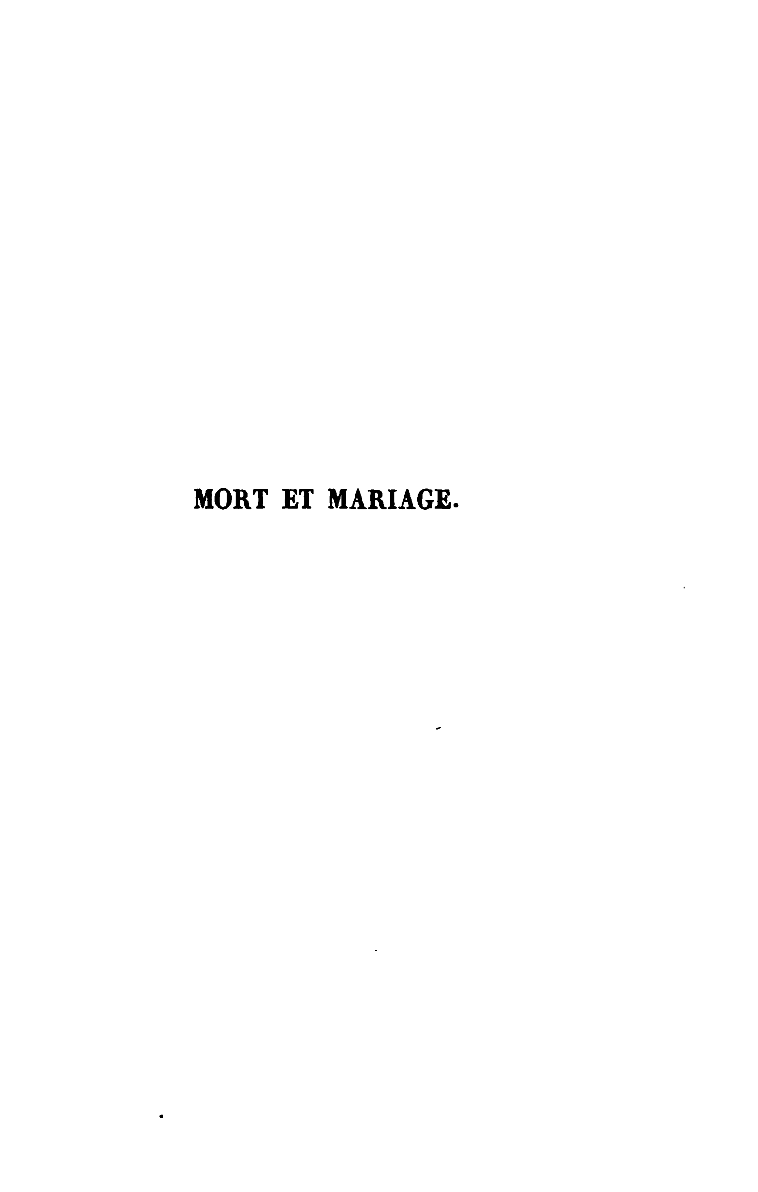
— L'or ne lui rendra pas la santé, dit la baronne en pleurs.

— Mais il lui servira, à courir après la marquise, répondit le chevalier. Allons, Calyste !

Calyste se dressa sur son séant et s'écria joyeusement : En route !

— Il vivra donc, dit le baron d'une voix douloureuse, je puis mourir. Allez chercher le curé.

Ce mot répandit l'épouvante, et Calyste, en voyant son père, ne put retenir ses larmes. Le curé, qui savait l'arrêt porté par les médecins, était allé chercher mademoiselle des Touches.



MORT ET MARIAGE.

VIII.

Mort et Mariage.

A la nouvelle de l'état désespéré dans lequel était le baron, il y eut une foule dans la ruelle : les paysans, les paludiers et les gens de Guérande s'agenouillèrent dans la cour pendant que l'abbé Grimont l'administrait. Toute la ville était émue de savoir le père mourant auprès de son fils malade. On regardait comme une calamité publique l'extinction de cette vieille race bretonne.

Cette cérémonie frappa Calyste. Sa douleur fit taire pendant un moment son amour, il demeura

durant l'agonie du vieux et héroïque défenseur de la monarchie, agenouillé, regardant les progrès de la mort et pleurant. Le vieillard expira dans son fauteuil, en présence de toute sa famille assemblée.

— Je meurs fidèle au roi et à la religion. Mon Dieu, pour prix de mes efforts, faites que Calyste vive! dit-il.

— Je vivrai, mon père, et je vous obéirai, répondit le jeune homme.

— Si tu veux me rendre la mort aussi douce que Fanny m'a faite ma vie, jure-moi de te marier.

— Je vous le promets, mon père.

Ce fut un touchant spectacle que de voir Calyste, ou plutôt l'ombre de Calyste, appuyé sur le vieux chevalier du Halga, un spectre conduisant une ombre, suivant le cercueil du baron et menant le deuil. L'église et la petite place qui se trouve devant le portail furent pleines de gens accourus de plus de dix lieues à la ronde.

La baronne et Zéphirine furent plongées dans une vive douleur en voyant que, malgré ses efforts pour obéir à son père, Calyste était dans une stupeur de funeste augure. Le jour où la famille prit le deuil, la baronne avait conduit son fils sur le banc au fond du jardin, et le questionnait; il répondait avec douceur et soumission, mais ses réponses étaient désespérantes.

— Ma mère, disait-il, il n'y a plus de vie en

moi ; ce que je mange ne me nourrit pas ; l'air, en entrant dans ma poitrine, ne me rafraîchit pas le sang ; le soleil me semble froid, et quand il illumine pour toi la façade de notre maison, comme en ce moment, là où tu vois les sculptures inondées de lueurs, moi je vois des formes enveloppées d'un brouillard. Si Béatrix était ici, tout redeviendrait brillant. Il n'est qu'une seule chose au monde qui ait sa couleur et sa forme, c'est cette fleur et ce feuillage, dit-il en tirant de son sein le bouquet flétri que lui avait laissé la marquise.

La baronne n'osa plus rien demander à son fils, ses réponses accusaient plus de folie que son silence n'annonçait de douleur. Cependant Calyste tressaillit en apercevant mademoiselle des Touches à travers les croisées qui se correspondaient ; Félicité lui rappelait Béatrix. Ce fut donc à Camille que ces deux femmes désolées durent le seul mouvement de joie qui brilla au milieu de leur deuil.

— Eh bien, Calyste, dit mademoiselle des Touches en l'apercevant, la voiture est prête, nous allons chercher Béatrix ensemble, venez !

La figure maigre et pâle de ce jeune homme en deuil fut aussitôt nuancée par une rougeur, et un sourire anima ses traits.

— Nous le sauverons, dit mademoiselle des Touches à la mère, qui lui serra la main et pleura de joie.

Mademoiselle des Touches, la baronne du Guénic et Calyste partirent en poste pour Paris huit jours après la mort du baron, laissant le soin des affaires à la vieille Zéphirine. La tendresse de Félicité pour Calyste avait préparé le plus bel avenir à ce pauvre enfant. Alliée à la famille de Grandlieu, où se trouvaient deux charmantes filles à marier, les deux plus célèbres fleurs du faubourg Saint-Germain, elle avait écrit à la duchesse de Grandlieu l'histoire de Calyste, en lui annonçant qu'elle vendait sa maison de la rue du Mont-Blanc, dont quelques spéculateurs offraient deux millions cinq cent mille francs. Son homme d'affaires venait de lui remplacer pour sept cent mille francs cette habitation par l'un des plus beaux hôtels de la rue de Grenelle. Elle consacrait sur le reste du prix un million au rachat des terres de la maison du Guénic, et disposait de toute sa fortune en faveur de celle des deux demoiselles de Grandlieu qui guérirait Calyste de sa passion pour madame de Rochegude. Pendant le voyage, Félicité mit la baronne au fait de ce qu'elle avait fait à Paris.

On meublait alors l'hôtel qu'elle destinait à Calyste, au cas où ses projets réussiraient. Tous trois descendirent alors à l'hôtel de Grandlieu, où la baronne fut reçue avec toute la distinction que lui méritait son nom de femme et de fille. Mademoiselle des Touches conseilla naturellement à Calyste de voir

Paris pendant qu'elle y chercherait à savoir où se trouvait en ce moment Béatrix, et elle le livra aux séductions de toute espèce qui l'y attendaient. La duchesse, ses deux filles et leurs amis firent à Calyste les honneurs de Paris au moment où la saison des fêtes allait commencer. Le mouvement de Paris donna de violentes distractions au jeune Breton. Il trouva dans Clémentine de Grandlieu, qui certes était alors la plus belle et la plus charmante fille de la société parisienne, une vague ressemblance avec madame de Rochegude et il prêta dès lors à ses coquetteries une attention que nulle autre femme n'aurait obtenue de lui. Clémentine de Grandlieu joua d'autant mieux son rôle que Calyste lui plut infiniment, et les choses furent si bien menées que, pendant l'hiver de 1837, le jeune baron du Guénic, qui avait repris ses couleurs et sa fleur de jeunesse, entendit sans répugnance sa mère lui rappeler la promesse faite à son père mourant, et parler de son mariage avec mademoiselle Clémentine de Grandlieu. Mais tout en obéissant à sa promesse, il cachait une indifférence secrète que connaissait la baronne, et qu'elle espérait voir se dissiper par les plaisirs d'un heureux ménage.

Le jour où la famille Grandlieu siégeait avec la baronne accompagnée en cette circonstance de ses parents venus d'Angleterre, dans le grand salon à l'hôtel de Grandlieu, et que l'on allait lire le contrat,

Calyste, sur le front de qui chacun pouvait voir quelques nuages, refusa nettement d'accepter les avantages que lui faisait mademoiselle des Touches. Il comptait encore sur le dévouement de Félicité, qu'il croyait à la recherche de Béatrix. En ce moment, et au milieu de la stupéfaction des deux familles, Clémentine entra vêtue de manière à rappeler la marquise de Rochegude et remit la lettre suivante à Calyste.

CAMILLE A CALYSTE.

Calyste, avant d'entrer dans ma cellule de novice, il m'est permis de jeter un regard sur le monde que je vais quitter pour m'élancer dans le monde de la prière, et ce regard est entièrement à vous, qui, dans ces derniers temps, avez été pour moi tout le monde. Ma voix arrivera, si mes calculs ne m'ont point trompée, au milieu d'une cérémonie à laquelle il m'était impossible d'assister. Le jour où vous serez devant un autel, donnant votre main à une jeune et charmante fille qui pourra vous aimer à la face du ciel et de la terre, moi je serai dans une maison religieuse à Nantes devant un autel et pour toujours à celui qui ne trompe et ne trahit personne. Je ne viens pas vous attrister, mais vous prier de n'entraver par aucune fausse délicatesse le bien que j'ai voulu vous faire dès que

je vous vis. Ne me contestez pas des droits aussi chèrement conquis. Si l'amour est une souffrance! ah! je vous ai bien aimé, Calyste; mais n'ayez aucun remords : les seuls plaisirs que j'aie goûtés dans ma vie je vous les dois, et les douleurs viennent de moi-même. Récompensez-moi donc de toutes ces douleurs passées en me donnant une joie éternelle. Permettez à la pauvre Camille, qui n'est plus, d'être pour quelque chose dans le bonheur matériel dont vous jouirez tous les jours. Laissez-moi, cher, être quelque chose comme un parfum dans les fleurs de votre vie, m'y mêler à jamais sans vous être importune. Je vous devrai sans doute le bonheur de la vie éternelle; ne voulez-vous pas que je m'acquitte envers vous par le don de quelques biens fragiles et passagers? Manquerez-vous de générosité? Ne voyez pas en ceci le dernier mensonge d'un amour dédaigné; non, Calyste, le monde sans vous n'était plus rien pour moi, vous m'en avez fait la plus affreuse des solitudes, et vous avez amené l'incrédule Camille Maupin, l'auteur de livres et de pièces que je vais solennellement désavouer, vous avez jeté cette fille audacieuse et perverse pieds et poings liés devant Dieu. Je suis aujourd'hui ce que j'aurais dû être, un enfant plein d'innocence. Oui, j'ai lavé ma robe dans les pleurs du repentir, et je puis arriver aux autels présentée par un ange, par mon bien-aimé Calyste! Avec quelle douceur je vous donne ce nom

que ma résolution a sanctifié ! Je vous aime sans aucun intérêt propre, comme une mère aime son fils, comme l'Église aime un enfant ; je pourrai prier pour vous et pour les vôtres, sans y mêler aucun autre désir que celui de votre bonheur. Si vous pouviez connaître la tranquillité sublime dans laquelle je vis, après m'être élevée par la pensée au-dessus des petits intérêts mondains, et combien est douce la pensée d'avoir fait son devoir, selon votre noble devise, vous entreriez d'un pas ferme et sans regarder en arrière ni autour de vous dans votre belle vie ! Aussi vous écrivé-je surtout pour vous prier d'être fidèle à vous-même et aux vôtres. Cher, la société dans laquelle vous devez vivre ne saurait exister sans la religion du devoir, et vous le méconnaîtriez, comme je l'ai méconnue, en vous laissant aller à la passion, à la fantaisie, ainsi que je l'ai fait. La femme n'est égale à l'homme qu'en faisant de sa vie une continuelle offrande, comme celle de l'homme est une perpétuelle action. Or, ma vie a été comme un long accès d'égoïsme. Aussi, peut-être, Dieu vous a-t-il mis, vers le soir, à la porte de ma maison comme un messager chargé de ma punition et de ma grâce. Écoutez cet aveu d'une femme pour qui la gloire a été comme un phare dont la lueur lui a montré le vrai chemin. Soyez grand, immolez votre fantaisie à vos devoirs de chef, d'époux et de père ! Relevez la bannière abattue des vieux du

Guénic, montrez dans ce siècle sans religion, sans principes, le gentilhomme dans toute sa gloire et dans toute sa splendeur. Cher enfant de mon âme, laissez-moi jouer un peu le rôle d'une mère. Fanny ne sera plus jalouse d'une fille morte au monde, et dont vous n'apercevrez plus que les mains toujours levées au ciel. Eh bien! sachez qu'aujourd'hui la noblesse a plus que jamais besoin de la fortune. Calyste, faites de la mienne un bel usage. Ce n'est pas un don, mais un fidéi-commis. »

— Signons, dit-il.

L'abbé Grimont, à qui revenait l'honneur de la conversion de cette femme célèbre, fut nommé vicaire du diocèse.

Calyste, riche et marié à la plus belle femme de Paris, conserve un fond de tristesse que rien n'a dissipé, pas même la naissance d'un fils, né à Guérande en 1838, à la grande joie de Zéphirine du Guénic. Béatrix vit toujours au fond de son cœur, et il est impossible de prévoir ce que causerait de désastres dans ce jeune ménage une rencontre de Calyste et de madame de Rochegude.

FIN.

ENVOI.

A SARAH.

MADAME,

Par un temps pur, aux rives de la Méditerranée où s'étendait jadis l'élégant empire de votre nom, parfois la mer laisse voir sous la gaze de ses eaux une fleur marine, chef-d'œuvre de la nature : la dentelle de ses filets teints de pourpre, de bistre, de rose, de violet ou d'or, la fraîcheur de ses filigranes vivants, le velours du tissu, tout se flétrit dès que la curiosité l'attire et l'expose sur la grève. De même le soleil de la publicité pourrait offenser votre pieuse modestie. Aussi dois-je, en vous dédiant

cette œuvre, taire un nom qui certes en serait l'orgueil; mais à la faveur de ce demi-silence vos magnifiques mains pourront la bénir, votre front sublime pourra s'y pencher en rêvant, vos yeux, pleins d'amour maternel, pourront lui sourire, vous serez ici tout à la fois présente et voilée. Comme cette perle de la Flore marine, vous resterez sur le sable uni, fin, blanc et pur, où s'épanouit votre belle vie, cachée par une onde, diaphane seulement pour quelques yeux amis et discrets.

J'aurais voulu vous offrir une œuvre en harmonie avec vos perfections, mais si c'était chose impossible, je savais, comme consolation, répondre à l'un de vos instincts en vous donnant quelque chose à protéger.

Aux Jardies, décembre 1838.

DE BALZAC.





